14

NOTICE

SUR LE TERRITOIRE

ET

SUR LA MISSION

DE L'ORÉGON,

SUIVIE DE QUELQUES LETTRES DES SOEURS DE NOTRE-DAME
ÉTABLIES A SAINT PAUL DU WALLAMETTE.

BRUXELLES,
BUREAU DE PUBLICATION DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉDUCATION.

1847

nw
970.7
N912
cop 2

Ayant fait examiner la notice intitulée : *Notice sur le Territoire et sur la Mission de l'Orégon, suivie de quelques Lettres des Sœurs de Saint Paul, établies à Wallemette (Orégon)*, nous en permettons l'impression.

Malines, le 17 Novembre 1846.

J. B. PAUWELS, Vic. Gén.

L'auteur s'est réservé la propriété de l'ouvrage. Le dépôt en a été fait au vœu de la loi.

Pacific N. W. History Dept.
PROVINC RARY
VICTORIA, B. C.
74092

Notice
suivie
ablies
l'im-

age.

ot.

Etablissement de D. RAES Rue de la Fourche St Bruxelles

N
9
N
c

PRÉFACE.

Les annales de la Propagation de la Foi, ces récits simples et touchants des conquêtes de la vérité sur l'erreur, de l'Évangile sur les superstitions humaines, se font lire avec avidité et souvent avec fruit de toutes les classes de la société chrétienne. Tout ce qui concerne les saintes expéditions des Apôtres de nos jours, excite le plus vif intérêt chez les catholiques, sans doute parce qu'ils y voient le triomphe du vrai Dieu et la fécondité merveilleuse de l'Église, mais aussi parce que l'accroissement de l'empire du Sauveur est, en quelque sorte, l'œuvre collective de tous les fidèles unis dans ce but par une association qui embrasse les deux hémisphères. Indépendamment de ces motifs d'intérêt communs à tous les membres de l'Église et qui prêtent tant de charmes à l'histoire des missions en général, il existe parfois des circonstances qui font rechercher plus particulièrement les rapports de certaines missions, par exemple de celles où travaillent, où se sont établis des concitoyens. Ces préférences nationales n'ont rien

que de légitime et de bien naturel. Nous nous rappelons avec quelle faveur ont été accueillies en Belgique les lettres du Révérend Père De Smet de la Compagnie de Jésus (1), sur les travaux des Apôtres de l'Orégon. Depuis la publication de ces lettres, de nouvelles raisons de confraternité religieuse et nationale fixent notre attention et portent nos sympathies sur ces lointaines contrées. Des Belges se trouvent au nombre des missionnaires qui y défrichent avec succès la vigne du Seigneur. Des filles pieuses, héroïnes de la charité et de la foi, n'ont point craint de quitter le ciel de notre belle patrie pour aller, par un chemin de plus de 6,000 lieues, à l'extrémité du monde, unir leurs efforts à ceux des Apôtres, dans cette double œuvre toute divine et toute humanitaire de la conversion et de la civilisation de leurs frères si longtemps abandonnés. En ce moment où Monseigneur F.-N. Blanchet, nouvellement nommé archevêque de l'Orégon (2) parcourt notre pays pour y chercher de nouveaux ouvriers apostoliques, des sœurs et des frères pour son immense diocèse, nous croyons qu'on ne lira pas sans intérêt quelques détails sur l'importante mission de l'Orégon.

(1) Voy. Voyage du P. De Smet aux Montagnes rocheuses. — Item, Lettres des RR. PP. De Smet et A. Vercruysse.

(2) On sait que Mgr. Blanchet avait été sacré à Montréal dans le Canada, évêque de Drasa *in partibus* et vicaire apostolique de l'Orégon.

NOTICE

SUR

LE TERRITOIRE ET SUR LA MISSION DE L'ORÉGON.

Le territoire de l'Orégon tant américain qu'anglais est cette importante partie de l'Amérique Septentrionale, située au delà des Montagnes-Rocheuses, entre le 42° et le 54° 40 parallèle. Il est borné au nord par la Mer-Glaciale, à l'est par les Montagnes-Rocheuses, au sud par la Californie et à l'ouest par l'Océan Pacifique et les possessions russes. Il comprend une étendue de plus de 500 lieues du nord au sud sur une largeur de près de 200 de l'est à l'ouest. La population de l'Orégon est de 200,000 ames (1).

Que ce soient les Espagnols qui aient les premiers

(1) Les possessions anglaises qui s'étendent au nord de l'Orégon jusqu'à la mer glaciale ayant 400 lieues de longueur, appartiennent aussi à la juridiction des évêques de l'Orégon. A l'ouest, se trouvent les possessions russes qui ont 200 lieues carrées.

découvert et visité l'Orégon, c'est un fait qui ne nous paraît plus maintenant souffrir le moindre doute. Outre les documents qui le constatent, on en trouve encore la preuve dans la tradition des sauvages mêmes. Ils rapportent qu'un bâtiment prit côte au sud de la rivière Colombie avant 1790, et qu'il existe encore une fille dont le père était un des matelots de l'équipage et la mère une femme du pays, de la tribu des Kilimouks. Des crucifix très-usés que l'on a trouvés entre les mains de Tchinouks et qui avaient été donnés à leurs ancêtres par des capitaines de vaisseaux, des ruines d'édifices qui subsistent encore dans l'île de Vancouver, le nom de *Juan de Fuca* que porte le détroit qui sépare, au sud, cette île de la terre ferme ; la proximité des missions Espagnoles établies près d'un siècle auparavant en Californie, tout cela doit être plus que suffisant pour rendre cette assertion indubitable.

Une tradition sauvage avait aussi appris aux voyageurs qui faisaient la traite, pour la compagnie du Nord-Ouest, à l'est des Montagnes-Rocheuses, qu'il existait au couchant un grand pays et une grande rivière, et que ce pays ou cette rivière s'appelait Orégon. Telle était la seule notion confuse que les sauvages en donnaient avant le voyage du capitaine Cook, en 1790, le long des côtes de l'Amérique septentrionale, baignées par la mer Pacifique ; et à la réserve des Espagnols qui avaient tout intérêt à laisser ignorer les dé-

couvertes qu'ils y avaient faites, c'étaient à peu près toutes les connaissances qu'on eut de cet immense pays, avant 1790.

Mais le capitaine Cook ayant publié, vers ce temps-là, que l'Océan, le long de cette côte, était rempli de loutres de mer, on y vit arriver, en 1792, des vaisseaux de presque toutes les nations. Que les Américains y soient venus les premiers et en plus grand nombre que les autres, comme le prétendent quelques-uns, c'est ce qu'il nous importe peu de savoir. Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1792, ils s'y étaient déjà rendus, puisqu'un bâtiment des États-Unis, appelé *Colombia,* capitaine Gray, entra, cette même année, dans une rivière inconnue et la remonta environ six lieues. Cette rivière a depuis retenu le nom de ce vaisseau, et la baie où il mouilla, celui du capitaine. Cette baie est un peu au-dessus du fort George, sur la rive opposée. C'est de là que date la découverte de la rivière appelée *Colombie.* Mais le pays a conservé le nom d'*Orégon* qu'on lui connaissait précédemment.

Le capitaine Gray, en sortant de la rivière Colombie, rencontra le capitaine Vancouver qui venait de visiter la *Baie Puget.* Celui-ci entra aussi dans la Colombie et la remonta près de quarante lieues, jusqu'à la pointe qui porte son nom. Ce capitaine a laissé, de cette rivière et des côtes du nord de cette partie de l'Amérique septentrionale, des cartes qui passent pour être très-exactes.

Cette visite fut suivie de celle de sir Alexandre Mac Kenzie qui, accompagné de voyageurs Canadiens, après avoir découvert le fleuve qui porte son nom, remonta la *rivière de la Paix* qui tombe dans le *Lac des Esclaves*. Comme il en suivit les détours jusqu'au-delà des Montagnes Rocheuses, il tomba sur les sources de la *Rivière Fraser* qu'il prit pour la rivière *Colombie;* mais continuant de diriger sa course vers l'ouest, il arriva, en passant par la tribu des *Atnans,* à la Mer Pacifique vers le 52° de latitude nord. Ce fut en 1793.

En 1804, MM. Lewis et Clarke reçurent du gouvernement américain la mission d'aller explorer les sources de la rivière Colombie. Comme ils s'y étaient rendus par terre, ils descendirent cette rivière jusqu'à la baie Gray où ils passèrent l'hiver. Un bon nombre de Canadiens voyageurs étant de cette expédition, il n'est pas douteux qu'il en soit resté plusieurs dans le pays, soit chez les *Têtes Plates*, soit parmi les autres tribus sauvages qui vivaient sur les bords de la Colombie.

En 1810, M. Astor, des États-Unis, fit partir deux expéditions pour l'Orégon, afin de pouvoir s'emparer de ce pays et de la traite de la pelleterie, qu'on y faisait. L'une de ces expéditions partit par mer sur un vaisseau appelé le *Tonquin,* et l'autre par terre sous la conduite de M. Hunt. Chacune d'elles renfermait une quarantaine de Canadiens, dont M. Franchère, qui passa par mer, faisait partie. Elles n'arrivèrent que l'année sui-

vante, en 1811, au terme de leur voyage. L'expédition de mer, qui arriva la première, bâtit un fort appelé *Astoria,* du nom de M. Astor. Ce fort est à quinze milles de l'embouchure de la Colombie, sur la rive gauche.

La compagnie du nord-ouest, qui convoitait aussi la traite des pelleteries avec les sauvages de ce pays, y envoya un de ses bourgeois qui, ayant suivi la route qu'avait tenue sir Alexandre Mac Kenzie en 1792, et traversé la nouvelle Calédonie du nord au sud, descendit la rivière *Okanagan,* qui est à environ 140 lieues de Vancouver. Il descendit ensuite la *Colombie;* mais il n'arriva au fort *Astoria* que plusieurs mois après la première expédition américaine. Ce fut cette même année (1811) qu'on trouva ou remarqua vivant parmi les indigènes, des *gens libres,* c'est-à-dire qui n'étaient engagés à aucune compagnie ou expédition.

Durant la guerre américaine de 1812, un bâtiment anglais partit pour aller s'emparer d'*Astoria* et de ses richesses. Mais à son arrivée, le capitaine de ce vaisseau le trouva, à son grand désappointement, en la possession d'un bourgeois de la Compagnie du Nord-Ouest, qui, sachant le projet qu'on avait de s'en emparer par les armes, l'avait acheté peu auparavant, avec tout ce qu'il contenait. Comme la compagnie du Nord-Ouest n'employait presqu'exclusivement que des Canadiens et quelques Iroquois, le nouveau maître d'*Astoria* s'empressa d'engager ceux qu'il y trouva lorsqu'il

fit l'acquisition de cette place. De là il est facile de comprendre que le nombre des Canadiens devait augmenter dans l'Orégon à mesure que la compagnie y augmentait le nombre de ses forts. Aussi traversèrent-ils bientôt le pays en tous sens, parlant de Dieu, de la Religion et de leurs prêtres aux différentes tribus sauvages qu'ils visitaient.

En 1821, les compagnies de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest s'étant réunies, la traite des pelleteries dans l'Orégon prit un nouvel essor. L'entrée surtout de John Mac Laughlin (1), écuyer, dans contrée, en 1824, y fit époque. Il donna à la traite et au pays cet état de prospérité dont ils jouissent. Les postes pour la traite y furent augmentés ainsi que le nombre des Canadiens et des Iroquois. On commença à y cultiver le blé, cette année même.

Il restait, de l'expédition de terre de M. Hunt, trois Canadiens. L'un d'eux ayant commencé à cultiver la terre en 1829 dans la vallée du *Wallamet,* cet exemple entraîna les deux autres qui s'empressèrent d'en faire autant en 1831. Plusieurs vieux serviteurs de la compagnie de la Baie d'Hudson obtinrent le même avantage. Comme cette petite colonie continuait à prendre de jour en jour de nouveaux accroissements, elle s'empressa, mais

(1) Ce monsieur, converti en 1842, donne des exemples de religion et de vertu, qui produisent de profondes impressions sur les indigènes et sur les Américains.

sans succès, de demander, en 1834, des prêtres à Monseigneur de Juliopolis, évêque de la Rivière-Rouge. Elle renouvela sa demande dès l'année suivante, et cette fois elle parut devoir être exaucée, car Monseigneur de Juliopolis obtint, de l'honorable compagnie de la Baie d'Hudson, le passage sur ses canots pour deux missionnaires et leur entrée dans l'Orégon. Mais des ministres méthodistes y étant arrivés en 1834, et un ministre anglican, avec le titre de chapelain, ayant quitté Londres en 1836 et s'étant aussi rendu dans l'Orégon, furent cause que la permission accordée Monseigneur de Juliopolis, rencontra des obstacles, et des deux prêtres qui devaient partir pour cette mission en 1837, M. Demers remonta seul à la Rivière-Rouge. Mais Monseigneur de Juliopolis ayant enfin obtenu leur passage pour 1838, M. Blanchet laissa Lachine, le 3 mai, et alla prendre son compagnon M. Demers, à la Rivière-Rouge. Ayant quitté ce dernier poste le 10 juillet, ils remontèrent le lac Winipeg puis la rivière Saskatskawan et sa branche du nord, jusqu'au fort Edmonton, pendant six semaines. Après avoir fait un portage et traversé la rivière Pimbina, pour rejoindre la Rivière Athabaska qu'ils remontèrent pendant dix-sept jours, ils parvinrent à la hauteur des Montagnes-Rocheuses, descendirent la rivière du Portage, tributaire de la Colombie, et parcourant tous les rapides et les dangers de cette dernière, ils arrivèrent au fort *Vancouver* le 24 novembre.

Partout les deux missionnaires furent comblés de politesse par les bourgeois des postes qu'ils rencontrèrent sur leur route. Ils furent reçus à Vancouver avec beaucoup d'honneur et traités avec toute sorte d'égards par James Douglas, écuyer, commandant de ce poste, durant l'absence du docteur Mac Laughlin qui était parti pour l'Angleterre. Les Canadiens étaient si contents de leur arrivée, qu'ils en pleuraient de joie. Les sauvages eux-mêmes venaient de plus de quarante lieues pour voir les *robes noires* (les prêtres) dont on leur avait parlé depuis si longtemps.

Avant de suivre les missionnaires dans leurs différentes excursions et dans leurs travaux apostoliques, il devient nécessaire de dire quelques mots sur la topographie du pays, c'est-à-dire, sur la position des places dont nous aurons à parler, sur la distance qu'il y a entre les unes et les autres, sur les inégalités du terrain, sur les difficultés de la navigation des rivières et sur l'aspect du pays, afin qu'on puisse mieux juger de la longueur et de la difficulté de leurs courses. Comme nous sommes persuadés qu'on désire aussi connaître quelles peuvent être les ressources matérielles et agricoles de ce territoire, nous tâcherons d'en parler en son lieu.

Le fort Vancouver étant, jusqu'à présent, le poste capital de l'Orégon, nous croyons qu'il convient de le prendre pour point de départ. C'est pourquoi, après avoir établi que ce poste est au

45-36 de latitude nord, sur la rive droite de la Colombie, et à environ quarante lieues de l'embouchure de cette rivière, nous allons nous occuper de la position et de la distance des autres lieux par rapport à celui-ci.

Nous commencerons par la rivière *Wallamet*. C'est une tributaire de la Colombie. Elle a son embouchure à deux lieues plus bas que Vancouver, sur la rive opposée. A huit lieues de son embouchure, est une chûte de vingt à quarante-cinq pieds de hauteur, et dix lieues plus de loin. l'établissement canadien. Il s'y trouvait vingt-six familles catholiques, en 1838, outre les familles américaines. L'établissement des ministres méthodistes était à quatre lieues plus haut, sur la même rivière.

La rivière *Cowlitz* a son embouchure à douze lieues plus bas que Vancouver, sur la même rive. Il faut la remonter dix-huit lieues pour arriver à l'établissement qui porte son nom. Lors de l'arrivée des missionnaires, il y avait quatre familles de Canadiens établies à ce poste. De là pour se rendre à *Nesqualy*, qui est situé à l'extrémité sud de la baie Puget, il faut faire un portage (1) de vingt-cinq à trente lieues, et de cette dernière place le trajet est à peu près de trente lieues par

(1) C'est-à-dire que les passagers doivent débarquer, et, lorsqu'ils ne rencontrent pas de chevaux pour ce service, *porter* eux-mêmes malles et provisions, et même les canots.

eau pour arriver à l'île de *Whitbaie.* A deux jours de marche, encore plus au nord, se trouve l'embouchure de la *Rivière Fraser,* et le *Fort Langley*, à environ dix lieues de son embouchure. Cette rivière se décharge dans la baie Puget ou *Golfe de Géorgie.*

En remontant la Colombie, environ dix-huit lieues plus haut que Vancouver, se trouvent les *Cascades,* et vingt lieues plus loin, les *Grandes Dalles* ou *Wascopom.*

De cette dernière place au *fort Wallawalla,* il y a encore quarante lieues, soixante-quatre de celui-ci au fort *Okanagan,* et soixante-cinq de ce dernier à *Colville.*

La rivière Colombie suit la direction de l'ouest à l'est, l'espace d'environ 105 lieues, depuis son embouchure jusqu'à *Wallawalla;* ensuite elle remonte soixante lieues vers le nord jusqu'à *Okanagan;* elle reprend sa première direction de l'ouest à l'est jusqu'à *Colville*; de là elle remonte au nord durant trois degrés et descend au sud le long des montagnes-Rocheuses où elle prend sa course; son cours est de 426 lieues. Un peu plus haut que *Wallawalla*, une branche considérable de cette rivière qui prend le nom de rivière des *Nez-Percés*, gagne le sud-est, pendant que la principale branche, qui retient le nom de Colombie, remonte au nord.

La *mission Sainte-Marie,* chez *les Têtes Plates,* est à dix jours de marche de Colville, vers le sud,

et à environ deux cents lieues de Vancouver. Le point le plus éloigné où M. Demers soit parvenu comme on le verra plus loin, est le *Lac à l'Ours,* dans la nouvelle Calédonie, derrière les possessions russes. Ce lac est à environ 300 lieues de Vancouver.

On comprend maintenant la difficulté que devaient éprouver les deux seuls missionnaires que possédait le pays, pour se rendre à des distances si considérables, tantôt dans un poste, tantôt dans un autre, selon que les besoins semblaient le demander. Combien de peuplades qui ne fréquentent point les postes que nous avons nommés, qui auraient écouté volontiers la parole de Dieu et que les missionnaires auraient visités et évangélisés s'ils en avaient eu le temps, ou s'ils avaient été plus nombreux! Mais leur zèle, quelque grand qu'il fût, était incapable de suffire à tant de travaux et de surmonter tant de fatigues. Car non-seulement la distance des lieux fait que ces courses sont dispendieuses et fatigantes, mais plusieurs chaînes de montagnes qui traversent le pays, presqu'en tout sens et qu'il faut souvent franchir pour aller d'un poste à un autre, rend en les communications difficiles, les voyages très-pénibles et les rivières peu navigables. Généralement ces chaînes de montagnes courent du nord au sud, à peu près en lignes parallèles avec les Montagnes Rocheuses. Les bords de l'Océan surtout sont montagneux. Une chaîne de montagnes

bien boisée sépare la vallée de la rivière Wallamet de la Mer Pacifique. Cette vallée est elle-même séparée des prairies qui s'étendent depuis les *Grandes Dalles* ou *Wascopom* jusqu'à *Colville,* par une autre chaîne de montagnes qui court aussi du nord au sud. Entre les autres différentes montagnes qu'on rencontre de part et d'autre, de la vallée de la Wallamet, on en remarque trois dont les cîmes élevées en forme de cône et couvertes d'une neige éternelle, leur font donner le nom de *Montagnes de neige.* La plus proche de l'établissement canadien est le *mont Hood,* ainsi appelé du nom d'un des officiers du capitaine Vancouver ; la seconde est le *mont-sainte-Hélène,* à l'est et en face de la maison de la mission du Cowlitz et à deux jours de marche de ce poste. Elle renferme un volcan qui vomit des flammes depuis quelques années seulement. La troisième est le *mont Rainier,* au nord-est de la susdite maison de Cowlitz, vers Nesqualy. En été, la chaleur leur fait perdre de leur blancheur. On y aperçoit, dans cette saison, des points noirs qui ne sont rien autre chose que des pointes de rochers découvertes. Plus des deux tiers de la hauteur de ces montagnes sont couverts de neige.

Outre les rivières dont nous avons parlé, il y en a plusieurs autres dont les principales sont : au sud, les rivières *Clamet* et *Umpqua* qui se déchargent dans la Mer Pacifique, la première vers le 43e degré de latitude nord et la seconde vers le 44e.

Cette dernière n'est guère navigable. L'honorable Compagnie de la baie d'Hudson y a un poste pour la traite, à quelques jours de marche de son embouchure. Il y a encore celle de *Chekilis* qui se décharge dans l'Océan vers le 47e degré, mais elle est peu considérable et n'est point navigable. La Colombie est navigable jusqu'aux Cascades et la *Rivière Fraser* ne l'est que jusqu'à une certaine distance de son embouchure.

Si, comme nous l'avons déjà dit, il y a beaucoup de montagnes dans l'Orégon, il y a aussi plusieurs vallées immenses couvertes de prairies vastes et fertiles, qui, comme les chaînes de montagnes, courent du nord au sud. Ces plaines sont toutes entrecoupées de ruisseaux et de *coulés* (1) qui exemptent beaucoup d'ouvrage aux cultivateurs. Ces ruisseaux et ces coulés sont bordés d'arbres. Les prairies ont ordinairement depuis un jusqu'à trois milles de largeur. Elles sont couvertes d'un gazon vert que la charrue enlève facilement. Comme on voit, les terres y sont toutes prêtes à recevoir la charrue. Cependant la première récolte n'y est pas très-abondante, parce que la première année, ce gazon, versé en terre, y échauffe trop la racine du grain, mais à la seconde année, le cultivateur recueille ordinairement ce qu'il lui faut pour vivre largement et pour rendre le grain qu'il a emprunté. L'ense-

(1) Espèce de fossés naturels.

mencement du blé d'automne se fait jusqu'au 15 janvier; celui du blé du printemps a lieu en mars. On peut y labourer tout l'hiver.

Le sol de l'Orégon est en général très-fertile, surtout du côté du sud. C'est à *Nesqualay* qu'il paraît de la qualité la plus médiocre. Tous les grains viennent parfaitement bien au Cowlitz, à Vancouver, dans la vallée de la Wallamet et particulièrement en gagnant plus au sud. Le grain vient aussi très-bien, au Wallawalla, à Colville et à la mission Sainte-Marie. On sème encore avec succès au fort *Langley*, sur la *Rivière Fraser*. Sur les côtes du nord, les sauvages cultivent les patates avec un tel succès qu'ils pourraient, dit-on, en charger des navires. Ces patates pèsent souvent plusieurs livres. Cependant on rencontre beaucoup d'endroits où le terrain, rempli de gravier, donnerait peu d'espérance au cultivateur : mais il est alors excellent pour le pâturage.

La température de l'Orégon est modérée en hiver. Il n'y tombe jamais plus de trois à quatre pouces de neige, encore est-il rare qu'elle reste longtemps, à moins que la terre ne soit gelée. Mais alors si les pluies, presque continuelles de l'hiver, recommencent et durent pendant quelque temps, il y a inondation. Car cette neige, venant à fondre tout à coup, s'écoule des montagnes en abondance, et cette eau, réunie à celle des pluies, gonfle les rivières et inonde les prairies de la Wallamet. Mais ces cas sont rares. Il est pourtant bon de re-

marquer que la température n'est pas partout la même : elle est un peu plus froide en approchant des Montagnes Rocheuses et du côté du nord.

Le temps de l'hiver se passe ordinairement en pluies presque continuelles. Elles commencent faiblement en octobre et novembre, et deviennent presque permanentes en décembre, janvier, février et mars. Quelquefois pourtant, les grandes pluies viennent en automne, c'est-à-dire, en novembre, décembre et janvier; tandis que d'autres fois, au contraire, ces mois conservent la température douce et agréable de l'automne, et les pluies ne viennent que plus tard. Les froids n'y sont jamais considérables et n'y durent tout au plus que quelques semaines. Dans l'espace de sept ans, la glace n'est devenue que deux fois assez forte sur les rivières Wallamet et Colombie pour pouvoir y passer en voiture. On n'y *étable* point le bétail. Les chaleurs d'été y sont moins étouffantes qu'en Canada. Le printemps y est aussi plus agréable.

Il y a tous les ans, dans le mois de juin, une inondation de la Colombie. Elle est causée par la fonte des neiges des Montagnes Rocheuses, aux premières chaleurs du printemps, vers la fin de mai. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'elle est plus considérable tous les quatre ou cinq ans. La Colombie n'est guère navigable alors : c'est un courant rapide dans tout son cours. L'eau se répand sur les prairies environnantes et couvre même les îles de cette rivière à une hauteur considérable.

C'est ce qui rend inhabitables plusieurs belles prairies qui l'avoisinent. Cette inondation cause quelquefois de grands dommages aux champs ensemencés de Vancouver. Dans les inondations ordinaires, les pertes sont peu considérables.

Quoique notre but ne soit pas de faire connaître le génie et les mœurs des Sauvages de l'Orégon, cependant, après avoir donné une idée de l'importance de ce pays, des ressources, des qualités de son sol et de la douceur de son climat, il ne doit pas être hors de propos de nous occuper quelques instants du caractère et des habitudes de ses indigènes pour mieux connaître les obstacles que rencontrent les lumières de l'Évangile parmi eux, les difficultés que les missionnaires doivent avoir à surmonter et le courage et la constance dont il faut être armé pour parvenir à christianiser ces peuplades.

Quoique l'Orégon n'ait jamais été aussi peuplé que l'étaient les Antilles et le Mexique, à l'époque où l'on en fit la découverte, cependant il est certain que des tribus nombreuses couvraient presque tout son territoire jusqu'en 1830. Mais le fléau qui ravagea, cette même année, les peuplades de la rivière Colombie et des autres parties du sud, les a beaucoup éclaircies. On prétend même que c'est à peine s'il en reste un tiers dans les cantons que nous venons de nommer. Quoique le climat de ce pays paraisse très-salubre, une fièvre tremblante contagieuse, qui se déclara cette

même année 1830, enleva près des deux tiers des habitants, depuis le bas de la rivière Colombie, jusqu'aux Cascades. Tous ceux qui en étaient atteints, étaient pour ainsi dire certains de succomber au bout de quelques jours. Quelquefois elle était si violente que les malades en étaient comme brûlés et consumés. Dans la force de la douleur, quelques-uns allaient se jeter à l'eau, pour se rafraîchir; mais hélas! c'était tout au plus si ces infortunés avaient le temps de rentrer chez eux pour y mourir. Souvent ils expiraient avant d'avoir atteint leur logis. Des villages, dans toutes les directions, disparurent en entier. Dans plusieurs endroits, le nombre des morts fut si considérable, qu'on fut obligé de faire brûler les villages pour empêcher la peste qu'auraient pu causer les morts qu'on y avait laissés sans sépulture. Quoique les blancs fussent aussi attaqués de cette terrible maladie, au fort Vancouver, cela n'empêcha point le docteur Mac Laughlin de braver la maladie et de voler d'un poste à un autre. Il était jour et nuit sur pied, pour porter secours aux malades, et il le faisait avec un zèle et un courage au dessus de tout éloge.

Les Sauvages, dans leur superstition, attribuaient ce fléau à la mésintelligence qui avait éclaté entre quelques bourgeois de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson et le capitaine d'un vaisseau américain, qui, pour se venger, disaient-ils, avait jeté au fond de la rivière, avant son dé-

part, un morceau de papier qui renfermait *la mauvaise médecine*. On dit que les fièvres reparaissent encore de temps en temps, mais avec moins d'intensité. D'ailleurs, on est parvenu à trouver des remèdes efficaces pour s'en guérir ou pour s'en préserver. Le fléau qui est maintenant le plus à craindre pour les Sauvages, c'est la petite vérole. Cet implacable ennemi de tous les enfants de la nature fait des ravages considérables, depuis quelques années, parmi les peuplades de la rivière *Umpqua*. Ces pauvres Sauvages du sud en sont tout consternés. Depuis 1839 leur abattement est tel que, lorsqu'on leur demande pourquoi ils ne bâtissent pas de grandes et bonnes habitations, comme autrefois: c'est que nous n'avons pas longtemps à vivre, répondent-ils.

Cependant malgré les pertes considérables dont on vient de parler, le territoire de l'Orégon contient encore près de 200,000 âmes (1), dont la grande majorité se trouve du côté du nord, dans la Baie Puget, l'île Vancouver et l'île de la Princesse Charlotte, au nord de celle de Vancouver. Car il est à remarquer que les peuplades de ces différentes places ont eu, jusqu'à présent, le bonheur d'être exemptes du fléau qui, en 1830, a si sévèrement dépeuplé la Colombie. C'est pourquoi elles se trouvent si nombreuses maintenant comparativement aux autres. On prétend que l'île de

(1) On donne aux possessions anglaises au nord de l'Orégon, 100,000, aux possessions russes 200,000 âmes.

la Princesse Charlotte est presque aussi grande que l'Angleterre, et qu'elle renferme, à elle seule, de 25,000 à 30,000 sauvages.

Le caractère des peuplades qui couvrent l'Orégon, est loin d'être partout le même. Les Sauvages des bords de l'Océan, surtout en gagnant le nord, paraissent, en général, beaucoup plus farouches et plus barbares que ceux de l'intérieur. Les usages, les mœurs, le langage, les traits mêmes du visage de ces peuplades ne sont pas moins différents. Il y a presque autant de nations, de langues et de tribus que de lieux. On compte vingt-cinq ou trente idiomes différents. On dirait que c'est là qu'a eu lieu la confusion des langues et qu'était la tour de Babel. Les progrès de l'Évangile en souffrent considérablement, et cette diversité de dialectes n'est pas un des obstacles qui causent le moins de peine et de souci aux missionnaires. Il nous est impossible d'esquisser les mœurs et les coutumes de chaque tribu dans cette courte analyse, et nous devons souvent attribuer comme naturel aux indigènes en général, ce qui n'est ordinaire que chez quelques peuplades. C'est ainsi que nous disons que les sauvages de l'intérieur sont d'un caractère doux, aimable, officieux et sociable : Ils sont pourtant vindicatifs et superbes; ils sont intelligents et spirituels, mais un peu indolents; ils croient à l'immortalité de l'âme ou du moins à une autre vie, bonne ou mauvaise, selon qu'on le mérite; mais ils se font un paradis

ou un enfer à leur manière : ce n'est guère autre chose qu'un lieu d'abondance ou de disette. Avec notre nature dégradée, on peut dire que leurs mœurs sont plutôt pures que corrompues, pour des nations livrées aux seules ressources des lumières de la raison. Ils ont une idée assez distincte du bien et du mal. Plusieurs grands principes du droit naturel y sont reconnus. La raison et la conscience publiques désapprouvent et condamnent le vol, l'adultère, l'homicide et le mensonge. La polygamie elle-même y est plutôt tolérée qu'approuvée. Les polygames sont le plus souvent des chefs qui ne prennent plusieurs femmes que pour conserver la paix avec les nations voisines. La licence y est aussi moins grande, sous le rapport des mœurs, qu'on pourrait se l'imaginer. Quoique la décence et l'éducation demandassent bien davantage, cependant on n'y est point sans pudeur : on a soin de se couvrir; la réserve la plus absolue règne parmi les jeunes gens des deux sexes. Ce sont les parents qui règlent les unions et en déterminent les conditions. Les femmes s'achètent plutôt qu'elles ne se donnent en mariage. Dans les familles aisées, une épouse ne s'obtient pas sans donner en retour d'assez grands présents. Mais si la femme vient à mourir, l'époux ou ses parents ont droit de réclamer et de reprendre ce qu'ils ont donné. Ce n'est pas à dire pourtant que les femmes y soient les esclaves ou les servantes de leurs maris, comme elles le sont

parmi les sauvages du Canada : tout au contraire' un grand nombre ont elles-mêmes des esclaves à leur service. Si elles étaient maltraitées, elles pourraient se détruire ou se pendre, comme il est arrivé quelquefois. Or, cette mort violente est une infamie pour l'époux, et malheur à lui, s'il n'apaise les parents de la défunte par de nouveaux présents. Ce sont les esclaves qui font presque toute la besogne; mais ils ne sont pas fort maltraités, excepté quand ils deviennent vieux et inutiles, car alors on va jusqu'à les laisser périr de misère et de faim. Outre ceux qui naissent dans l'esclavage, il en est encore plusieurs qui. ayant été libres autrefois, ne sont tombés dans cet avilissement que par l'infortune de la guerre. Car les prisonniers de guerre, eussent-ils été eux-mêmes des chefs dans leur nation, deviennent des esclaves chez leurs vainqueurs. Le plus souvent pourtant ce sont les enfants des vaincus qui subissent ce triste sort. Les guerriers cherchent à surprendre et à tuer les parents, pour enlever les enfants et en faire des esclaves. Il paraît qu'on en veut à tout prix. C'est, pour ainsi dire, le premier bien-être des Sauvages. On va même jusqu'à entreprendre des guerres pour s'en procurer. Il ne paraît pas que les blancs aient beaucoup à craindre d'eux maintenant, à moins que ce ne soit le long de l'Océan, du côté du nord, où, dit-on, la vie même n'est pas encore en sûreté. On prétend que les prisonniers y servent quelquefois de festin et

qu'il y a encore des tribus d'antropophages. Là, quoique les bourgades soient plus nombreuses que partout ailleurs, cependant chaque nation y est moins éparse; elles y sont aussi moins nomades que dans le reste du pays; c'est ce qui explique pourquoi leurs bâtisses sont plus grandes, plus hautes et plus solides. Quand elles ont un chef qui sait prendre de l'autorité et qui est surtout puissant en parole, il a toujours le gros de la nation autour de lui. Ces sortes de chefs sont plus communs au nord qu'au sud.

Dans presque tout le pays, les bâtisses sont plutôt des loges que des maisons. Ce sont des espèces de cabanes de quinze, vingt, vingt-cinq pieds de long, et larges à proportion, dont les faces ont trois ou quatre pieds de hauteur, et dont le toit, fait en comble, est couvert d'écorces de cèdre. Dans l'intérieur on suspend des perches croisées pour faire sécher le saumon, les viandes et quelques autres substances qui servent de nourriture. Il n'y a point de cheminée, le feu se fait au milieu des loges, dans une espèce de bassin en forme de carré long, que l'on creuse en terre d'un pied environ. S'il y a plusieurs familles dans la même loge, chacune y a son feu, dont la fumée s'échappe par le toit. On voit que ces habitations sont loin d'être élégantes et délicieuses, même pour des sauvages.

Leurs vêtements ne sont guère plus recherchés ni plus capables de les préserver du froid et des

autres intempéries de l'air. Autrefois, dit-on, ils vivaient richement et s'habillaient de peaux de Castors et d'autres fourrures, qu'ils avaient en abondance et bien au delà de leurs besoins. Alors ils pouvaient se couvrir chaudement dans la froide saison; mais depuis que la traite des pelleteries y est établie, les fourrures, comme on le conçoit, sont devenues beaucoup plus précieuses. La grande quantité qu'on en a tirée les a rendues aussi beaucoup plus rares. Au lieu d'en trouver abondamment pour avoir de quoi s'habiller chaudement à l'européenne comme autrefois, maintenant ils en sont presque privés. D'où il arrive que les pauvres n'ont souvent pour tout habillement qu'une chemise et une couverture, et c'est à ce dénuement, à cette pauvreté et au malaise qui en résulte, qu'on attribue, en grande partie, les maladies dont nous avons parlé, et la diminution sensible des indigènes.

Les sauvages vivent, en général, de chasse et de pêche. Leur nourriture la plus ordinaire est le saumon, l'esturgeon et plusieurs autres espèces de poissons, les canards, les outardes, les dindes sauvages, le chevreuil et le cerf. Ils font encore usage des fruits des champs et surtout de la racine de *Camace*, espèce d'oignon dont les prairies abondent, qu'ils font cuire et qu'ils peuvent conserver ainsi très-longtemps. Cette nourriture a un goût de melasse. Afin de conserver le saumon pour l'hiver, ils en ôtent l'arête et quelques tranches du

dos pour le laisser partout de l'épaisseur de trois quarts de pouce, le font ensuite sécher au soleil et le mettent en paquet. Quand ils veulent le manger, ils le font chauffer; il est alors dans tout son jus et dans toute sa graisse. Les blancs aiment beaucoup cette nourriture qui est, dit-on, vraiment délicieuse. C'est dans le mois de juin que se fait la pêche du saumon. Pour le prendre, les sauvages se servent ordinairement de seines (1) de cinquante à soixante brasses de longueur, qu'ils confectionnent eux-mêmes avec la plus grande dextérité et la plus grande perfection.

On ne trouve à peu près aucune trace de culte public parmi ces nations. Il y a bien quelques croyances; mais il n'y a rien pour l'action. Tout se réduit à certaines traditions visiblement fort dénaturées et par conséquent très-obscures. On croirait pourtant y reconnaître un indice de la tradition du déluge et même quelque chose de la rédemption. Il y en a qui exercent le métier de jongleur; mais c'est presqu'uniquement à l'égard des malades, et afin de les guérir. On permet facilement et avec empressement même, au jongleur, de faire sa jonglerie, mais malheur au charlatan, si le malade vient à mourir. Ce sera lui qui en aura été la cause. Il aura fait la *mauvaise médecine* (2). Si quelqu'un succombe à une maladie

(1) Filets.

(2) Le jongleur malheureux dans son traitement ou la personne soupçonnée d'avoir fait la mauvaise médecine,

seulement un peu extraordinaire, il est rare qu'on ne l'attribue pas à quelque maléfice et que le soupçon ne tombe sur quelqu'un.

Quoique toutes ces nations aient toujours vécu à peu près sans aucun culte public, cependant, surtout celles de l'intérieur du territoire, elles paraissent aimer la religion et avoir du goût pour *la prière,* c'est-à-dire, pour le christianisme. Elles ont déjà donné de trop belles espérances, comme nous le verrons plus tard, pour que nous ne puissions pas compter beaucoup sur l'avenir.

Avant de suivre les missionnaires dans leurs nombreuses et pénibles courses à travers le territoire de l'Orégon, il devient nécessaire de faire connaître la pénible situation où se trouvaient les catholiques de ce pays, lors de l'arrivée de MM. Blanchet et Demers (1), et le besoin qu'il y avait de leur présence pour mettre la foi de ces fidèles en sûreté, et pour empêcher l'erreur d'y prendre pied et de s'y établir.

La compagnie de la baie d'Hudson y possédait alors vingt-huit établissements pour la traite des pelleteries, tant au nord qu'au sud. Il y a toujours,

est en danger d'être tué ou pillé, s'il ne se rachète, en livrant une grande partie de son bien aux parents du défunt. Un malade donne souvent tout ce qu'il a pour se faire guérir par le jongleur.

(1) Mentionnons, à la gloire du diocèse de Québec (Canada) que c'est lui qui a fondé cette mission, qui y a envoyé les premiers missionnaires, MM. Blanchet et Demers.

dans chacun de ces établissements, un certain nombre de serviteurs qui sont presque tous des catholiques, puisqu'ils sont presque tous Canadiens. Il y avait en outre vingt-six familles catholiques au Wallamet et quatre au Cowlitz. C'était déjà un assez grand nombre de fidèles qui non-seulement n'avaient point de ministres de leur culte, mais qui étaient encore exposés aux tentations les plus dangereuses de la séduction. Car si, d'un côté, ils se trouvaient privés de tout moyen de pouvoir pratiquer le culte que leur foi leur prescrivait et que la conscience réclamait, de l'autre, les pratiques de nos frères séparés étaient sous leurs mains; et on doit croire que rien n'était négligé pour engager ces fidèles à embrasser une autre croyance, quand on présume, non sans raison, que l'entrée des missionnaires catholiques n'avait été retardée que pour donner aux ministres protestants, qui s'y étaient rendus ou qui arrivaient, le temps de pouvoir tenter s'il ne serait pas possible de parvenir à ce résultat. Du moins est-il certain qu'il y avait déjà dans l'Orégon plusieurs ministres protestants qui, par eux-mêmes ou par leurs affidés, se répandaient jusque dans les maisons des Canadiens et cherchaient à y faire des prosélytes. Plusieurs de ceux-ci avaient consenti à laisser baptiser leurs femmes et leurs enfants et à se laisser marier par eux. Quelques-uns allaient même à leurs assemblées du dimanche et couraient grand risque de succomber à la tentation, si les prêtres

n'étaient pas arrivés dans l'automne. C'étaient surtout les Méthodistes qui faisaient les plus grands efforts. Ils y avaient déjà deux missions : une à quatre lieues de la chapelle du Wallamet, où était une école sous leur direction, et une autre aux Grandes Dalles. Le ministre anglican lui-même, pendant les deux ans qu'il passa à Vancouver, avait commencé à faire l'office du dimanche aux Canadiens de ce fort. Il est vrai pourtant de dire qu'il ne devait pas y avoir eu grand succès, puisqu'il abandonna son poste et qu'il y avait déjà trois semaines qu'il en était parti pour retourner en Angleterre, lorsque les deux premiers missionnaires catholiques arrivèrent. Les Presbytériens avaient aussi une mission à Wallawalla; et dès 1839, ils en établirent une seconde sur la *Rivière Spokan*, à quelques jours de marche de Colville, en descendant vers le sud. Mais ce fut en 1840 que la propagande Méthodiste de l'Orégon reçut le plus grand renfort. Cette même année, un M. Leo y arriva avec un vaisseau chargé de ministres avec leurs femmes et leurs enfants, ainsi que de fermiers, de forgerons et d'autres artisans. C'était une véritable colonie. Des ministres furent placés dans les postes les plus importants, tels qu'à la chute du Wallamet, chez les *Tlatsaps*, en bas du fort *George* (autrefois Astoria) et à Nesqualy. On peut bien penser que tous ces ministres ne devaient pas rester oisifs. Ils parurent même redoubler de zèle. Vancouver, Cowlitz même n'étaient

pas exempts de leurs incursions. On les vit pénétrer jusqu'à Okanagan et Colville. On disait même, en 1842, que les Presbytériens allaient passer dans la Nouvelle-Calédonie. L'arrivée des missionnaires catholiques fut un coup de foudre pour les ministres; depuis cette époque, malgré leur nombre et leurs peines, bien loin d'avoir de nouveaux succès, ils se virent abandonnés successivement de la plus grande partie de leur troupeau, privés de toute espérance de pouvoir mieux réussir par la suite, et enfin forcés de dissoudre leur société et d'abandonner leurs postes et leurs missions, comme nous le verrons bientôt.

Cependant il ne faut pas s'imaginer que tout se soit opéré comme par enchantement, et que les missionnaires n'aient eu qu'à paraître dans le pays pour faire ce prodige. Il a fallu bien des pas et des démarches, bien des soins et des instructions, beaucoup de peine et de patience pour prémunir le troupeau contre les dangers de la séduction et de l'erreur, pour détruire les fausses impressions qui avaient été données, pour éclairer ou affermir dans la vérité les consciences chancelantes et trompées, et pour ramener aux pratiques de la religion tant de personnes qui les avaient abandonnées depuis longues années, ou qui, élevées dans l'infidélité, n'en avaient jamais rien connu ni pratiqué.

Voilà pourquoi les missionnaires étaient en quelque sorte obligés de se multiplier. Voilà pour-

quoi nous les verrons tantôt dans une place, tantôt dans une autre. Partout où leur ministère les appelait et où le danger réclamait leur présence, il n'y avait pas à balancer, il fallait promptement s'y rendre. Voilà pourquoi, encore, nous allons les voir si souvent en route pour passer d'un poste à un autre. Car blancs et sauvages, personne ne réclamait en vain leur assistance ; et il suffisait que de faux prophètes eussent pénétré quelque part, pour qu'on les vît s'y rendre aussitôt, afin d'y défendre la vérité et d'empêcher l'erreur de s'y propager. Aussi les deux nouveaux missionnaires se partagèrent-ils, en quelque sorte, l'Orégon, à leur arrivée.

A peine MM. Blanchet et Demers furent-ils rendus à leur destination, qu'ils commencèrent leurs travaux apostoliques. Ce fut Vancouver qui en eut les prémices. Il y avait beaucoup à faire. Plusieurs des engagés avaient presque complétement oublié les principes religieux qu'ils avaient reçus dans leur jeunesse. Les femmes qu'ils avaient prises étaient ou payennes, ou, ce qui était encore pis, baptisées sans instruction suffisante. On peut bien s'imaginer que le désordre, la grossièreté des mœurs, l'indécence des usages, répondaient non-seulement aux environs de ce fort, mais encore auprès de tous les autres, à cet état d'ignorance. Il fallut donc rétablir l'ordre parmi les hommes et les femmes, donner l'instruction religieuse aux uns et aux autres, baptiser les enfants, bénir les

mariages et inspirer les vertus chrétiennes. Il fallut du temps et des peines pour en venir là, et après y avoir réussi, il eut été imprudent d'abandonner ces fidèles aussitôt à eux-mêmes. Les deux missionnaires travaillèrent donc de concert dans ce poste, depuis le 24 novembre, jour de leur arrivée, jusqu'au mois de janvier 1839, où M. Blanchet partit pour donner la mission aux Canadiens de Wallamet, pendant que M. Demers passa le reste de l'hiver au fort Vancouver, afin d'affermir dans le bien ces premiers néophytes. Il serait difficile de décrire avec quel empressement ce poste le reçut. Déjà même, avant l'arrivée des missionnaires, les Canadiens de Wallamet avaient bâti une chapelle de soixante et dix pieds de long. L'arrivée de M. Blanchet fut une véritable réjouissance. Il n'est pas nécessaire de dire que la mission fut suivie par tous les habitants du poste, avec tout l'empressement qu'on en pouvait attendre, et que le changement qui y fut opéré, pendant les trois mois que le missionnaire y demeura, est à peine croyable. Hommes, femmes et enfants, tous semblaient rivaliser d'empressement et d'émulation. Aussi M. Blanchet eut-il la consolation de pouvoir bénir un grand nombre de mariages, avant son départ, et d'administrer soixante et quatorze baptêmes. La chapelle fut aussi bénite sous l'invocation de saint Paul, qui lui fut donné pour patron; et c'est pourquoi l'établissement canadien du Wallamet prend aussi le nom de Saint-Paul.

Après la mission du Wallamet, ce fut l'établissement de Cowlitz qui eut la même faveur. M. Blanchet s'y rendit au mois d'avril, et n'en repartit que vers la fin de juin. Les fruits qu'il y recueillit furent des plus consolants. Ce fut pendant son premier séjour à ce poste, qu'il eut le plaisir de recevoir douze sauvages de la baie Puget, un chef à leur tête, qui étaient venus de plus de cinquante lieues, exprès pour le voir et l'entendre. C'est à leur occasion qu'il imagina son Échelle catholique (1) qui fut depuis d'unsi grand secours dans les missions. Ces sauvages furent presque comme douze apôtres. Ils étaient restés assez longtemps au Cowlitz pour apprendre quelques-unes des principales vérités de la religion, surtout l'explication de l'Échelle dont nous venons de parler, et qui aide si merveilleusement à classer dans la mémoire les principaux événements tant de l'Ancien que du Nouveau Testament. De retour dans leur tribu, ils s'empressèrent d'enseigner aux autres ce qu'ils avaient appris.

Pendant que M. Blanchet évangélisait au Cowlitz, M. Demers alla visiter Nesqualy. Il y trouva les sauvages dans la meilleure disposition. Les chefs de la baie Puget, avertis de son arrivée, s'y rendirent aussitôt. Il commença à les instruire; mais le temps ne lui permit que d'y jeter la première semence, parce qu'il lui fallut être de re-

(1) Voir à la fin l'explication de l'Échelle catholique.

tour à Vancouver au commencement de juin, pour y rencontrer les engagés de la Nouvelle-Calédonie et du haut de la Colombie, qui y descendent tous les ans, à cette époque, pour y amener les pelleteries de leurs postes. Comme il y vient des engagés de presque tous les postes, en assez grand nombre, on comprend que c'est une occasion favorable pour en instruire plusieurs à la fois, et qu'il ne faut pas la manquer. Aussi M. Demers, après avoir prémuni les sauvages de Nesqualy contre les fausses doctrines, but unique qu'il s'était proposé dans cette excursion, revint-il assez à temps à Vancouver, pour ne rien perdre d'une si belle circonstance. Il y demeura un mois. Ensuite il partit pour le haut de la Colombie. Il visita Wallawalla, Okanagan, Colville, instruisant et baptisant, tout le long de sa route, les enfants qu'on venait lui présenter, et prémunissant les sauvages contre les fausses doctrines que les ministres, établis dans les environs, y semaient tous les jours. Ce voyage dura trois mois, pendant lesquels M. Blanchet prit soin des fidèles de saint Paul du Wallamet, du saint Nom-de-Marie de Vancouver et de Saint-François-Xavier de Cowlitz, trois postes qui étaient déjà plus que suffisants pour occuper un missionnaire. Cependant, malgré ses occupations, il partit encore au commencement de septembre pour Nesqualy. A peine y fut-il arrivé que les chefs de la baie Puget, l'ayant appris, s'y rendirent en toute hâte, suivis d'un grand

nombre de leurs gens. On peut bien penser que le zélé missionnaire ne laissa point perdre une si belle occasion de semer la parole évangélique dans une terre si bien préparée. Il les instruisit avec tout le soin et toutes les peines dont il était capable, sans toutefois négliger les engagés canadiens de ce poste, ainsi que leurs femmes.

Les deux missionnaires se réunirent au mois d'octobre, à Vancouver, qui avait toujours été regardé comme le lieu de leur domicile, depuis leur arrivée en 1838. Ils se séparèrent de nouveau le 10 du même mois, pour aller passer l'hiver chacun dans son poste respectif, M. Blanchet à Saint-[illegible] du Wallamet, et M. Demers à Saint-François-Xavier du Cowlitz, afin de pouvoir s'occuper de ces établissements d'une manière plus particulière, durant la saison de l'hiver ou des pluies. Cette première année, ils eurent le bonheur de conférer le saint baptême à 309 personnes.

En 1840, dès que le printemps fut arrivé, les deux missionnaires se réunirent de nouveau à Vancouver, pour se concerter et pour régler leur mission. Aussitôt après, M. Blanchet partit pour Nesqualy et M. Demers alla visiter les Tchinouks qui sont un peu plus bas que le fort Astoria ou fort George, mais sur la rive opposée. Ce fut durant les trois semaines qu'il passa parmi cette peuplade, qu'un vaisseau américain, chargé de marchandises, de ministres, de fermiers, avec leurs femmes et leurs enfants, entra dans la Colombie.

M. Demers, après avoir passé trois semaines à instruire les Tchinouks, retourna à Vancouver pour y rencontrer les brigades *d'engagés* de la Nouvelle Calédonie, du haut de la Colombie et de la Californie, qui se rendent tous les ans à ce poste, au commencement de juin. Il en repartit à la fin de ce mois pour aller visiter les postes de Wallawalla, d'Okanagan et de Colville, comme il l'avait fait l'année précédente, et on pourrait dire du disciple comme du maître : *transiit benefaciendo*. Ce fut alors que le R. P. De Smet, notre compatriote, qui ignorait que l'Orégon possédât déjà deux missionnaires, fut envoyé par son supérieur chez les *Têtes-Plates* (mission Sainte-Marie). Mais en ayant été instruit, il écrivit aussitôt à M. Demers pour l'informer qu'il allait s'en retourner à Saint-Louis, afin d'y chercher du secours et qu'il reviendrait l'année suivante avec du renfort. Dans cette seconde mission, M. Demers fut encore trois mois en voyage.

Cependant M. Blanchet se rendit à Nesqualy. Il y arriva au mois d'avril. Mais à peine y eut-il passé huit jours à instruire les sauvages de ce poste, que les chefs de la baie Puget envoyèrent une députation pour le prier de se rendre jusque chez eux. Ne croyant pas devoir refuser, il se mit en route pour visiter ces peuplades et s'avança jusqu'à l'île de Whitbaie. Ce fut alors qu'il eut le plaisir de rencontrer des sauvages qui, sans avoir jamais vu de missionnaires, savaient faire le signe

de la croix, chanter des cantiques, etc., et observaient même le jour du Seigneur. C'étaient les chefs qui leur avaient montré ce qu'ils avaient appris à Nesqualy. Cette mission fut des plus fructueuses. Une croix fut plantée, un grand nombre d'enfants baptisés, deux tribus en guerre furent réconciliées et les chefs demandèrent des prêtres pour les instruire davantage. L'Échelle catholique passait de nation en nation et les *savants* l'expliquaient aux autres. C'était pour eux un *livre divin*.

Les missionnaires, après avoir béni plusieurs mariages et fait encore 288 baptêmes, presque tous dans les mêmes missions que l'année précédente, se réunirent encore vers l'automne à Vancouver, avant d'aller passer la saison des pluies dans leurs postes respectifs. M. Blanchet se rendit à St. Paul du Wallamet et M. Demers à Saint-François-Xavier du Cowlitz. Cette saison n'était pas pour eux un temps de repos. Car, outre qu'il fallait y catéchiser les enfants et les nouveaux catéchumènes qui se trouvaient tous les ans à ces postes, ils étaient encore tout occupés du soin des cultivateurs et de leurs femmes qui gémissaient de l'absence de leurs pères spirituels, et qui auraient voulu les posséder toute l'année, tant ils étaient avides de la parole de Dieu et désireux de réparer, dans le service du Seigneur, les années qu'ils avaient perdues au service du démon. Ce fut dans le cours de l'été 1840 qu'un capitaine anglais, nommé Belger, remonta la Colombie, avec

son escadrille, pour en lever la carte. Il alla ensuite visiter les côtes de la mer, au nord et au sud de l'embouchure de cette rivière.

Au printemps de 1841, M. Demers fit encore la mission de Vancouver aux *brigades*, avant de partir pour les postes éloignés. Mais cette fois, sachant que le Père De Smet était attendu chez les *Têtes Plates*, qui sont à environ 200 lieues de Vancouver, il crut devoir prendre une autre direction. Il se rendit à Nesqualy, entra dans la baie Puget, et les chefs le conduisant de tribu en tribu, il pénétra jusqu'au fort Lenglay, qui se trouve sur la rivière Frazer. Quelle ne dut pas être sa joie de s'y voir presque aussitôt environné de plusieurs milliers de sauvages qui, jusque-là, n'avaient coutume de se rencontrer que les armes à la main et pour se faire la guerre! Comme la circonstance était des plus favorables pour leur annoncer la parole du salut, on peut bien penser qu'il n'y manqua pas. Elle fut si fructueuse qu'ils laissèrent tous baptiser leurs enfants au nombre de 765. Par là, il est aisé de voir combien la moisson était mûre et combien les ouvriers y auraient été nécessaires. Mais malheureusement la disette où en était le pays, ne permettait pas de leur en donner, non plus que de se rendre aux sollicitations des sauvages de la baie Puget, qui ne cessaient de demander la résidence d'un prêtre parmi eux.

Pendant que M. Demers recueillait les prémices d'une moisson si abondante, M. Blanchet, de son

côté, ne restait point oisif. Après avoir fait faire la première communion au Wallamet, il visita les établissements de Vancouver et du Cowlitz, s'occupant des adultes et du catéchisme qu'il fallait faire aux femmes et aux enfants de ces postes. Dès le printemps même, il avait visité les sauvages de la chute du Wallamet et ceux de la rivière Tlakémas qui ne sont qu'à un mille de la chute. Quoique ce fût pour la première fois que ces peuplades entendissent la parole du salut, pas moins de douze familles se séparèrent des méthodistes, au grand regret du ministre. M. Blanchet les instruisit autant qu'il put, leur montra quelques cantiques, ne les laissa qu'après avoir baptisé leurs enfants, et les avoir affermis dans leurs résolutions. Dans le même été, il alla visiter les sauvages des Cascades qui sont à environ dix-huit lieues plus haut que Vancouver. Cette mission ne fut pas sans fruit. Les enfants y furent baptisés et plusieurs adultes instruits. Quelques mois après, lorsque Sir George Simpson, qui était allé visiter le pays, se trouva à Vancouver, on en compta jusqu'à quarante dans la chapelle de ce poste, qui, à la grande surprise des bourgeois, furent en état de réciter les prières en leurs langues.

Sir George vint à Wallamet et parut satisfait. Bientôt après, les obstacles à l'introduction d'un plus grand nombre de prêtres dans l'Orégon, furent levés, et la compagnie de la baie d'Hudson offrit même *gratis*, sur ses canots, un passage

pour dix personnes, y compris deux missionnaires. Ce fut cette même année, 1841, qu'un capitaine américain, du nom de Wilkis, remonta la Colombie jusqu'à Vancouver avec son escadrille, pour en faire la carte.

Sir George Simpson parcourut ensuite la Californie et les îles Sandwich, repassa à Sitka, fort des possessions russes, et de là à Londres, après avoir traversé le Kamschatka et la Sibérie par terre.

L'Orégon fut encore visité, en l'année 1841, par le savant M. Eugène Duflot et de Mofras, qui après avoir exploré la Californie et les possessions russes par l'ordre du gouvernement français, à laissé de ces pays et de l'Orégon un excellent ouvrage en quatre volumes, intitulé : *Exploration de*, etc. M. Blanchet fut heureux de posséder pendant dix jours cet intrépide et savant voyageur, que le Pape Pie IX à décoré dernièrement de la croix de Saint-Grégoire.

Le Révérend Père De Smet, fidèle à sa parole, revint dans l'automne de 1841, chez les Têtes Plates, avec les Révérends Pères Point et Mangarini. En conséquence la mission de Sainte-Marie fut fondée cette même année. Les sauvages y furent instruits et baptisés et les mariages bénis.

L'automne tirant à sa fin, les deux missionnaires de l'Orégon furent obligés de revenir dans leurs postes respectifs pour s'y occuper encore, malgré leurs fatigues, de la desserte de ces postes et surtout des Canadiens.

Ce fut alors qu'ils eurent la consolation d'ap-

prendre, par des lettres qui leur étaient arrivées du Canada, que deux nouveaux missionnaires canadiens, MM. J.-B. Zacharie Bolduc et A. Langlois, étaient partis par mer pour l'Orégon.

Malgré les fatigues de l'été, malgré l'éloignement de ces deux postes et les périls du voyage pendant l'hiver, M. Blanchet alla visiter son confrère. Son dévouement faillit lui coûter cher. Le 16 décembre, en remontant la rivière Wallamet, qui était alors gonflée par les pluies de l'hiver, lorsqu'il fut au bout de la chute, il vit son canot chavirer et les sept personnes qui le montaient entraînées par le courant. La Providence ne permit pas qu'aucune d'elles périt. Par une heureuse circonstance, il était descendu du canot, avant l'accident, et il évita ainsi ce danger.

Au printemps de 1842, tandis que M. Blanchet était occupé à faire le catéchisme au Wallamet, et M. Demers à la desserte des fidèles de Vancouver, ils furent agréablement surpris par l'arrivée du Révérend Père De Smet, qui était descendu de chez les Têtes Plates pour pouvoir les rencontrer et se concerter avec eux. Cet intrépide missionnaire, en descendant la Colombie, non loin de Colville, où il s'était embarqué sur une berge (1), avait failli périr, et il ne dut son salut, comme M. Blanchet, qu'à la bonté de la Providence qui ne permit pas qu'il fût dans la berge lorsqu'elle fut submergée dans un rapide (2) et qu'il eut la dou-

(1) Bateau.

(2) La Colombie est traversée assez fréquemment par

leur d'y voir périr cinq hommes de l'équipage et d'y perdre tous ses effets.

Les trois missionnaires se réunirent d'abord au Wallamet, puis à Vancouver; ils formèrent les plans qui ont si merveilleusement tourné, depuis, à l'avantage et au succès de la religion parmi les sauvages de l'immense territoire de l'Orégon.

Comme la Nouvelle-Calédonie, qui est à 500 lieues de Vancouver, était menacée d'être envahie par la propagande protestante, il fut résolu que M. Demers se mettrait de suite en route pour s'y rendre. Il s'embarqua sur les berges de la compagnie de la baie d'Hudson et n'arriva dans la Calédonie qu'après deux mois de voyage, de péril et de fatigue. Mais il en fut bien dédommagé : la moisson était mûre dans cette terre lointaine. Les sauvages le reçurent à bras ouverts et n'eurent rien de plus pressé que de se rendre à ses instructions. Le zélé missionnaire leur donna les prières chrétiennes, traduites en leur langue, les leur fit apprendre, ainsi que plusieurs cantiques, et leur expliquer l'Échelle catholique. Il était surprenant de voir hommes, femmes et enfants rivalisant de zèle pour suivre les instructions et pour profiter de ces jours de grâces et de salut. On eût dit que ces malheureuses nations barbares avaient compris d'avance le besoin d'une religion

des lignes de rochers qui forment, dans son lit, des espèces de barrages d'où ses eaux se précipitent. On descend ces barrages dans les endroits les moins élevés. C'est ce que l'on nomme rapide.

révélée, l'excellence du christianisme et le bonheur et l'avantage qu'il y a d'être éclairé des lumières de l'Évangile. M. Demers put se convaincre que ces bons sauvages ne le cédaient point en bonnes dispositions et en ferveur, à la tribu des Têtes-Plates qui passe pour avoir un goût et un attrait si particuliers pour la vertu. On peut bien supposer qu'avec de si belles dispositions, ces tribus ne manquèrent point de présenter leurs enfants au baptême, et que M. Demers eut la consolation d'en baptiser un très-grand nombre. Qu'il aurait été à souhaiter qu'on pût dès lors laisser un missionnaire parmi ces peuplades; mais comme le ministère de M. Demers n'était pas moins requis ailleurs que parmi elles, il lui fallut songer à les quitter le printemps suivant. Ces pauvres sauvages ne purent s'empêcher de verser des torrents de larmes en voyant partir celui qu'ils appelaient leur père avec tant de consolation et de plaisir, et qui l'était en effet, à si juste titre.

Pendant que M. Demers faisait de si beaux fruits dans la Nouvelle-Calédonie, le Révérend Père De Smet, qui s'était chargé de la pénible tâche de repasser les montagnes Rocheuses, se remit en route dès le commencement de juillet. Il revit, en passant, sa mission de Sainte-Marie et se rendit, en décembre, à Saint-Louis auprès de son premier supérieur pour avoir de nouveaux renforts. Mais celui-ci jugeant qu'il devenait nécessaire de prendre de suite des mesures plus efficaces, se contenta de faire partir, au printemps de 1843,

pour la mission de Sainte-Marie, les Révérends Pères De Vos et Hoeken, qui n'arrivèrent chez les Têtes Plates que l'automne suivant, il retint le Révérend Père De Smet, afin de le faire passer en Europe, où il arriva la cette même année, visitant l'Italie la France et la Belgique, sa patrie.

Depuis le départ de M. Demers pour la nouvelle-Calédonie et celui du Révérend Père De Smet pour Saint-Louis, M. Blanchet, resté au bas de l'Orégon, se trouvait chargé seul de toute cette partie. Wallamet, Vancouver et Cowlitz réclamaient tour à tour sa présence et il lui fallait encore avoir soin de tous les sauvages des environs. Tout cet été fut pour lui, en quelque sorte, une course continuelle, et il se voyait exposé à rester chargé de toute cette besogne encore tout l'hiver, sans avoir la consolation de rencontrer M. Demers, si les prêtres partis du Canada l'année précédente, ne venaient point dans l'automne à l'Orégon. Mais heureusement MM. Langlois et Bolduc, après un an de voyage depuis leur départ du Canada, arrivèrent enfin le 16 septembre au Wallamet, après avoir fait le tour du cap Horn et avoir touché à Valparaiso, aux Gambies, à Taïti et aux Sandwich.

Malgré les fatigues d'un si long voyage, les deux nouveaux missionnaires furent forcés de se mettre aussitôt à l'œuvre. Dès que la première communion fut faite à Wallamet, comme il fallait en faire faire autant à Vancouver, M. Blanchet s'y rendit avec M. Langlois. Ils y travaillèrent pendant

quelque temps. Mais la saison de prendre ses quartiers d'hiver étant venue, M. Langlois retourna à Wallamet et M. Bolduc alla prendre soin de la mission du Cowlitz, qui ne pouvait se consoler de l'absence de M. Demers. M. Blanchet resta chargé de Vancouver, où les engagés, leurs femmes et leurs enfants, ainsi que les sauvages des alentours, ne cessaient de réclamer son ministère. Les trois missionnaires passèrent l'hiver chacun dans son poste, constamment occupés du soin de ces nouvelles chrétientés. Ce fut aussi cette même année, 1843, que les Pères Jésuites fondèrent la mission de Saint-Joseph, à huit jours de marche plus bas que la mission de Sainte-Marie. Cette peuplade ayant eu le bonheur d'embrasser la foi, les Révérends Pères furent assez heureux pour pouvoir y élever une chapelle, bénir un grand nombre de mariages et baptiser tous les enfants.

L'hiver de 1843 paraissait tirer à sa fin, M. Demers, après avoir parcouru les principaux postes de la Nouvelle Calédonie et pénétré jusqu'au *Lac à l'Ours,* se mit en route pour venir rejoindre ses confrères qui étaient au bas de la rivière Colombie. Il laissa la Nouvelle Calédonie dans le mois de février et arriva au fort Vancouver au milieu d'avril. Il eut beaucoup à souffrir du froid, le long de sa route. En outre la mauvaise nourriture dont il avait été obligé de se contenter pendant tout le temps qu'il fut dans la Nouvelle Calédonie, où les vivres sont très-rares, l'avait

considérablement épuisé et fait souffrir. Il arriva à Vancouver extrêmement fatigué. Cependant cela ne l'empêcha pas d'accepter la mission de la baie Puget avec M. Bolduc, qui, dès le printemps, avait déjà été assez courageux pour aller seul visiter l'île de Vancouver et celle de Whitbaie. Mais cette mission ne put avoir lieu. Le besoin qu'on avait partout des missionnaires, fit remettre cette mission à l'automne et encore conditionnellement, c'est-à-dire si les prêtres pour lesquels sir George Simpson avait accordé un passage sur les canots de la compagnie, arrivaient. Mais comme il n'en arriva pas et que les engagés profitèrent seuls du passage, on fut forcé de différer encore cette mission.

M. Blanchet et ses confrères qui ignoraient la détermination qu'avait prise le supérieur des Jésuites de Saint-Louis, d'envoyer le Révérend Père De Smet en Europe, s'attendaient de jour en jour à le voir reparaître avec une nombreuse troupe d'ouvriers. Les Pères de Vos et Hoeken, qui avaient été envoyés seuls, n'arrivèrent qu'en septembre chez les Têtes-Plates, et passèrent l'hiver dans les missions du haut de l'Orégon. Ces pères qui se trouvaient au nombre de cinq, travaillaient avec un succès qu'on pourrait dire merveilleux, tant la religion et la piété ont déjà changé les tribus qu'ils ont évangélisées et y ont jeté de profondes racines.

Cependant les quatre missionnaires du bas de l'Orégon ne manquaient pas d'ouvrage. L'accroissement qu'y prenait tous les jours le catholicisme,

absorbait tout leur temps. Outre les fréquentes courses qu'il fallait faire pour évangéliser, instruire et fortifier les différentes petites peuplades qui avoisinent les trois principaux postes de Wallamet, de Vancouver et du Cowlitz, il fallait encore faire faire la première communion dans chacun de ces postes. Les missionnaires furent donc tellement occupés tout l'été, qu'ils ne purent visiter les peuplades éloignées, et malgré le désir qu'ils avaient d'aller fonder une mission à Whitbaie, ils furent encore forcés de renoncer à ce projet pour le moment, quoique plusieurs chefs fussent venus de cette contrée reculée pour obtenir cette faveur.

Bien que les missionnaires fussent constamment occupés dans ces exercices du saint ministère, M. Blanchet trouva néanmoins le temps de faire élever à Wallamet une maison d'éducation. Cette bâtisse est due à la libéralité d'un M. Joseph Larocque, de Paris, qui eut la générosité de faire don de 200 livres sterlings (4,800 fr.) à la mission de l'Orégon. En mémoire de ce bienfait et pour en perpétuer le souvenir, le petit collége reçut le nom de Saint-Joseph. Deux instituteurs, l'un pour le français et l'autre pour l'anglais, furent engagés, les classes s'ouvrirent au mois d'octobre, et à leur ouverture, il y avait déjà vingt-huit pensionnaires. Ce fut M. Langlois qui resta à Wallamet et qui, avec le soin de la paroisse, fut encore chargé de diriger ce pensionnat. M. Blanchet alla passer l'hiver à Vancouver et MM. Demers et

Polduc eurent le Cowlitz en partage, en attendant le Père de Smet. Cet établissement avait déjà tellement augmenté que les soins de ces deux missionnaires n'étaient véritablement pas trop pour le desservir.

Dès que le printemps de 1844 fut arrivé. M. Blanchet alla visiter le Cowlitz. Malgré l'ouvrage qu'y avaient les deux missionnaires, il en retira M. Demers pour le fixer à la Chute, ou *Oregon-City*, où sa présence devenait de plus en plus nécessaire. Celui-ci s'y rendit aussitôt, et s'y logea dans une maison que la mission fut obligée de louer dix piastres par mois. A peine y fut-il rendu qu'il y eut entre les Américains et les sauvages un combat qui coûta la vie à un des premiers et à deux des derniers. Il s'ensuivit de vives et longues inquiétudes pour les citoyens d'Oregoncity. Mais enfin la paix fut rétablie. Cette petite ville, dont on veut faire la capitale de l'Orégon et qui doit son origine aux soins du docteur Mac Lauphlin qui y a fait élever les premières bâtisses en 1842, comptait déjà plus de soixante maisons, lorsque M. Demers y arriva. Il est aisé de comprendre combien la présence d'un missionnaire devait être nécessaire dans ce poste important où se trouvait un ministre méthodiste.

M. Blanchet ne manquait pas d'ouvrage dans sa mission de Vancouver, cependant il était souvent obligé de s'en absenter, soit pour s'assurer par lui-même des secours qui étaient nécessaires ailleurs et des progrès que faisait la religion, soit

pour prémunir les fidèles contre les dangers de la séduction.

Il ne faut pas omettre de constater ici, en passant, que ce fut en 1844, qu'arriva la chute complète de cette propagande méthodiste qui fut tant de fois la cause des courses des missionnaires, et qui, surtout en 1840, parut prendre une existence si ferme et si assurée par les secours considérables qu'elle reçut. Par la grâce divine et par les ferventes prières des pieux associés de la Propagation de la Foi, cette propagande n'a fait que diminuer d'année en année, jusqu'à ce qu'enfin on la vit mourir, de sa belle mort, un mois avant l'arrivée du Père De Smet. Les ministres, voyant sans doute leur peu de succès, commencèrent à se dégoûter du pays. Ils quittèrent les uns après les autres le territoire avec leurs femmes et leurs enfants. Il faut convenir qu'ils avaient grandement raison d'en agir ainsi. Car les sauvages qu'ils avaient d'abord gagnés, finissaient presque tous par reconnaître la vérité et par les abandonner. Cette propagande avait été si peu heureuse, qu'elle avait perdu tout crédit même auprès des Américains. Les choses en étaient à ce point de décadence, lorsqu'en 1844, arriva dans l'Orégon un ministre de la susdite propagande, en qualité de visiteur. Après en avoir constaté l'état, il crut n'avoir rien de mieux à faire que de lui donner son coup de grâce, et de la dissoudre. Ainsi un mois avant l'arrivée du Père de Smet à

Vancouver, cette grande et puissante mission, qui possédait collége, moulins, fermes, maisons, etc., a été abolie. Toutes ses propriétés ont été vendues et les ministres licenciés pour toujours.

Cette même année 1844, une frégate anglaise, *la Modeste*, capitaine Baley, remonta la Colombie en juillet. Le capitaine, accompagné de deux officiers, alla visiter la vallée du Wallamet, et assista à l'office du dimanche dans la chapelle Saint-Paul. Elle était encombrée de monde. Il s'y trouvait même trois missionnaires. Les enfants du collége et plusieurs autres de la paroisse, tous en habit de chœur, rangés sur deux lignes dans le sanctuaire, donnaient à l'office un air de solennité qu'on ne pouvait guère s'attendre à rencontrer dans une mission aussi nouvelle. Le capitaine parut surtout surpris du recueillement de cette assemblée et du chant des enfants.

Il visita aussi les établissements du nord et du sud de la rivière avec une grande satisfaction : la moisson s'ouvrait et elle avait la plus belle apparence. Comme les vacances des écoliers étaient commencées depuis quelques jours, le capitaine fut logé dans le collége. Il est bon d'observer ici, en passant, que les écoliers, avant d'entrer en vacances, avaient subi un examen. Il y eut foule à ce spectacle tout nouveau. Les enfants furent en état de répondre assez bien pour contenter les interrogateurs. Le public parut satisfait des progrès qu'ils avaient faits dans les langues française et anglaise, l'écriture, l'arithmétique. etc. C'était le

premier examen public qui avait lieu dans le pays

Pendant que M. Langlois se trouvait en vacances, il résolut d'aller chez les Têtes Plates visiter la mission des Révérends Pères Jésuites, afin d'en obtenir, s'il était possible, deux frères capables de faire les classes anglaise et française. Sitôt qu'il fut parti, M. Blanchet fut obligé de se rendre à Wallamet pour y faire le catéchisme aux femmes et aux enfants qui n'avaient pas encore fait leur première communion, et de prendre soin de cette paroisse; et comme Vancouver ne pouvait se passer de prêtre, à cause d'une dissenterie épidémique qui enlevait un grand nombre de sauvages, M. Blanchet y appela M. Demers.

Cependant le Père De Smet ne paraissait point. Le vaisseau de la compagnie de la baie d'Hudson, qui était arrivé au printemps ne l'avait point amené. On ne pouvait donc prévoir par quelle voie il viendrait. Ce retard faisait supposer qu'il prendrait sa route par les Montagnes-Rocheuses. La mission était dans une assez grande inquiétude à son égard, lorsqu'il parut tout à coup à Vancouver, au commencement d'août. Il vint seul, parce qu'il avait laissé son bâtiment en arrière. Parti de l'Escaut le 9 janvier 1844, accompagné des Révérends Pères Accolti, Vereruysse, Varalli et Nobili, et de six religieuses de Notre-Dame, de Namur, il prit sa route par le cap Horn. Après l'avoir doublé, non sans courir grand risque d'y périr, il toucha à Valparaiso et à Lima, pour y avoir des renseignements sur l'entrée de la rivière Colombie.

Mais ce fut inutilement, et le capitaine dut se rembarquer sans avoir pu s'en procurer. Arrivé au 46e degré 19 minutes de latitude nord et au 133e degré 54 minutes de longitude, où se trouve l'entrée de la rivière Colombie, il fut trois jours à rôder pour en chercher l'embouchure que les caps et les pointes de la côte lui cachaient. Mais le troisième jour, ayant aperçu un vaisseau qui en sortait, il reconnut l'embouchure. C'était sur le soir: il fit aussitôt partir, pour avoir des renseignements auprès du capitaine de ce vaisseau, un de ses officiers qui ne l'atteignit pas ce jour-là; l'officier passa la nuit sur un île de sable, et le lendemain le bâtiment était hors de vue. C'était le 31 juillet, jour de la fête de saint Ignace. Le capitaine, à la prière des Pères Jésuites, appareilla, et comme il ne connaissait point la route ordinaire et le détour qu'il faut faire pour suivre le bon chemin, il s'avança tout droit de l'ouest à l'est, et entra par un chenal inconnu. Comme il s'avançait à la sonde, il se trouva dans un lieu qui ne donnait plus que deux pieds et demi d'eau sous la quille du vaisseau. Le danger était imminent. Quoique déjà à une grande distance au large, le capitaine aurait bien désiré retourner en arrière; mais de hautes vagues qui s'élevaient de la pointe *Adam* au cap *Désappointement*, lui en ôtaient la possibilité et lui fermaient le passage. Il lui fallut donc avancer malgré lui. Au moment qu'il croyait tout désespéré, la sonde ne trouva plus fond, et

deux heures après, le bâtiment avait jeté l'ancre devant le fort George.

M. Blanchet n'eut pas plus tôt appris à Wallamet l'heureuse nouvelle de l'arrivée du P. De Smet, qu'il partit pour Vancouver, et quoiqu'on fût au fort de la moisson, il se vit accompagné de canots chargés d'habitants qui, dans leur allégresse, avaient quitté leurs récoltes pour aller à la rencontre de la nouvelle colonie. Nous devons dire, à la louange de MM. John Mac Laughlin et James Douglas, qu'elle fut reçue par eux à Vancouver avec les plus grands égards et avec toute la politesse possible. Ces messieurs poussèrent même la complaisance jusqu'à prêter un bateau pour conduire les religieuses à Wallamet. Elles en profitèrent, et les Révérends Pères prirent des canots. Leur marche jusqu'à Saint-Paul fut un véritable triomphe. Malheureusement des fortes épreuves les attendaient au terme de leur voyage. A peine furent-ils arrivés à Wallamet, que la dissenterie attaqua violemment trois religieuses et deux Pères Jésuites. Mais enfin, après de vives inquiétudes, le ciel fut sensible aux vœux des fidèles, et la santé fut rendue aux Révérends Pères et aux Sœurs.

Comme on avait commencé, dès l'année précédente, une maison pour ces religieuses, il y restait peu d'ouvrage à faire. Elle fut bientôt achevée et les religieuses purent y entrer deux mois et demi après leur arrivée. Elles devaient ouvrir leur

pensionnat dans le mois de décembre dernier.

Quant aux Révérends Pères Jésuites, ils s'établirent à quelque distance de Saint-Paul.

M. Langlois était à la mission de Saint-Joseph, lorsque la nouvelle de l'arrivée du Père De Smet y parvint. Il renonça au projet d'aller plus loin et se mit en devoir de retourner à Wallamet. Mais la fatigue du voyage, pendant les grandes chaleurs, l'incommoda tellement qu'il en gagna une enflure de jambes qui l'arrêta pendant un mois.

Le Père De Smet ne tarda pas à recommencer ses courses apostoliques. Dès l'automne, après que le Père De Vos fut venu prendre sa place au bas de l'Orégon, il monta chez les Têtes-Plates. Celui-ci, avant de descendre, avait fondé deux nouvelles missions sous les noms de Saint-Pierre et de Saint-Michel. Elles sont au haut de l'Orégon, à quelques jours de marche de celles de Sainte-Marie et de Saint-Joseph. Quelque temps après, arrivèrent de Saint-Louis, par les prairies, chez les Pères Jésuites qui résident aux Montagnes, les Révérends Pères Soderini, Zerbinati et Joset.

L'année 1844 doit donc être regardée comme une époque providentielle pour la mission de l'Orégon. L'arrivée de sept Jésuites, outre le Père De Smet, leur supérieur, dans une mission qui ne possédait encore que quatre Pères et autant de prêtres séculiers, procurait vraiment un renfort considérable. Mais qu'est-ce encore que seize missionnaires pour une mission si étendue et où se

trouvent encore tant de païens. Car sur 200,000 sauvages, on n'en compte encore qu'environ 6,000 de chrétiens. Quelle immense moisson il reste donc encore à recueillir! Elle est si mûre, qu'elle semble n'attendre que les moissonneurs! Nous avons vu avec quelle ardeur des peuplades entières embrassent la foi, avec quelles instances elles demandent des missionnaires et avec quel empressement elles écoutent la parole de Dieu. Au moment du départ de Monseigneur Blanchet, deux sauvages de la Nouvelle Calédonie avaient été envoyés à Vancouver, par les tribus de cette contrée lointaine, pour demander des prêtres; ceux de la baie Puget, qui en sollicitaient avec tant d'instance, depuis 1839, n'ont cessé de renouveler leur prière depuis le départ de Mgr. Blanchet. Les vœux des premiers ont été exaucés dans le cours de l'année dernière. Ceux des secondes ne le seront qu'au retour de Mgr. Blanchet. Mais combien d'autres tribus qui seront encore privées de ce bonheur!

Une mission qui ne fait que de commencer, qui manque de tout, qui demande des courses longues et dispendieuses et un grand nombre de missionnaires, ne peut subsister qu'avec des secours proportionnés à ses besoins. Si les dépenses qu'elle exige ont été et si elles sont encore considérables, il est consolant du moins de voir qu'elles n'ont pas été inutiles. Six mille païens devenus chrétiens en six ans, douze chapelles élevées et autant de missions fondées, un pensionnat et un couvent éta-

blis, quinze cents Canadiens consolés et desservis, sont des faits qui parlent assez haut pour en constater les fruits. Quand on compare le petit nombre des missionnaires avec la grandeur du résultat, on a peine à comprendre comment tout cela a pu s'accomplir sans prodige! Il ne reste qu'à demander au Seigneur de continuer son œuvre, et aux membres de la Propagation de la foi qu'à seconder la Providence par le double secours de leurs prières et de leurs aumônes.

STATISTIQUE DE LA MISSION DE L'ORÉGON.

Total des sauvages, environ. . .	200,000
Sauvages chrétiens.	6,000
Canadiens.	1,500
Américains	10,000
Cultivateurs canadiens, familles. .	180 à 200
Sujets anglais.	300 à 400
Jésuites	10
Frères Jésuites.	6
Missionnaires Canadiens. . . .	4
Religieuses de l'institut de Notre-Dame (Namur, Belgique).	6

Un collége de 60 pieds sur 25.

Un couvent de 60 pieds sur 30.

Une maison de 80 pieds, avec une chapelle pour l'usage de la communauté, est en construction depuis l'automne de l'année 1844, à Saint-Paul et une autre à Oregoncity.

12 chapelles : 2 sur le Wallamet, 1 à Vancouver, 1 au Cowlitz, 1 à Whitbaie, 2 dans la Nou-

velle Calédonie, bâties en 1842, 4 chez les Têtes-Plates (Sainte-Marie, Saint-Joseph, Saint-Pierre et Saint-Michel), 1 à la Chute ou Oregoncity. Cette dernière est pour les Américains, dont quelques familles sont catholiques et plusieurs autres désirent le devenir.

Les bestiaux, tels que les bêtes à cornes, les moutons, les cochons et surtout les chevaux, y sont en très-grand nombre. Les premiers animaux domestiques furent amenés en 1837, de la Californie, au nombre de 600.

Les volailles, telles que les poules, les dindes, les oies, les canards, y sont aussi en grand nombre.

Nous avons dit que l'entretien de cette mission exige des dépenses très-grandes. On n'en sera pas étonné si l'on considère qu'étant si éloignée du Canada et des États-Unis, la mission ne peut tirer de ces pays ou de l'Europe les objets dont elle a besoin, qu'en supportant des frais de transports tellement élevés que le prix de ces objets en est quintuplé. Les objets manufacturés, les denrées exotiques, les ustensiles les plus communs de ménage ou de labour, les outils les plus simples, tout, en un mot, y est à un prix exorbitant, et souvent encore ne peut-on se les y procurer (1).

(2) Le tableau suivant du prix des gages que l'on donne dans l'Orégon, donnera une idée des frais que doivent entraîner la batisse des églises et des maisons d'éducation et le traitement des serviteurs qui sont les plus

Telle avait été depuis six ans et telle était encore à peu près la situation de la mission de l'Orégon, lorsque des lettres du Canada parvinrent à Saint-Paul du Wallamet, le 4 novembre 1844, et y firent connaître que des bulles avaient été expédiées à Monseigneur Blanchet, en date du 1er décembre de l'année précédente, l'Orégon étant par les mêmes bulles érigé en vicariat apostolique. Les missionnaires de l'Orégon le pressèrent aussitôt d'accepter, et il fut résolu d'abord qu'il irait en Californie pour y recevoir la consécration épiscopale. Mais comme il s'en fallait de beaucoup que les secours arrivés avec le Père De Smet, fussent suffisants pour les besoins de la mission, Monseigneur Blanchet se détermina à passer en Europe pour s'y procurer de nouveaux renforts. Il partit de Vancouver le 28 novembre 1844, sur un vaisseau qui faisait voile pour Londres où il arriva le 22 mai. Dès le 4 de juin, il se rembarqua à Liverpool, sur le steamer de la ligne Cunard et arriva

indispensables pour les divers établissements du Wallamet, du Cowlitz et des autres postes ou stations.

Un ouvrier maçon, menuisier, charpentier, etc.	12 à 15 fr.	par jour.
Un apprenti.	6 à 9	»
Un journalier.	6	»
Un fermier.	12 à 1,500 fr.	par an.
Un serviteur.	6 à 720 fr.	»
Un maître d'école. . . .	12 à 1,800 fr.	»
La brique employée, par mille.	72 francs.	

en Canada le 24 du même mois, après un trajet de 7,522 lieues (1).

Il s'y rendait pour recevoir la consécration épiscopale de Monseigneur l'archevêque de Québec, fondateur de la mission de l'Orégon. Mais ce vénérable pontife étant occupé à visiter son diocèse, et le 25 juillet étant fixé pour la consécration de Monseigneur Prince, coadjudeur de Montréal, celle de Monseigneur Blanchet eut lieu en même temps. La cérémonie se fit dans la cathédrale de cette ville, au milieu d'une foule de fidèles accourus même des paroisses éloignées. Il s'y trouvait plus de deux cents ecclésiastiques, outre les élèves. Il en était venu des États-Unis, du Haut-Canada, et un grand nombre du diocèse de Québec, Monseigneur de Montréal fut l'évêque consécrateur. Son digne coadjuteur avait pour assistants Monsei-

(1) Voici le nombre de milles que Mgr. Blanchet a parcourus depuis Wallamet jusqu'à Montréal. Trois milles anglais équivalant à 1 lieue ou 5 kilom.

De Wallamet à l'embouchure de la Colombie.	195
De l'embouchure de la Colombie aux Iles Sandwich.	2,656
Des Iles Sandwich à Deal, (Angleterre.)	16,100
De Deal à Liverpool	315
De Liverpool à Halifax	2,600
D'Halifax à Boston	400
De Boston à Montréal	300
	22,566 m. ou 7,522 l.

gneur Turgeon, coadjuteur de Québec, et Monseigneur Power, évêque de Toronto (Haut-Canada); ceux de Monseigneur Blanchet étaient Mgr. Gaulin, évêque de Kingston, et son coadjuteur Mgr. Phélan, aussi du Haut-Canada. C'était la première fois qu'on voyait en Canada une réunion de sept évêques.

Monseigneur Blanchet quitta Montréal le 12 août 1844, vint en Europe pour y chercher de nouveaux collaborateurs dans la Vigne du Seigneur. Il parcourut tour à tour l'Angleterre, la France, la Belgique; puis il se rendit à Rome pour exposer au Souverain Pontife l'état et les besoins de son immense diocèse. Sa Sainteté divisa l'Orégon en huit diocèses et l'érigea en province ecclésiastique dont Mgr. Blanchet est nommé archevêque sous le titre d'archevêque d'Orégoncity et primat de cette province. Les deux suffragants sont Mgr. Demers évêque déjà nommé de l'île Vancouver et Mgr. M. Blanchet, frère de Mgr. l'archevêque, évêque de Wallawalla (1).

Le digne archevêque qui, de retour de son voyage de Rome, est en ce moment à Bruxelles (2) se dispose à partir vers la fin de décembre, de Brest, France, sur un bâtiment neuf, nommé l'*Étoile de la mer,* acheté (c'est le 3e) par la Société de l'Océanie pour le transport des mis-

(1) Sacré le 27 septembre dernier, à Montréal.

(2) Décembre 1846, après avoir parcouru la Prusse, la Bavière et l'Autriche.

sionnaires à l'Océanie. Mgr. est accompagné de 26 personnes, savoir : 2 Pères et 3 Frères Jésuites, 5 Prêtres, 2 Sous-Diacres et un tonsuré, séculiers; 2 Pères et 4 Frères de Notre-Dame de Sainte-Croix (du Mans), pour les écoles de garçons, et 7 Sœurs de Notre-Dame de Namur pour celles des filles.

Cette mission si importante va donc recevoir un renfort bien important, quoique bien insuffisant pour les travaux apostoliques à y faire lorsqu'on considère l'étendue de ce pays. Ajoutons ici que déjà les fondements de plusieurs villes sont jetés sur divers points de ce vaste territoire. La principale a reçu le nom d'Orégoncity; elle est bâtie sur la Wallamet près d'une belle chute d'eau. Si le projet de chemin de fer qui doit traverser les États Unis et l'Orégon dans toute sa largeur s'exécute, comme on a lieu de le croire, le trajet de Belgique va être abrégé de plus d'un tiers, et l'on verra bientôt des communications régulières s'établir entre l'Europe et cette partie de l'Amérique pour laquelle nous sentons un si vif intérêt.

QUELQUES LETTRES

DES

SŒURS DE NOTRE-DAME,

ÉTABLIES

A ST.-PAUL DE WALLAMETTE (ORÉGON).

Le 26 Avril 1844.

Ma très-chère Mère,

Vos enfants sont à Valparaiso. C'est de cette ville que je commence à vous écrire, afin de vous donner les détails qui intéressent votre cœur maternel. Aujourd'hui encore, ma chère Mère, nous pouvons vous dire que nous sommes heureuses, comme nous vous l'avons dit en vous faisant nos derniers adieux sur l'*Infatigable*. Le sentiment qui traversa alors notre ame, ne s'effacera jamais de notre souvenir.

Dès que nous entrâmes dans la Manche, nous sentîmes les premiers symptômes du mal de mer; au souper, nous eûmes le dénouement réel et positif. On nous voyait successivement quitter la table, comme frappées de quelque coup soudain... On s'avançait à tâtons, comme de petits enfants qu'on apprend à marcher, car le ballottement du navire empêchait de tenir pied ferme; on s'attacha, comme on le pouvait, aux bancs, aux chaises, aux épaules des moins malades, jusqu'à ce qu'on eût gagné la porte, escaladé l'escalier, pour arriver sur le pont où l'on se trouvait mieux pour payer son tribut à Neptune...

Le 10, nous vîmes le fanal de Calais, en passant le Pas : la nuit fut très-orageuse et nous faillîmes être jetés sur les côtes de la France; toute la journée le navire ressembla à un hôpital, le silence y régnait et ne fut interrompu que par quelques *gémissements* des passagers. Quoiqu'incommodées nous-mêmes, nous fîmes ce que nous pûmes pour soulager les plus malades. Favorisées d'une bonne brise, nous devançâmes tous les vaisseaux qui avaient levé l'ancre, le 9, avant nous; vers les deux heures, un énorme poisson s'offrit à nos regards, c'était un petit échantillon des baleines dont les jets d'eau devaient nous récréer dans les tristes parages du cercle polaire antarctique.

Le 12, le capitaine s'étant aperçu que la plaque de l'*Infatigable* s'était détachée, il fit mettre un article sur une feuille d'Angleterre, pour annoncer

que le navire n'avait point péri, comme auraient pu le supposer ceux qui auraient trouvé l'inscription. Ce même jour, nous contemplâmes l'île de Wight; le 13, nous nous trouvâmes près de Plymouth, et, après avoir admiré, pendant la nuit, le phare de Lézard , nous entrâmes dans l'Océan le 14. Jusqu'au 18, nous ne pûmes avoir la Sainte-Messe, mais ce jour, le R. Père De Smet étant en état de la dire, nous eûmes le bonheur de communier toutes.

Le 20, l'île de Madère se présenta à notre vue. Nous avions 19 degrés de chaleur de réaumur; le 21, le calme nous surprit, la mer ressemblait à un lac de glace; elle était sillonnée par un nombre prodigieux de poissons; nous distinguâmes le souffleur par la grande quantité d'eau qu'il fit écumer, et par le bruit du souffle de ses narines : en Europe, les poissons participent, dans leur forme, nous dirent les RR. Pères, du caractère paisible des peuples qui habitent les côtes de la mer ou des rivières dans lesquelles ils vivent, au moins, le saumon, la truite, la morue, la carpe et toutes les autres tribus écailleuses, et à nageoires sont belles dans leurs formes, mais dans les tropiques, chaque fois qu'un de ces monstres de poissons sortait de son élément pour se montrer, nous partions à rire aux éclats, tant il nous paraissait singulier. Vous eussiez dit que les uns étaient toute queue et les autres toute tête ; d'autres avaient la tête où raisonnablement on aurait dû

chercher la queue. Ah ! que le dauphin est beau, ma chère Mère; on en jeta un sur le tillac : le vert, le jaune, le bleu, l'or, l'argent, chaque couleur se montra dans tout son éclat, mais seulement pour quelques instants, car bientôt il mourut et ses couleurs devinrent d'un pâle de cendre. Vers midi, un requin, d'une grandeur peu commune, nous rendit visite, avec ses deux pilotes, ce sont deux superbes poissons d'un pied et demi de long, tracés de deux bandes d'une blancheur éclatante et entrecoupées par d'autres d'un bleu vif. A la faveur du calme nous apercûmes un autre jour une vieille poutre toute couverte de coquillages, suivie d'une foule de poissons d'environ six livres. Un grand nombre nous en furent servis au dîner, car telle est la stupidité de ces petites vieilles femmes (c'est le nom que les marins leur donnent), qu'aussitôt que la lame en blesse une, toute la masse se précipite en aveugle, au-devant du fer meurtrier. Peu de temps après, nous apercûmes une barquette détachée d'un navire surpris, comme nous, par le calme : au premier abord, on crut que c'étaient des pirates; mais à son approche, ne voyant que cinq hommes, on se rassura. Arrivés près de notre navire, ils refusèrent l'invitation que nous leur fîmes d'y monter, sous prétexte que, se rendant à Marseille, ils seraient soumis à la quarantaine; le pilote se disait capitaine d'un navire français, la *Félicité*, qui avait échoué sur les côtes d'Afrique et dont l'équipage

avait été reçu à bord du navire la *Fourmi* qu'on avait en vue; ils venaient demander notre longitude. Il fit quelques questions touchant la France, reçut une lettre de notre capitaine, et celle que la bonne Providence nous donnait l'occasion de vous écrire et que nous espérons vous être parvenue,

Le 23, le ciel était clair et beau; nous en profitâmes pour faire une petite lessive; si vous aviez vu notre tillac, vous l'eussiez pris pour une boutique de fripier. Comme nous ne nous ressentons plus du mal de mer, nous en profitons pour prendre des leçons d'Anglais, que le bon Père De Smet est toujours prêt à nous donner.

Le 28, dimanche, quoique le ciel fût serein et le vent modéré, la mer fut si houleuse, qu'on ne put dire la Sainte-Messe. Le mercredi, jeudi et vendredi nous avions joui de ce bonheur et de celui de la communion. Le soir nous chantâmes Vêpres sur le tillac, comme de coutume.

Le 1er février, nous étions en vue de l'île Saint-Antoine, appartenant au groupe du Cap-Vert. Le poisson volant commence à se montrer ici : nous en vîmes des nuées entre les deux tropiques; plusieurs volèrent jusque sur le navire. Le jour de la Purification, vers les neuf heures du soir, nous chantâmes des cantiques et les litanies de la Sainte-Vierge. L'Océan n'aura peut-être jamais retenti si régulièrement et si longtemps des louanges de notre bonne Mère, qui fait toute notre consola-

tion et notre espoir dans la situation où nous nous trouvons. Lorsque les litanies sont finies, ce nous est une occupation bien agréable de contempler les astres. Pour la mer, lorsqu'elle est calme, elle a un degré de charme qui n'échappe pas au cœur ; il y a paix dans tout ce qui environne. Que de fois, alors, nos souvenirs se reportent vers cette chère maison, où vous habitez avec nos sœurs ! Dans ces moments, ô chère Mère, nous renouvelons notre sacrifice avec non moins de bonheur que nous l'avons fait la première fois.

Un calme parfait régna le 6 et le 7, avec une chaleur de vingt-cinq degrés. Elle n'a pas augmenté depuis, et bien nous en prit, car le révérend Père De Smet craignait que toute sa graisse ne fondît par les ardeurs du soleil sous la ligne.

La nuit du 8, une foule de poissons assaillaient notre navire, deux requins leur faisaient la guerre. Oh ! qu'il est beau de voir ces poissons, la nuit. La phosphorescence les rend tout argentés.

Le 12, nous entendîmes la centième messe depuis notre sortie de l'Escaut. Dix vaisseaux étaient en vue et le cœur nous battait, dans l'espoir de pouvoir vous écrire.

Le 13, vers les huit heures du soir, un léger souffle de vent se fit sentir, à la faveur duquel un navire hollandais se dirigea vers nous au son de la musique. Les soldats faisaient entendre des chansons militaires, ce qui contrastait singulièrement

avec les litanies de la très-Sainte-Vierge que nous chantâmes au même moment. On se demanda d'où on venait et où on allait? De Rotterdam à Batavia, d'Anvers à Valparaiso; puis il disparut dans les ténèbres.

Le 14, nous approchâmes insensiblement de la ligne. Vers les sept heures du soir, les matelots firent trois vivat au feu de Neptune. Nous gagnâmes à la hâte le tillac; à cent pas de nous s'élevait une colonne de feu, au milieu de l'obscurité; c'était un tonneau de poix et de goudron que les matelots avaient jeté à la mer. Tout à coup une voix sombre se fit entendre au haut du grand mât: « Capitaine, avez-vous des passagers à bord? — » J'en ai douze. — Se proposent-ils de passer la » ligne? — Oui. — Eh bien! demain, Neptune, » en personne, viendra leur administrer le bap- » têmе, indispensable à celui qui veut passer la » ligne! » L'envoyé de Neptune se tenait caché dans les voiles. A dix heures, temps précis où nous passâmes l'équateur, il fit paraître un feu au haut du grand mât, à l'aide d'une lanterne: c'était le signal du repos.

Le 15, vers les dix heures du matin, au cri de: « Neptune! Neptune! » les Révérends Pères accompagnèrent le capitaine sur le pont où ce grand personnage se présenta avec toute sa cour; on l'aurait pris plutôt pour son frère Pluton. Il était couvert de guenilles, de pied en cap; une perruque et une barbe d'étoupe affreuse lui couvrait

tout le visage; il tenait en main un énorme compas de bois et un sextant, avec lequel il singeait le capitaine, lorsqu'il prend la latitude. A sa droite était sa femme, aussi ridiculement habillée que lui; ses gardes l'entouraient, armés de sabres de bois, d'un trident et de lames. Leur figure était goudronnée; ils étaient effroyables. Neptune promit au capitaine un heureux voyage; puis, s'adressant au Révérend Père De Smet, il le pria de se soumettre au rasoir. Le Père avait beau s'en défendre, « c'est » pour moi, disait Neptune, un droit imprescrip- » tible de raser, et un devoir absolu pour tout » passager de s'y soumettre. » Et en même temps, il lui insinua doucement à l'oreille que tout se passerait avec décence, mais que c'était l'unique plaisir des matelots. Enfin, voilà le bon Père De Smet, assis près du grand mât et Neptune en devoir de le savonner. Après lui, les autres Pères durent y passer. Pour couronner la farce, Neptune commanda le baptême : à l'instant, un déluge d'eau vint fondre sur eux, et ils n'eurent que le temps d'accourir sur le tillac, où nous étions spectatrices du jeu, sans en éprouver les inconvénients. Le tout se termina par un bon souper, après lequel le Père De Smet fit une gratification aux matelots.

Le 28, le calme récelait dans son sein une espèce de tempête, qui éclata le 30; elle fut de courte durée.

Le vendredi, 1er mars, le vent du nord nous

amena un ciel serein; vers six heures du soir, nous aperçûmes trois navires sur l'horizon, deux vers l'ouest, qui semblaient toucher le disque rougeâtre du soleil couchant, ce qui offrait un coup d'œil magnifique. Vers les onze heures du soir, le Révérend Père De Smet fut témoin d'un phénomène dans le genre des étoiles filantes. Le vent du nord soufflait modérément; le ciel était parsemé de nuages blanchâtres, lorsque tout à coup parut, pendant l'espace de cinq à six minutes, sur la partie azurée du firmament, un disque de feu d'un pied et demi de diamètre, d'un blanc aussi vif que celui d'une étoile filante ordinaire. La moitié du bord inférieur ressemblait à un croissant parfait, il était d'un violet foncé. A mesure que le météore s'avançait lentement, une barbe de flammes rougeâtres se formait au bas du croissant, tandis que deux rayons de pourpre se prolongeaient de chaque côté de la barbe, à la distance de onze à douze pieds.

Nous avons eu pendant longtemps l'occasion d'observer les trois nébuleuses de Magellan, dont deux sont lumineuses et une noire.

Le 3 mars, le tonnerre grondait de tous côtés dans le lointain, et nous eûmes le soir une vraie giboulée suivie d'une grêle épouvantable.

Le 11, un combat, entre une bande de cochons de mer et des oiseaux assez grands, nous amusa beaucoup.

Le 14, une tempête nous menaça; on ferma les

fenêtres hermétiquement et bientôt toute crainte se calma. Nous vîmes une baleine se jouer sur la surface de l'eau. Le 16, nous nous trouvâmes en vue des îles Malouines ou aux Faucons. Le 17, le vent fut très-impétueux et une baleine se montra à dix pas du navire. Le 18, nous vîmes la terre des États. Le 19, nous fûmes étonnées de voir les îles Shetland si près de nous. Le même jour, une espèce d'alarme régna sur notre navire; on craignait encore des pirates; une goëlette se dirigeant sur notre navire fit peur au capitaine. Le Père De Smet vint nous dire de nous mettre en prière; nous étions dans un calme d'autant plus grand que nous avions la conviction qu'il ne nous arriverait rien; car nous avions ce même jour fait une promesse à saint Joseph dont nous célébrions la fête, afin qu'il nous conduisît heureusement à Valparaiso. Dans la soirée un bon vent s'éleva et notre navire devança en peu de temps celui qui tenait les Pères dans l'inquiétude.

La nuit du 20 au 21, des îles de glace flottèrent à peu de distance de notre navire; elles avaient une centaine de pieds au-dessus du niveau de l'eau; le matin du 21, nous vîmes des rochers affreux entièrement volcaniques, ensuite les îles rocheuses de Saint-Ildefonse et de Diégo. Du 21 au 30, une violente tempête nous accueillit; nos voiles furent mises en lambeaux et notre navire devint le jouet des vents et des flots; ces huit jours se seraient passés dans de mortelles angoisses, si Dieu

n'eût été notre unique espoir de salut. Ah! ma chère Mère, combien de fois, depuis que nous vous avons quittée, avons-nous pu admirer la divine Providence à notre égard! Elle ne nous sauve pas seulement des dangers, elle nous en ôte même la crainte. Nous bénissions tous le Seigneur, lorsqu'il lui plut nous ménager une bien plus rude épreuve. Un vent impétueux s'étant levé, il nous poussa avec une telle célérité qu'en peu d'heures nous vîmes la terre ferme; le péril était imminent, toute manœuvre devenait inutile. Voici, ma chère Mère, ce que nous lisons dans l'itinéraire que le Révérend Père De Smet adresse à ses frères:

« ... Tous, à l'exception des religieuses, immobiles » sur le tillac, les regards fixés sur les rochers af- » freux qui bordent les côtes sauvages et barbares » de la Patagonie, éloignées de nous l'espace d'une » demi-lieue; nous attendions dans un morne silence » l'accomplissement de la divine volonté à notre » égard: dans ce moment, je descendis pour avertir » les religieuses occupées à implorer la protection » de la sainte Vierge Marie. Vous vous attendez, » sans doute, au récit d'une scène de lamentations, » de pleurs et de cris!!... Il n'en fut rien; je leur » offris les secours de mon ministère... mais toutes » me répondirent, le sourire sur les lèvres, et avec » ce calme et cette tranquillité inaltérables que peut » seul donner un cœur pur et enflammé de l'amour » de Dieu: Mon Père, rien ne nous inquiète; que » le Seigneur dispose de nous, comme bon lui

« semblera. » Certainement, ma bonne Mère, à part les flammes de l'amour de Dieu que le Père De Smet veut bien nous supposer, tels étaient nos sentiments. Nos projets et notre vie sont confiés à la divine Providence, que craindrions-nous? D'ailleurs, je vous l'ai dit, comme une mère attentive, elle veille sur nous et écarte jusqu'aux alarmes. Sœur Marie Cornélie, réputée la plus peureuse parmi nous, dit aussitôt que le Révérend Père nous avait quitté : Je crois que les Révérends Pères sont un peu trop alarmés, le roulis ne me semble pas plus fort qu'à l'ordinaire. Le Tout-Puissant à ce moment nous sauvait; à peine le Révérend Père De Smet était-il remonté sur le tillac que le vent changea subitement et nous porta dans une direction tout opposée. Le 2 avril on se rapprocha de la terre, et le 3, de la péninsule des Trois-Monts. Le jour de Pâques, malgré le mouvement considérable du navire, nous eûmes le bonheur d'avoir la sainte Messe, à laquelle nous communiâmes tous; vous pensez bien, ma chère Mère, que vos enfants ne passèrent pas ce grand jour sans quelques souvenirs qui donnèrent matière au renouvellement de leur sacrifice.

Le 8 et le 9, nous longeâmes les côtes du Chiloé et du Chili.

Le 10, nous vîmes l'île de Maca et ses dangereux écueils.

Le 12, nous entrâmes dans le port de Valpa-

raiso et on jeta l'ancre, vers trois heures de relevée. Quoique nous éprouvassions le plus vif désir de nous rendre à terre, après une navigation de plus de trois mois, depuis notre départ de Flessingue, nous dûmes rester à bord, jusqu'au lendemain dans l'après-dîner.

Nous nous amusâmes à contempler la côte du milieu de la baie, d'où elle présente un aspect enchanteur. Elle borde la mer en demi-lune, l'espace d'une lieue; une suite de collines lui servent de bases sur lesquelles elle s'élève en amphithéâtre.

Les lumières innombrables de toutes le fenêtres y présentent chaque soirée une belle illumination; nous surtout, après une si longue captivité sur mer, n'ayant depuis longtemps contemplé que ciel et eau, rochers affreux et côtes stériles, nous étions capables d'apprécier ce spectacle. De bon matin, le Révérend Père De Smet s'était rendu à Valparaiso pour y trouver un logement convenable à ses compagnons et à nous; il revint au navire où nous l'attendions avec une sorte d'impatience : Il nous apporta la bonne nouvelle qu'il avait trouvé une résidence de Pères de la compagnie de Jésus, venus de Buenos-Ayres, et un couvent de religieuses françaises, les Dames de Picpus, qui nous invitaient à loger chez elles. Il vous serait aussi difficile d'imaginer notre joie, qu'à moi de vous la retracer, ma chère Mère! Nous préparâmes bien vite nos malles et nous

descendîmes enfin sur le sol américain. Les dames nous reçurent avec une expression de bonheur telle que si elles avaient vu leurs propres sœurs! Oh! combien cet accueil nous a touchées! Depuis que nous sommes chez elles, elles rivalisent pour nous rendre le plus de services. A peine le croirez-vous, ma chère Mère, elles voulurent absolument nous aider à laver notre linge; nous ne reçumes point cette marque d'une vive charité, sans nous sentir de nouveau pénétrées des soins que la divine Providence nous avait préparés à quatre mille lieues de vous et de nos sœurs. Elles sont au nombre de vingt religieuses; elles ont trente-huit pensionnaires, et trois cents petites filles pauvres; leur externat pour la bourgeoisie est supprimé, faute de maîtresses. Leurs classes sont bien tenues; nous y avons assisté à une distribution de prix pour leurs classes gratuites. Comme nous devions séjourner un certain temps à Valparaiso, nous avons tâché de nous fortifier par une petite retraite et les exercices propres à animer notre courage. Le Révérend Père est à San Jago, avec ses compagnons, depuis le 16. Vendredi 22, le Révérend Père Provincial des Jésuites du Chili nous fit une visite dans laquelle il témoigna le désir de connaître notre forme de vie. Notre chère sœur supérieure le satisfit Il lui demanda s'il n'y aurait pas possibilité d'avoir de nos religieuses, pour deux établissements dont l'un a Rio-Janeiro et l'autre à Montevideo. Ce bon Père

nous comble aussi d'attention : il nous a procuré la connaissance de deux dames pieuses qui viennent de nous envoyer tout ce qu'elles ont cru pouvoir nous aider pendant notre traversée jusqu'à Lima, et des vivres, pour notre arrivée au Wallamet. Vous voyez, ma chère Mère, comme le bon Dieu soigne vos enfants ! Depuis huit jours deux navires ont péri à l'endroit où nous avons failli échouer : Bénie soit la divine bonté qui nous a protégées et qui nous protégera, nous l'espérons, pendant tout le trajet qui nous reste à faire. Nos bonnes dames de Picpus ont perdu quarante missionnaires dont dix-huit religieuses, depuis quatorze mois. Aujourd'hui 25, je finis mon journal, ma chère Mère; on nous annonce un départ pour l'Europe; nous ne voulons pas manquer de vous donner de nos nouvelles; en les recevant je ne doute pas que vous et nos sœurs bien-aimées vous adresserez au ciel les plus ferventes actions de grâces. Adieu, ma chère et bonne Mère, bénissez vos enfants les plus éloignées, recevez l'expression de leur attachement et croyez-les

Vos soumises filles,

Sr. M. Aloysia et ses compagnes,

Sœurs de Notre-Dame.

Valparaiso, le 27 avril 1844.

Ma très-chère Mère,

J'ai remis hier au Révérend Père De Smet un paquet contenant le journal de notre voyage et une lettre de chacune de nous à votre adresse; une pour nos parents et quelques autres pour les Sœurs avec lesquelles nous avons demeuré. Ce paquet vous parviendra peut-être avant cette lettre; nous l'avons envoyé par voie diplomatique, c'est, dit-on, la plus sûre. J'aime néanmoins à profiter de l'offre d'un capitaine français, connu des dames chez qui nous avons été reçues; son navire sortira du port le 1er mai.

Nous sommes arrivées ici en parfaite santé le 12 de ce mois. C'est donc après quatre-vingt-douze jours depuis notre entrée en mer que nous nous trouvons aux deux tiers de notre long voyage; et ce trajet a été heureux sous tous les rapports. Les Révérends Pères De Smet et Vercruysse et moi nous sommes ceux qui avons le plus souffert du mal de mer; les autres n'ont fait des restitutions que les premiers jours. Jusqu'au-delà du cap Horn, nous ne savions pas ce que c'est qu'une mer furieuse, et nous nous félicitions d'être sortis si heureusement de ce mauvais pas; mais à notre entrée dans la mer pacifique, nous eûmes pendant huit jours du fort mauvais

temps : plusieurs tempêtes et ouragans emportèrent deux voiles du navire et une partie des vêtements des matelots. Quelques-uns d'entre-eux disaient qu'ils n'avaient jamais vu la mer aussi agitée. Trois fois nous avons failli être jetés sur les côtes, et à quatre milles de la Patagonie, que nous découvrions dès lors distinctement, la force du vent se joignant à celle du courant, qui règne en cet endroit, nous courûmes le plus grand danger. Le capitaine lui-même croyait notre perte assurée, mais le Bon-Dieu était là : au bout d'une demi-heure le vent changea de direction, et toutes les craintes se dissipèrent. Nous nous étions couchées malgré la tourmente, car il était onze heures du soir; nous avions chanté les litanies de la Sainte-Vierge et, au lit, nous continuions à prier et à nous confier en la bonne Providence; la crainte avait si peu d'action sur nous que plusieurs étaient endormies lorsque le bon Père De Smet vint nous avertir que le danger était passé. Le Bon-Dieu a sans doute voulu nous soustraire les horreurs d'une fin prochaine.

Nous avons trouvé ici à notre grand étonnement des Pères de la Compagnie. Le Révérend Père Provincial vous écrira, ma chère Mère, pour vous engager à envoyer des Sœurs à Rio-Janeiro et à Montevideo; les besoins de cette dernière ville, qui compte une population de trente mille âmes, sont très-grands. Le climat est salubre et on y vit à bon marché. Beaucoup de personnes riches dé-

sirent faire le bien ; leur intention est de former une ligne sur notre passage.

Je ne vous ai pas encore parlé, ma chère Mère, des bonnes Religieuses auxquelles le Bon Dieu nous a remises pendant notre séjour à Valparaiso : ce sont les Mères de la Congrégation de Picpus ; elles nous ont reçues avec une charité telle que nous n'eussions pu en trouver de plus grande dans les maisons de notre Institut. Depuis notre arrivée une petite indisposition, causée par les fatigues de notre long voyage, a réclamé quelques soins ; ces Religieuses nous les ont prodigués avec une touchante affection. Elles sont si bonnes qu'elles voudraient bien voir se renouveler encore l'occasion de donner l'hospitalité aux Sœurs de Notre-Dame. Si la bonne Providence destine plus tard à cette œuvre encore quelques-unes de nos consœurs, je pense que vous feriez plaisir à ces Dames de leur envoyer quelque petit ornement pour leur Église qui est fort pauvre. Pour l'Autel elles n'ont que des canons collés sur carton sans encadrement ; une sorte de chandeliers ; le reste à proportion. Je crois bien faire en leur offrant l'aube qu'on nous a donnée à Anvers, c'est le seul objet utile dont je puisse disposer en leur faveur.

Je dois vous dire, ma chère Mère, que nos caisses sont en très-mauvais état tant celles de Namur que celles d'Anvers, mais surtout ces dernières. Nous avons dû en déballer plusieurs. Heureuse-

ment que le capitaine a bien voulu nous en prêter, car les nôtres tombaient en pièces, et ce qu'il y a de pis, c'est que les rats (et il faut savoir qu'il y en a par milliers dans le navire) y ont fait leurs nids. Nous avons regretté les grandes et pesantes caisses d'Anvers.

J'ai la confiance, ma chère Mère, que si cette lettre vous parvient avant notre journal, vous saurez au moins l'essentiel puisque je vous assure que nous sommes heureuses et en bonne santé.

Nous vous prions, ma chère Mère, d'offrir notre respect et notre reconnaissance à Monseigneur de Namur. Nous offrons aussi l'hommage de nos sentiments affectueux à toutes les personnes qui daignent s'intéresser à nous.

Vos attachées filles,

Sr Loyola et les Sœurs
missionnaires pour l'Orégon.

Révérende Mère,

Il serait absolument inutile et superflu de vous donner la moindre relation, soit de notre long trajet, soit de notre séjour à Valparaiso. Vous en

aurez déjà une connaissance minutieuse par les moindres détails de la part de nos bonnes Sœurs. Cependant leur modestie ne leur aura pas permis de vous faire mention de leur conduite vraiment édifiante tant sur mer que chez les religieuses où elles ont été reçues avec toute la cordialité possible. Je crains moi-même de vous en parler puisque vous connaissez mieux que moi la fermeté de leur caractère et les vertus solides dont elles sont douées. Je puis vous assurer que toutes, loin de regretter la Belgique, seraient prêtes à renouveler leur sacrifice si elles se trouvaient actuellement au milieu de leurs chères Sœurs en Europe dont elles aiment à se rappeler souvent le souvenir. C'est à vos prières et à celles de vos Sœurs que nous attribuons notre délivrance du danger de mort qui nous menaçait dans une furieuse tempête. Continuez, je vous prie, d'intercéder pour nous auprès du Seigneur, afin qu'il nous mène sans accident fâcheux au Wallamet. Le plus grand espoir de ce pays repose dans vos chères Sœurs, sans elles, je ne sais ce que deviendraient la jeunesse, c'est le moyen sûr et unique d'y perpétuer et consolider l'œuvre commencée par les missionnaires zelés qui s'y trouvent. Leur vocation pour ces régions lointaines ne peut venir que de Dieu; espérons qu'il achèvera ce qu'il a daigné bénir jusqu'à ce jour. Toutes les Sœurs se portent à merveille. Les Révérends Pères m'ont prié de vous saluer de leur part et de les recommander

à vos saints souvenirs ; j'attends le même service de votre bonté ; soyez bien assurée, pour tout ce qui me regarde que vous aurez toujours une bonne part dans toutes mes prières.

J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect,

Révérende Mère,

Votre très-humble serviteur,

P. J. De Smet.

---

20 mai 1844.

C'est de Lima, ma chère Mère, que je transcris cette deuxième partie de notre journal ; je le fais avec d'autant plus de bonheur qu'il me semble que je m'entretiens réellement avec vous.

Ce fut le 1er mai que nous quittâmes nos bonnes religieuses, confuses des attentions assidues et de l'excès de bonté dont elles n'avaient cessé de nous entourer ; nous leur en vouâmes une sincère reconnaissance ; nos adieux furent ceux de Sœurs tendrement affectionnées ; nous nous séparâmes en nous donnant rendez-vous au ciel.

Vendredi 3 mai, nous sortîmes de la rade de Valparaiso, sous la protection du Sacré Cœur de Jésus.

Le 4, un vent constamment favorable nous

poussa dans le beau port de Callao, où nous jetâmes l'ancre en bénissant le bon Dieu de notre heureuse traversée.

Vers quatre heures les Révérends Pères De Smet et Gomila se rendirent à terre pour trouver un logement à Lima pour leurs compagnons et un pour nous. Nous pûmes, pendant ce temps, contempler les belles tours et les environs de la capitale dans laquelle nous entrâmes le 12, non sans de vives émotions. Le bruit s'était répandu que notre navire avait à son bord des Pères de la Compagnie de Jésus et une colonie de religieuses. Bientôt le port fut encombré : les uns pleuraient, les autres élevaient les mains vers le ciel, des dames nous adressaient la parole; le Père Gomila, qui nous servait d'interprète, nous dit qu'elles nous promettaient de nous confier l'éducation de leurs enfants; la foule était telle que nous ne pouvions gagner les omnibus qui devaient nous conduire à la capitale. Il était vers cinq heures lorsque nous entrâmes à Lima. Nous nous regardions étonnées à la vue du grand nombre d'habitants espagnols, nègres, mulâtres, métis qui se pressaient sur notre passage. Un vieillard d'une grande famille s'approchant de la voiture des Pères leur dit en pleurant : le bon Dieu a exaucé mes ardents désirs; vous êtes les premiers Jésuites qui arrivez ici depuis la suppression. Ah ! puissiez-vous rester au milieu de nous ! Qu'il soit loué éternellement Celui qui vous envoie; voici l'accomplissement de tous mes souhaits.

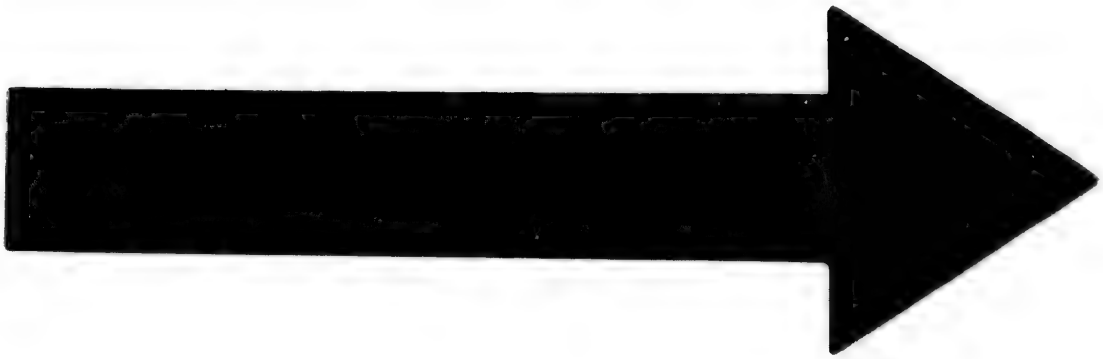
Il offrit aux Révérends Pères un logement chez lui qu'ils n'acceptèrent pas; ils voulaient loger dans leur ancien collége. Pour nous, ma chère Mère, nous ne parvenions pas à l'appartement qui nous était destiné dans un couvent de Carmélites occupé par vingt orphelines. Des dames, de jeunes personnes de toutes conditions nous baisaient les mains et la robe en pleurant; elles remerciaient le Seigneur de notre arrivée et nous présentaient leurs petites filles qui pénétrèrent jusque dans notre chambre. Quoique nous n'entendissions pas ce qu'on nous disait (aucune de nous ne comprenant la langue espagnole), nous ne laissions pas d'être profondément émues. Le Révérend Père Gomila nous communiqua l'espoir que les habitants avaient conçu de nous garder dans leur ville; j'essaierais peut-être de vous exprimer la sensation que nous éprouvâmes alors, si vous ne saviez, par expérience, ce que l'on souffre de ne pouvoir se multiplier pour le salut des âmes.

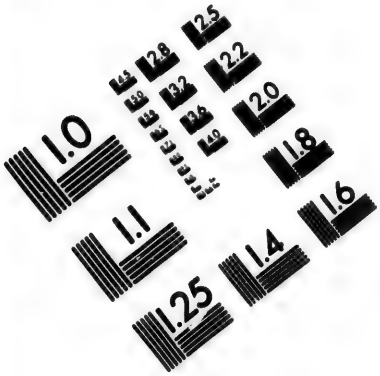
Les Pères étaient aussi attendris que nous en nous disant le vœu de ce bon peuple. Il est de toute évidence, disaient-ils, qu'un établissement de Sœurs de Notre-Dame ferait ici un bien immense. Monseigneur l'archevêque, à qui nous avons eu l'honneur de faire une visite, partage cette conviction, d'autant plus que, quoiqu'il y ait à Lima vingt-cinq communautés, tant d'hommes que de femmes, il n'y en a pas d'ordre enseignant; la jeunesse est complétement abandonnée

sous le rapport de l'éducation religieuse; les orphelines, chez qui nous demeurons, sont dirigées par une institutrice séculière; nous résisterions difficilement aux désirs qui nous sont manifestés si nous étions douze au lieu de six. Oh! ma bonne Mère! prions notre Divin Maître d'envoyer des ouvriers à sa vigne! Nous avons commencé une Neuvaine à Ste Rose de Lima à cette fin.

Le 14, beaucoup de dames pieuses nous firent visite et nous empêchèrent de réaliser le projet que nous avions formé de passer les quelques jours que nous devons rester ici dans le silence et la prière; elles rivalisèrent ensuite pour nous envoyer des fruits du pays : dattes, pillas, chilimoya, pignas, etc. L'une d'elles voulut absolument nous servir le déjeûner qu'elle avait la bonté de nous envoyer tous les jours; nous reçûmes aussi divers cadeaux qu'elles nous firent en objets de piété pour notre chapelle de Wallamet et un tabernacle de fort bon goût.

Le 16, madame Reboreda, de l'une des familles les plus considérables du Pérou, nous fit de si vives instances pour nous conduire prendre l'air à la campagne, que nous ne pûmes résister à son obligeance : trois voitures vinrent nous prendre; nous fûmes encore obligées d'accepter le dîner splendide qu'elle avait fait préparer; pendant le repas, il fut encore question du bien que nous produirions dans la jeunesse; et Madame nous dit que si nous restions en ville, elle permettrait à sa





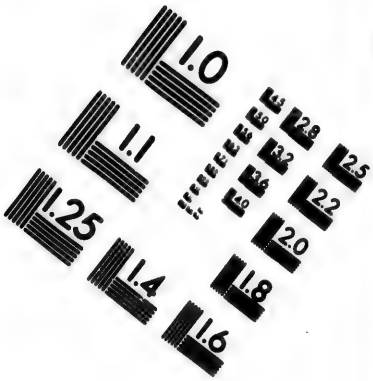
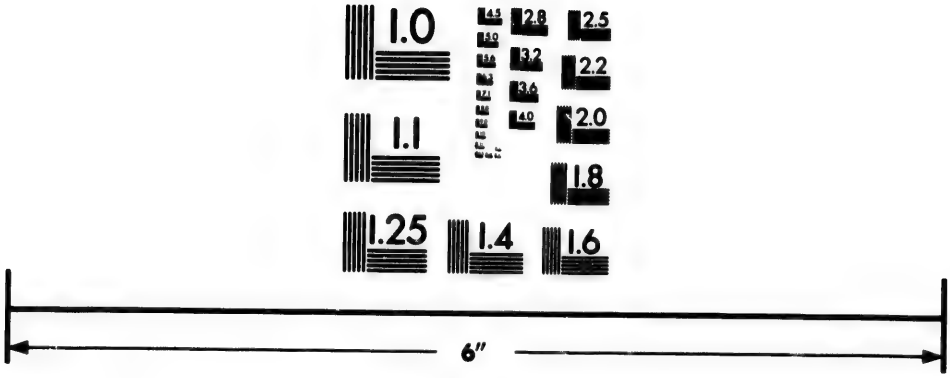
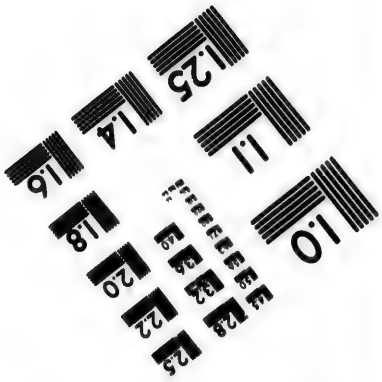


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

33 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.0

plus jeune fille de se faire Sœur de Notre-Dame; cette jeune personne est pleine de mérite; elle n'obtient pas la permission de se faire Carmélite.

Le 17, nous visitâmes, avec cette dame, plusieurs Églises de Lima; il y en a soixante, y compris celles de communautés qui sont aussi publiques; toutes sont magnifiques et somptueuses; les murs sont couverts de peintures et de dorures. Nous y avons admiré plusieurs autels en or et en argent massifs.

Le 21, nous nous rendîmes à Sainte Rose; on nous montra d'abord la chapelle où reposent les reliques de la sainte que nous vénérâmes; nous vîmes aussi l'énorme clou autour duquel elle roulait ses cheveux pour s'empêcher de dormir; la cellule qu'elle occupait n'a que quatre à cinq pieds de longueur sur trois de largeur; on ne peut s'y tenir debout; et pour pouvoir y entrer, il faut être entièrement courbée. Grande fut notre émotion lorsque nous nous vîmes dans le lieu où la sainte reçut tant de faveurs célestes. Nous prîmes quelques parcelles de la croix sur laquelle elle s'étendait pendant ses oraisons, et nous ne sortîmes point de la cellule bénite sans avoir adressé les plus ardentes prières à la Sainte. Outre la châsse qui renferme ses précieux restes, quatre espèces d'armoires en argent massif servent à conserver ses reliques. Les richesses de cette Église sont immenses; elle étincelle d'or et d'argent; les principaux traits de sa vie sainte y sont représentés.

Je termine ici mon journal, ma bonne Mère. Aujourd'hui 25 mai, veille de la Pentecôte, le capitaine espère lever l'ancre vers le soir.

Le 26, dimanche, nous sommes encore à Lima. M. Bosch, consul belge, vient de nous faire visite avec sa dame qui nous apporte en même temps des comestibles convenables pour la traversée qui nous reste à faire. En voilà assez, n'est-ce pas, ma chère Mère, pour vous faire admirer les soins de la Divine Providence qui nous conduit et nous soigne d'une manière si admirable, que nous nous regarderions comme coupables de la plus énorme ingratitude si nous donnions accès dans notre âme au moindre sentiment de défiance.

Nous lèverons l'ancre cette après-midi, ma chère Mère; nous allons quitter la capitale du Pérou en formant mille vœux pour que nos Sœurs y viennent un jour. Je terminerai mon journal à Vancouver, où nous espérons être avant que cette partie vous soit parvenue. Mais quand recevrons-nous, ma chère Mère, une de vos lettres et des nouvelles de nos chères et bien-aimées Sœurs? Ce sacrifice n'est cependant pas capable d'exciter en aucune de nous le moindre regret; au contraire, nous pouvons vous dire que plus nous avançons, plus nous remercions le Seigneur de nous avoir appelées à une si belle mission.

Adieu, ma chère Mère; offrez, s'il vous plaît, notre hommage respectueux à monseigneur l'évêque de Namur et à M. le chanoine de Montpellier,

et l'expression de notre sincère attachement à notre chère Sœur supérieure et à toutes nos bonnes Sœurs.

Vos reconnaissantes et attachées filles,

Sœur M. Aloysia et ses consœurs.

Ma très-chère Mère,

Arrivées au terme de notre long voyage, je me hâte de jeter un regard sur la route que nous avons parcourue depuis l'envoi de la première partie de notre journal, afin de vous en donner la continuation :

Ce fut le 25 mai que nous quittâmes Lima pour nous rendre à bord de l'*Infatigable*. Les bons habitants de cette cité hospitalière, qui nous avaient entourées de tant d'affection, voulaient nous faire leurs derniers adieux. Ce ne fut pas sans sentir nos cœurs oppressés par la douleur que nous entendîmes les regrets qu'ils exprimaient de ce que nous ne pouvions nous fixer dans leur ville.

Le 26, fête de la Pentecôte, nous entendîmes trois messes dans le navire et nous nous fortifiâmes par la sainte communion. Ce jour, une séparation

bien sensible fit encore couler nos larmes ; le R. P. Gomila, qui nous avait comblées de bonté, nous quitta. Nous pensions reprendre la mer vers le soir, mais ce ne fut que le lendemain 27, que l'on put lever l'ancre, lequel on se vit forcé de jeter au bout de quelques heures, après quoi, Dieu nous favorisa d'un bon vent jusqu'au 20 juin.

Le 28, nous n'eûmes pas la messe, parce que chacun, plus ou moins, paya de nouveau son tribut à Neptune. Ce jour excepté, deux ou trois Pères purent offrir journellement le divin sacrifice, jusqu'à notre arrivée à l'embouchure de la *Colombia*.

Le 30, nous ne négligeâmes rien pour terminer le mois de mai de notre mieux : notre piano était garni de tous les chandeliers que j'avais pu trouver ; le beau tableau de la sainte Vierge. qui nous a été donné par M. Dugniolle, était placé au milieu. Tous à genoux, autour de ce modeste autel, nous chantâmes, avec effusion de cœur, nos plus belles litanies, pour invoquer Marie, cette étoile si chère aux missionnaires voyageurs, et à nous en tout temps.

Le 1er juin, nous commençâmes le mois du Sacré Cœur de Jésus et nous fîmes une neuvaine à saint Joseph qui nous avait préservées des pirates, après quoi nous reprîmes notre ordre du jour, que nous suivîmes exactement, ainsi que l'étude de l'anglais que nous avions négligée depuis le passage du cap Horn.

La journée du 4 n'eut rien d'extraordinaire.

Le 5, nous sentîmes la chaleur de la ligne que nous allions passer pour la seconde fois.

Le 6, Fête-Dieu, combien nous fûmes heureuses de reporter nos pensées vers la chère Maison-Mère, pour y visiter, avec nos Sœurs bien-aimées, Notre-Seigneur exposé à leur vénération, dans cette chapelle, dont les souvenirs nous sont toujours si précieux.

Nos journées du 7 au 12 n'offrent que la continuation d'une navigation favorisée du ciel.

Le 13, nous passâmes la ligne à cent dix degrés de longitude, et nous eûmes une petite fête au dîner.

Le 14, fête du Sacré Cœur de Jésus, nous assistâmes aux cinq messes que les révérends Pères dirent successivement et nous nous nourrîmes du pain des forts. Recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ, c'est toujours un bonheur, mais communier sur un navire, c'en est un particulier, parce qu'on en sent mieux tout le prix. Le soir, quelques pleurs versés, en nous retraçant la touchante solennité de ce jour à Namur, nous procurèrent une instruction sur la tristesse, par le bon Père Louis Vercruysse ; elle nous fit grand bien.

Depuis le 13 jusqu'au 26, nous eûmes une alternative de calme et de vent qui nous faisait avancer, tout en nous soulageant de l'extrême chaleur et du malaise que nous ressentions.

Le 23, nous étions à douze degrés de latitude,

cent treize de longitude et éloignées du soleil de sept degrés. Vous aurez peine à croire, ma chère Mère, que recevant les rayons de cet astre perpendiculairement sur nos têtes, nous eûmes des passages où nous éprouvâmes un froid piquant.

Le 27, le R. P. De Smet nous parla d'une manière assez effrayante des dangers que nous allions rencontrer à l'entrée du fleuve Colombia; il voulait nous armer de courage et de résignation, nous le comprîmes.

Le calme et le vent contraire que nous eûmes les 28, 29 et 30 nous firent craindre la disette, car nos vivres étaient diminués au point qu'il fallut commencer à pourvoir au manque total de légumes, en consommant un tonneau de riz au Révérend Père De Smet.

Le 2 juillet, fête de la Visitation, le vent devenu meilleur, nous fit espérer de voir sous peu le terme de notre traversée. Cet espoir ne fut que momentané; la mer appelée *Pacifique* devint aussi houleuse qu'à notre passage au cap Horn.

Le 5, nous sortîmes du tropique du Cancer.

Le 6, le vent déconcerta d'autant plus tous les esprits que les provisions allaient nous manquer absolument; nous n'avions plus que de la viande salée avec du biscuit de mer; nous ne laissâmes toutefois pas pénétrer la défiance dans notre âme : « Dieu, qui nous a gardés, disions-nous, nous gardera encore. » C'était lui qui nous soutenait

par ce sentiment, car nous n'étions pas au plus fort de nos tribulations.

Les 7, 8 et 9, continuation de calme.

Le 10, après avoir assisté à deux messes, pendant lesquelles nous implorâmes ardemment la protection du Seigneur, ne sachant plus à quel saint nous adresser, nous exposâmes les reliques de saint Tigre et de saint Ours, afin de les intéresser en notre faveur, pour nous obtenir un vent favorable.

Le 11, nous dîmes : « On nous croit à notre » destination en Belgique ; on ne prie plus avec la » même ferveur pour nous, et nous sommes flot- » tant sur une mer où des vents contraires vont » nous mener aux plus rigoureuses épreuves. »

Le 12, nous ne fûmes pas une heure en même direction, par le changement continuel du vent.

Le 13, encore calme.

Le 14, la sainte Vierge, que nous conjurâmes de nous couvrir du manteau de sa puissante protection, nous obtint une brise légère, à l'aide de laquelle nous avançâmes.

Le 15, le vent malheureusement redevint mauvais.

Le 16, continuation.

Le 17, quoiqu'un froid excessif nous obligeât à reprendre nos flanelles, nous ne priâmes pas moins, avec de chaudes instances, la divine Providence de veiller sur nous, et toutes, pleines

d'espoir, nous nous mîmes à préparer nos coffres, pour notre débarquement.

Le calme des 18, 19 et 20 nous mit dans une situation toujours plus critique.

Le 21, le Seigneur continuant à nous éprouver, un vent d'Est nous détourna beaucoup de l'embouchure de la Colombia, en face de laquelle nous nous trouvions en latitude, quoiqu'en étant éloignées de cent seize lieues en longitude.

Le lendemain 22, une bonne brise nous fit regagner terrain et remit la joie dans tous les cœurs.

Le 23, le vent continuant à nous favoriser, nous espérâmes aborder à l'entrée de la *Colombia*, en deux jours au plus tard; nous fûmes bien trompées dans notre attente, quand le 24, un vent de Nord-Est nous poussa avec force dans une direction opposée; un morne silence imprimait un sinistre difficile à décrire.

Le 25, la consternation s'accrut d'autant plus que les vents contraires nous forçaient à tenir la mer et qu'il ne nous restait plus de provisions; nous mangions le dernier jambon tellement gâté que l'odeur et le goût en étaient insupportables. Il ne nous restait qu'une très-petite quantité d'eau et, pour la prolonger, nous avions déjà dû boire le vin que les Révérends Pères avaient reçu de leurs frères de Lima, dont l'accueil nous retraçait si vivement la charité que saint Paul demandait aux Corinthiens pour son cher Timothée.

Le ciel paraissait sourd à nos supplications :

ne sachant plus que faire, nous nous offrîmes, comme d'autres Jonas, à être jetées à la mer : « Ah! disions-nous, ma Mère et nos Sœurs ne » soupçonnent pas notre détresse ; les prières se » ralentissent pour nous en Belgique ; on nous » croit à notre destination, et nous luttons sur » une mer en fureur. » Vous comprendrez, sans que je vous le dise, ma chère Mère, que ce sentiment était celui de la nature, parce que la mort, vue de près, s'y exposât-on pour Dieu et pour Dieu seul, a toujours, dans ses traits, quelque chose qui fait peur ; mais ce petit moment d'angoisse fit bientôt place à la résignation par notre abandon à la divine Providence sur le sort qu'il lui plairait de nous réserver.

Le [illegible] fête de sainte Anne, jour que nous n'oublierons jamais, nous résolûmes (les Révérends Pères Jésuites et nous), de faire un vœu au Sacré Cœur de Marie. Après la troisième messe, le R. P. De Smet le prononça sous la formule suivante : « Souvenez-vous, ô très-pieuse Vierge Marie, » qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de » ceux qui ont eu recours à votre protection, qui » ont imploré votre secours et demandé vos suf- » frages, ait été abandonné. Animés de cette con- » fiance, ô Reine des Vierges, ô tendre Mère, nous » nous prosternons à vos pieds, nous vouons ab- » stinence le premier samedi après notre arrivée, » en l'honneur de votre Sacré Cœur, de même la » veille de votre glorieuse Assomption, Nativité,

» Conception, Purification, Annonciation. Le jour
» de ces mêmes fêtes, chaque prêtre dira la messe
» et ceux qui ne le sont pas, feront la sainte com-
» munion, offriront le chapelet en action de grâces,
» et on récitera en commun vos litanies : de plus,
» on continuera le même exercice de piété, pen-
» dant trois ans, la veille du jour dédié à votre
» Sacré Cœur, afin d'obtenir, par votre puissante
» intercession, une prompte et heureuse arrivée
» au lieu de notre destination. O divine Mère, du
» Verbe fait homme pour nous, ne méprisez pas
» notre vœu ; mais écoutez-nous favorablement
» et daignez nous exaucer. Amen. »

C'était la veille de votre fête, ma bien bonne Mère, que nous courions un péril si imminent ; nous ne nous en unîmes pas moins à nos bonnes Sœurs de Namur, pour former les souhaits les plus heureux en votre faveur.

Pendant la nuit on dut virer pour éviter d'approcher trop des côtes ; vers neuf heures et demie la violence du vent fit tomber une voile d'un mât; des vagues de douze à quinze pieds élevaient et repoussaient le navire alternativement ; des racines enlevées des rochers nous firent augurer que pourtant nous touchions à notre mission ; alors de douces larmes s'échappèrent de nos yeux. Dans la journée, le vent se calma, mais la mer resta très-agitée.

Le 28, nous avançâmes et nous vîmes les côtes de l'Orégon. Je renonce, ma chère mère, à vous

dépeindre l'émotion que produisit en vos enfants la vue de cette terre si ardemment désirée et appelée par tant de vœux. Vers dix heures, nous nous retirâmes dans notre cabine pour y chanter le *Te Deum*, comme Monseigneur de Namur nous l'avait dit, dans sa dernière et précieuse lettre. Oh! comme il partait du fond du cœur cet hommage de notre reconnaissance envers le Seigneur. Nous étions à quinze lieues de l'embouchure du fleuve, ce ne fut cependant que le lendemain que nous pûmes y arriver. Sorties, comme par miracle, des dangers que nous avions courus, nous n'étions pas hors de transes; le plus mauvais pas nous restait à faire : celui de tenter l'entrée de la *Colombia*. Nous ne laissâmes pas pénétrer le moindre sentiment de défiance dans notre âme ; le bon Dieu nous avait protégées si visiblement que nous reposions sur son secours tout-puissant.

Le 29, nous assistâmes aux cinq messes qui furent dites pour nous rendre le ciel propice : la première en l'honneur de la très-sainte Trinité ; une seconde à la sainte Vierge, l'étoile de la mer; la troisième aux saints Anges, conducteurs de l'homme dans son exil ; la quatrième à saint Joseph qui nous avait été si favorable dans la traversée; la cinquième à saint François-Xavier qui courut tant de dangers sur l'Océan, afin qu'il nous protégeât aussi. Nous voulions, en quelque sorte, faire violence au paradis, afin de passer heureusement la fatale *Barre* qui nous séparait du fleuve.

Les âmes du purgatoire ne furent pas oubliées; le R. P. De Smet fit vœu d'offrir, pendant un an (sauf ses intentions de règle), le très-saint sacrifice de la messe pour leur délivrance.

Un épais brouillard empêcha d'abord de bien reconnaître l'embouchure qui présente un aspect affreux : d'énormes brisants la traversent dans toute sa largeur et nous forçaient de nous arrêter devant le danger; quand on eut vu les obstacles, une impulsion de terreur s'empara des esprits; ce serait vainement, disait-on, qu'on hasarderait un tel passage. On avait préparé la chaloupe pour aller à la sonde; le temps ne permit pas de la mettre à flot. Vers le soir, ma Sœur Supérieure proposa, au R. P. De Smet, le retour à Lima, au cas que nous ne pussions franchir la *Barre;* il l'en détourna en disant qu'il serait préférable de se diriger vers la Californie d'où nous pourrions ensuite nous rendre par terre au Wallamette. Malgré les angoisses de cette journée, nous allâmes prendre notre repos, assurées que dormant sous la garde de la Providence, il ne nous arriverait point de fâcheux réveil.

Le 30, nous commençâmes notre journée par entendre deux messes et nous y priâmes bien fervemment; vers dix heures du matin, une bonne brise s'étant levée, le capitaine se dirigea vers l'embouchure, et après les observations qu'il fit du haut du grand mât, il revint convaincu de l'impossibilité de surmonter ce dédale d'écueils.

Chacun paraissait bouleversé, quand tout à coup nous crûmes apercevoir un navire, qui nous rendit un espoir presque perdu ; tous les yeux se tinrent dirigés pendant plus de deux heures vers le lieu d'où nous espérions le voir sortir : il parut, le capitaine allait donner le signal de détresse (un coup de canon), quand nous le vîmes disparaître ; il s'était vu forcé de mettre à l'ancre dans la baie, proche du cap Désappointement, le vent lui étant contraire.

L'apparition soudaine de ce navire nous rappela ce qui avait été dit à Valparaiso : qu'un vaisseau de guerre viendrait nous bloquer à l'entrée du fleuve. « Ce ne peut pas être cela, disait le P. De » Smet, celui dont il a été question est un navire » à trois mâts, et celui-ci n'en a que deux. » Nous, nous ajoutâmes : « C'est saint Ignace qui nous » avertit que demain nous passerons la *Barre*. »

Depuis le matin, le lieutenant sollicitait du caitaine d'aller avec la chaloupe visiter l'embouchure ; celui-ci, craignant que les vagues ne jetassent la frêle barque contre quelqu'écueil, le lui avait constamment refusé ; mais vaincu par ses importunités, il y consentit enfin. L'esquif fut bientôt mis à flot ; pour nous, nous recourûmes à notre refuge ordinaire, la prière ; et puis, nous souhaitâmes la bonne fête à notre chère Sœur supérieure.

Le 31, fête de saint Ignace de Loyola, nous entendîmes cinq messes, toutes en l'honneur de ce

grand saint; nous le suppliâmes de se montrer le bon Père de ses enfants; nous n'oubliâmes pas notre chère Mère Ignace; nous lui demandâmes avec ferveur et confiance de nous protéger en ce jour qui devait décider de notre sort; nous lui rappelâmes ses inquiétudes, sa tendre sollicitude pendant la traversée de nos Sœurs de Cincinnati; nous fûmes exaucées, comme vous allez le lire : On était convenu avec le lieutenant d'un signal; il ne paraissait pas, on ne savait qu'en augurer, quand il arriva vers onze heures. Vous sentez, ma bonne Mère, que chaque cœur battait plus vite qu'à l'ordinaire : on n'osait cependant lui adresser aucune question. L'anxiété ne fut pas longue; il dit au capitaine que les obstacles n'étaient point insurmontables, qu'ayant traversé la fameuse Barre, la veille, il n'avait pas trouvé moins de cinq *brasses* d'eau (trente pieds). Ce fut Dieu qui permit ce rapport ; il n'avait pas tenté le passage. Pour nous, je vous laisse juger de notre joie.

Les voiles de l'*Infatigable* ne tardèrent pas à être déployées; il s'avança lentement à l'aide d'une brise légère vers l'embouchure de la Colombia; la journée était ravissante : un ciel sans nuage, un soleil tel que nous ne l'avions vu depuis longtemps. A mesure que nous approchions de la redoutable Barre, les sentiments de crainte et d'espérance se manifestaient tour-à-tour. Chacun se recueillait, tâchant de se tenir prêt à tout événement. Nous descendîmes pour réciter le chapelet, puis nous

retournâmes sur le pont où tout le monde se tenait. Nous touchions aux brisants qui traversent le fleuve, un espace de cinq milles, et qui offre un péril éminent, même pour le pilote le plus expérimenté. On commença à jeter la sonde, et le matelot cria : *sept brasses.* Figurez-vous, ma chère Mère, un cri répété toutes les quatre à cinq minutes. *Six brasses*, *cinq brasses*, *quatre brasses*, et vous vous ferez une idée des diverses émotions éprouvées. Au cri de *trois brasses*, le capitaine dit : « Nous sommes entre la vie et la mort. » Le cri de quatre brasses rendit un peu d'espoir; il nous restait deux milles à traverser quand le cri de trois brasses nous replongea dans la consternation. C'était le point le plus bas que nous pussions tenir, trois pieds de moins, il fallait jeter l'ancre. Le lieutenant cria alors au capitaine : « Nous nous » sommes trompés de route; le fleuve se divise en » deux bras, nous avons pris l'opposé. » — « Bah! » répondit celui-ci, en contemplation du danger, » vous voyez bien que l'*Infatigable* passe partout; » avancez. » Le Tout-Puissant nous conduisit; c'était visible. Cinq minutes écoulées, nous entrions dans le canal sans le moindre obstacle. Le R. P. De Smet, en nous réunissant pour rendre nos actions de grâces au ciel, nous dit : « Nous » venons d'échapper comme par miracle. » Vers quatre heures, comme nous venions de prendre quelque peu de nourriture, nous vîmes un canot qui s'avançait vers notre navire : il portait une

douzaine de sauvages de la nation Clapsapes, ayant à leur tête un américain établi sur les côtes depuis plusieurs années; on leur fit signe d'approcher; nous fûmes effrayés de leurs cris: *Catche, catche*, qu'ils ne cessaient de répéter. Arrivés à bord, ils nous firent beaucoup d'amitiés et leur capitaine nous dit que jamais navire n'était entré dans la branche du fleuve que nous avions prise, que quand il nous avait vus avancer sur les brisants, il avait voulu nous prêter secours; mais que ses Clapsapes épouvantés s'étaient refusés à le suivre. Eux, alors, nous firent comprendre qu'ils avaient déchiré leurs habits, qu'ils nous avaient pleurés comme morts. L'expression de leurs gestes n'est point à rendre.

Le gouverneur du fort Astoria nous avait aussi aperçus, et dès la veille de notre débarquement, il s'était rendu, avec une bande de Tchinouks, à l'extrémité du cap Désappointement et y avait fait du feu pour y attirer l'équipage. On l'avait remarqué, mais craignant que ce ne fût un piége tendu pour s'emparer du navire, on l'évita; ils avaient encore élevé un drapeau blanc, tiré plusieurs coups de fusil et indiqué de quel côté nous devions prendre, mais personne ne comprit le signal. Le bon Dieu le voulant, pour ne laisser aucun doute que c'était lui qui nous sauvait; qu'il en soit béni éternellement! Gloire aussi à saint Ignace qui nous a protégés le beau jour de sa fête! Nous avons nommé le canal où nous sommes

entrés et que nous avons traversé les premiers, le canal Saint-Ignace.

La seconde visite que nous reçûmes à bord fut celle des Tchinouks, nation qui habite l'immense forêt qui borde la côte-nord du fleuve Colombia et y forme trois grands villages. Les Clapsapes occupent la partie sud et forment une peuplade de cent-cinquante sauvages. Ces deux nations sont ennemies ; ils sont vêtus d'une simple chemise et d'une couverture dans laquelle ils s'enveloppent; ils sont avides de coliers, de boucles d'oreilles et ils donneraient tout pour ces ornements. Pour le peu que nous les vîmes, nous ne tardâmes pas à observer combien le sauvage est circonspect dans ses paroles, comme il paraît se posséder; ils nous firent aussi mille démonstrations d'amitié; nous leur laissâmes prendre le café qui nous était préparé; ils nous quittèrent enfin pour faire place à d'autres : il en venait jusqu'à quatre canots à la fois. Dieu daignera sans doute envoyer des ouvriers à cette vigne qui n'attend que la culture. Vers le soir, le chef des Clapsapes nous envoya du saumon et des pommes de terre; nous en remerciâmes le Seigneur, nous en avions si besoin! A neuf heures, tandis que tous réunis, nous chantions le *Te Deum* pour la faveur que venait de nous accorder le Tout-Puissant, nous reçûmes la visite du capitaine du navire que nous avions aperçu près du cap Désappointement; il avait tenté vainement de sortir du fleuve, nous dit-il,

pour nous indiquer le canal; deux fois les vents contraires l'avaient forcé de jeter l'ancre.

Le 1er août, nous eûmes deux messes d'actions de grâces. De grand matin, M. Burney, gouverneur du fort Astoria, était à bord. Après nous avoir donné toutes les marques d'intérêt possibles, il s'offrit à nous diriger à travers les nombreux bancs de sable de la rivière. Arrivés au fort, dont nous n'étions éloignés que de deux lieues, on jeta l'ancre et nous descendîmes à terre, le cœur rempli de sentiments indéfinissables. M. Burney nous avait fait préparer un dîner, nous l'acceptâmes avec reconnaissance et nous y fîmes honneur, car nous avions bon appétit.

Mme Burney est canadienne; elle parle très-bien français ; Monsieur est écossais de naissance, il est attaché à l'honorable compagnie de la baie d'Hudson; depuis vingt ans, il réside au fort Astoria. Nous avons embrassé et caressé ses sept gentilles petites filles, dont plusieurs voulaient nous suivre au Wallamette; nous leur avons fait des petits cadeaux qui leur furent agréables, quoiqu'ils consistassent en des bagatelles.

Le lendemain, nous fîmes une promenade dans une forêt en apparence impénétrable; il serait difficile, je crois, de trouver des arbres aux proportions plus gigantesques : on nous en fit remarquer un qui avait deux cents pieds de hauteur, sur plusieurs mètres de circonférence; un autre avait quarante-deux pieds de circonférence. Nous vîmes

une espèce d'arbuste de deux à trois pieds de haut, portant un fruit noir assez ressemblant aux myrtilles de notre pays, les anglais le nomment beses, on en fait une bonne confiture; nous en mangeâmes une tarte qui fut servie au dîner. Nous n'acceptâmes point de vin, on nous avait prévenues qu'en Amérique, du moins en cette partie, une femme qui en boit se déshonore.

Vers sept heures du soir, nous fîmes nos adieux au très-digne et tres-respectable gouverneur, ainsi qu'à son intéressante famille, et nous remontâmes à bord de l'*Infatigable;* la journée se termina comme de coutume par le chant des litanies de la très-sainte Vierge.

Le 2 août, nous eûmes trois messes, après lesquelles le R. P. Desmet partit pour le fort Vancouver, afin de nous y faire préparer un logement, et de là informer Monseigneur Blanchet de notre arrivée; pour nous, nous ne partîmes qu'à cinq heures, parce qu'il fallut attendre la haute marée pour lever l'ancre. Favorisés d'une bonne brise, au bout de quelques heures, nous étions au delà des écueils qui se prolongent un espace d'environ six lieues depuis l'embouchure du fleuve. Cette distance parcourue, nous pûmes constamment suivre le milieu de la rivière qui est régulière, quant à la quantité d'eau; mais qui exige cependant une manœuvre continuelle, à cause de ses nombreuses sinuosités. Cette rivière présente successivement toutes les phases capables d'enchan-

ter les voyageurs : doux murmure des eaux, surface unie comme un cristal, courant intercepté à la vue, par le rétrécissement subit des rochers ; sourds mugissements des chutes et des cascades ; rien en un mot de plus varié que son cours, de plus pittoresque que ses rives ombragées d'arbres de toute espèce. Un autre spectacle non moins magnifique, c'est la forêt qui dans son genre est une véritable merveille.

Nous vîmes aussi de petites îles qu'on aurait prises facilement pour des flottilles, mêlant à leurs voiles déployées des guirlandes de verdure et des festons de fleurs. C'est ici que nos maîtresses de dessin devraient venir pour prendre de belles vues.

Le 5, après avoir entendu deux messes, nous vous écrivîmes, ma bonne Mère ; nous pensions remettre nos lettres au capitaine d'un navire anglais près duquel nous passâmes ; mais il ne retournait pas en Europe. Vers onze heures et demie, une barquette nous amena le R. P. De Smet ; il nous aborda en disant : « Nous arriverons ce soir au » fort, tout le monde vous attend ; les nouvelles » que j'ai reçues de nos pères des Montagnes Ro- » cheuses, sont très-consolantes. Depuis mon dé- » part, la nation entière des Cœurs d'Alène s'est » convertie et il y a eu plus de six cents baptê- » mes, parmi les différentes nations de la Calé- » donie. Deux églises sont bâties, on prépare les » voies pour en bâtir d'autres. » Il ajouta que

Mgr. Blanchet avait formé un collége, pour les garçons, au Wallamette, dans la maison qui nous était destinée, mais qu'on nous en bâtissait une autre ; il termina en nous disant avec effusion de cœur : « Oh ! remercions le bon Dieu, qui nous a fait » arriver d'une manière si extraordinaire et qui a » tout disposé extraordinairement. »

A sept heures et demie du soir, nous étions devant Vancouver : l'excellent gouverneur, M. John Maclaughlin et M. Douglas, nous attendaient sur le bord du fleuve avec leur famille; ils nous reçurent avec toutes les marques d'intérêt possibles et nous comblèrent de bontés. Nous nous rendîmes de suite au fort, distant de la rivière d'environ dix minutes, où nous fûmes mises en possession de deux grandes pièces ; tous les soins nous furent prodigués et Madame la gouvernante porta ses attentions jusqu'à nous faire servir dans un appartement séparé, pour que nous fussions plus libres. Nous achevions de réciter la prière du soir, quand le R. P. De Smet entra, accompagné du digne M. De Mers, qui ne savait comment nous exprimer sa joie. Nous quittâmes ces respectables missionnaires vers dix heures et demie, pour prendre notre repos. Les maringouins ne nous le permirent pas ; les piqûres insupportables nous tinrent éveillées toute la nuit; aussi ressemblions-nous le matin à des personnes qui ont une forte irruption. Quel fléau que ces petites pestes de maringouins !

Le 6 mars, une messe d'action de grâces, suivie du *Te Deum*, fut chantée dans la chapelle du fort, par le R. P. De Smet; Monsieur le gouverneur y assista avec toute sa famille. C'est un bonheur pour notre sainte religion que ce parfait catholique soit à la tête de la compagnie de la baie d'Hudson; il la protége et ne cesse de lui donner son appui, de paroles et d'exemples. Il préside à tous les exercices de piété qui se pratiquent dans le fort avec grande édification; tout y est réglé et y respire un air de communauté. Quand le prêtre est absent, Monsieur le gouverneur récite à haute voix les prières du matin et du soir, et il fait une instruction aux sauvages attachés au service de la compagnie. L'office divin se fait ici comme en *France :* on distribue le pain bénit à la messe; vous eussiez vu notre embarras, ma chère Mère, nous ne savions qu'en faire.

Le 12 à neuf heures du soir, après huit jours d'attente, arriva Mgr. Blanchet; il avait voyagé tout un jour et une nuit avec un bon nombre de ses paroissiens, qui s'étaient empressés de l'accompagner aussitôt que la nouvelle de notre arrivée leur fut communiquée. Comment vous dépeindre, ma chère Mère, cette première entrevue et avec quelles vives émotions nous nous jetâmes aux pieds de ce vénérable et zélé missionnaire. Son abord nous révéla aussitôt toute la bonté de son cœur et sa tendre charité. C'était un bon père qui voit ses enfants après une longue attente. Cet

accueil nous confirma dans la haute idée que le Père De Smet nous avait fait concevoir de celui qui doit nous servir de pasteur et de guide dans notre nouvelle patrie. Que de motifs d'encouragement pour nous dans ce nouveau bienfait de la divine Providence ! Oh ! comme nous la bénissons de nous avoir non-seulement protégées, conservées, amenées sur cette terre de désir, mais de nous y avoir préparé un si puissant secours dans les travaux que nous allons entreprendre pour la gloire de Dieu.

Le 13, dans un nouvel entretien avec Monseigneur, il nous fit remarquer que les ministres protestants qui, depuis plusieurs années avaient tenté de corrompre les enfants catholiques dans leur foi, nous laissaient le champ libre. « Le bien « que vous allez faire sera immense, nous dit-il, » car les pères et les mères se réjouissent de votre » arrivée ; tous enverront leurs enfants pour que » vous les instruisiez. C'est dommage que vous ne » soyez que six, ce n'est pas assez pour la besogne » que Dieu vous prépare. » Monseigneur nous manifesta ensuite son désir de nous emmener au plus tôt au Wallamette, pour éviter la maladie qui régnait au fort, et qui, depuis six jours, avait enlevé douze personnes. Le ciel se prêtait aux désirs de ce bon Père : vers le soir, on vint nous annoncer qu'un bon nombre de ses paroissiens venaient d'arriver avec trois canots pour chercher les religieuses.

Le 14, nous nous hâtames d'autant plus à faire nos préparatifs de départ, qu'une d'entre nous avait des symptômes prononcés de la maladie, Monsieur le gouverneur ne voulant pas que nous nous embarquassions sur les petits canots des Canadiens, nous fit préparer un grand bateau, ce qui nous donna l'avantage de charger une douzaine de nos caisses. A cinq heures du soir, après lui avoir fait nos adieux, ainsi qu'aux autres familles attachées à l'honorable compagnie, nous nous rendîmes à la chapelle pour y réciter l'itinéraire, et de là au rivage où cet excellent gouverneur, qui a été d'une générosité admirable envers nous, voulut encore nous accompagner avec son épouse et plusieurs dames de Vancouver qui nous exprimaient leurs regrets de ce que nous ne nous établissions pas au fort. Madame la gouvernante nous promit de venir nous voir et de nous confier ses petites filles.

Un adieu bien sensible nous restait à faire au capitaine de notre navire; il nous attendait au bord du fleuve; l'émotion fut vive de part et d'autre; nous jetâmes un dernier regard sur l'*Infatigable*, et nous entrâmes dans le bateau. Après une heure de navigation, nos rameurs attachèrent la chaloupe et les canots, et nous allâmes camper au bord de la rivière Wallamette. Vous raconter, ma chère Mère, ce qui se passa en nous, quand nous vîmes tous nos bons Canadiens en activité pour préparer le campement, me serait impossible : les

uns allumaient du feu, d'autres nous dressaient une espèce de tente, qui ne nous couvrait guère plus que si nous eussions été à la belle étoile. Vers huit heures, nous nous réunîmes gaîment autour du feu pour souper, et quoique nous n'eussions que la terre pour table, une natte pour la couvrir et nos talons pour chaises, nous n'en mangeâmes pas moins de bon appétit. Notre sentiment était celui du bonheur. Le souper fini, Mgr. Blanchet récita la prière du soir, nous chantâmes les litanies de la sainte Vierge et nous nous retirâmes dans notre salon de campement. Il n'était pas neuf heures, nous en profitâmes pour rire de tout notre cœur.

Le 15, dès quatre heures du matin, nous étions occupées avec le R. P. De Smet et ses bons Canadiens à dresser un autel pour l'auguste sacrifice que Monseigneur voulut célébrer et auquel nous eûmes le bonheur de communier. La ferveur de ces zélés chrétiens nous pénétrait au point de ne pouvoir retenir nos larmes. C'était le grand jour de l'Assomption qui, dans l'Orégon, se célèbre le dimanche suivant; Sa Grandeur leur fit une courte instruction dans laquelle il leur développa les sentiments qui doivent les animer envers la reine du ciel et de la terre ; ils paraissaient transportés.

La sainte messe et l'action de grâces achevée, nous remontâmes dans notre bateau et nous avançâmes tranquillement vers la Chute, où il se forme une petite ville.

Les bords de la rivière Wallamette n'enchantent pas moins le voyageur que ceux du fleuve Colombia; ce sont de belles plaines émaillées de fleurs curieuses, et puis de magnifiques forêts qui remplissent d'admiration. A cinq heures du soir, nous arrivâmes à la Chute, où un bon nombre de familles américaines sont établies; il y a aussi quelques familles anglaises attachées à la compagnie de la baie d'Hudson; toutes sont protestantes. Monseigneur nous y fit préparer une chambre où nous couchâmes.

Le lendemain 16, Sa Grandeur dit la sainte messe à laquelle nous communiâmes. Pendant ce temps, nos rameurs, aidés de nos braves Canadiens, transportaient nos caisses et tout notre bagage au-dessus de la Chute qu'on ne saurait traverser en cette saison en canots; elle a vingt-cinq pieds de haut, ce qui rend le passage très-difficile. A midi, nous nous embarquâmes, le cœur d'autant plus réjoui que nous espérions aborder vers le soir à notre terre de désir, ce qui ne fut pas possible. Nous nous arrêtâmes cette fois au campement de sable, pour y passer la nuit sous notre pavillon de missionnaire, un peu plus incommode que le premier, par la grande fraîcheur de la nuit et l'espèce de rosée qui trempa la tente et nous mouilla aussi.

Le 17, veille de l'Assomption de la très-Sainte-Vierge, un des plus beaux jours de notre vie, nous aperçûmes la chère mission où nos vœux se

transportaient depuis si longtemps. Une heure plus tard, nous étions prosternées toutes six dans l'église de Wallamette, qui ne ressemble pas mal à l'étable de Bethléem, pour y adorer et remercier notre divin Sauveur. Là, toutes les privations et souffrances que nous avions endurées pendant notre long voyage ne nous parurent plus rien. Oh! comme après avoir rendu nos hommages à Jésus-Christ, nous rendîmes aussi grâce à celle que nous nommons notre vie, notre douceur et notre espoir, à Marie, notre bonne Mère, par qui nous vinrent les plus douces consolations. C'était par la protection de son Cœur Immaculé que nous étions parties; ce fut la veille de la fête de sa glorieuse Assomption pour la mission et de son sacré Cœur pour nous, que nous entrâmes dans notre nouvelle patrie, après laquelle nous avions tant soupiré. Nous n'étions à la maison du collége que de quelques minutes, quand Mgr. Blanchet et les RR. PP. Jésuites arrivèrent; nous retournâmes aussitôt à l'église, et le *Te Deum* fut chanté avec émotion et reconnaissance; le Père De Smet donna la bénédiction du très-Saint-Sacrement, après laquelle nous allâmes prendre quelque nourriture dont nous avions grand besoin, car c'était jeûne et il était deux heures.

Nous employâmes le reste de la journée à approprier les deux chambres que nous devions occuper et à déballer quelques effets.

Le 18 dimanche, dès huit heures du matin,

nous vîmes arriver en foule des cavaliers, des femmes, des enfants, pour assister aux offices du grand jour de l'Assomption. Plusieurs s'étaient mis en route depuis la veille, afin d'être à temps pour la messe; un certain nombre avaient fait cinq à six lieues : ils apportent de la nourriture pour toute la journée afin de pouvoir la consacrer entièrement aux exercices de la religion. A neuf heures, au troisième coup de la messe, la foule se pressa vers l'église dans le plus religieux recueillement ; chacun gardait un profond silence; les hommes se placèrent d'un côté, les femmes de l'autre, dans un ordre admirable. Vingt enfants de chœur, en uniforme, entouraient l'autel; ils avaient une contenance angélique, et l'ardent amour dont brûlait leur cœur paraissait empreint sur leur visage; nous pensions assister à une messe solennelle dans une cathédrale en Europe, tant Mgr. Blanchet célèbre avec majesté. Quant à ses paroissiens, à peine civilisés, c'est la foi, la dévotion, la ferveur des chrétiens de la primitive église. Dans l'exhortation que ce zélé prélat leur fit après l'évangile, il leur retraça l'assistance de la reine du ciel et de la terre sur la peuplade. « Remarquez, dit-il, à ce bon et fervent » troupeau qui l'écoutait en versant des larmes, » que ce ne sont point nos Supérieurs du Canada » qui nous envoient ces bonnes religieuses qui » sont aujourd'hui au milieu de nous; c'est un » évêque étranger, touché de votre besoin d'in-

» struction, c'est la Supérieure-Générale de ces
» chères Sœurs qui consent à les laisser venir
» dans un pays lointain, guidés simplement par
» l'intérêt qu'ils portent à vos âmes et à celles de
» vos enfants. Oh! que ce bienfait, qui nous vient
» de la protection de la Sainte-Vierge, mérite de re-
» connaissance de votre part! Pour tâcher de la
» témoigner aussi à ceux à qui nous devons tant,
» on récitera, pendant huit jours, un chapelet en
» commun dans chaque famille, pour la conser-
» vation de la santé des bonnes religieuses que
» le Ciel nous a envoyées, pour le Saint-Évêque
» de Namur et cette digne Supérieure-Générale
» qui a fait un si grand sacrifice, enfin pour
» toutes les personnes qui ont contribué à la
» bonne œuvre, et que nous devons regarder
» comme nos bienfaiteurs. C'est n'est pas tout,
» mes enfants : pour conserver à jamais la mé-
» moire de l'heureuse arrivée de nos chères
» Sœurs et pour mieux reconnaître cette faveur
» reçue par l'entremise de Marie, j'ai eu l'inspira-
» tion de changer le patron de notre église. Au
» lieu du grand apôtre Saint-Paul que nous con-
» tinuerons à honorer, nous proclamerons la
» Sainte-Vierge, reine de la peuplade, et la fête
» de sa glorieuse Assomption sera celle de la pa-
» roisse. Tous les ans, nous renouvellerons cette
» solennité avec une double pompe, nous souve-
» nant de la grâce reçue en ce jour; de plus,
» jeudi prochain, à huit heures, nous chanterons

» une messe d'action de grâces, suivie du *Te* » *Deum.* » Il était douze heures que l'on distribuait encore la sainte Communion à ce bon peuple.

Au sortir de l'église, nous reçûmes la visite d'un grand nombre de femmes et des enfants de la réduction. Je voudrais pouvoir vous faire entendre, ma chère Mère, les accents de reconnaissance qui nous furent exprimés. Comme nous, vous en seriez attendrie jusqu'aux larmes. Combien de fois, répétons-nous, que nos Sœurs ne pourront croire tout ce que nous leur racontons. Oh! que de bien à faire dans cette délicieuse mission! Comment vous décrirai-je la journée du 22, ma chère Mère? A l'heure indiquée pour la messe d'action de grâces, une grande partie de la réduction était accourue avec empressement. Nous avions placé au milieu d'une espèce de reposoir, décoré de notre mieux, une petite statue de la sainte Vierge, que nous entourâmes de chandeliers garnis de cierges et de belles fleurs naturelles. A la fin de l'auguste sacrifice, après le chant du *Te Deum,* Monseigneur prononça, d'une voix émue mais retentissante, une consécration au Saint et Immaculé Cœur de Marie, après laquelle, prosternés devant l'autel de fleurs, de la Reine du Ciel, nous chantâmes tous ensemble ses litanies. Oh! comme à la récitation du chapelet qui suivit immédiatement, nous redisions avec transport après chaque *Ave Maria :* O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui

avons recours à vous. Le zèle apostolique et brûlant de Monseigneur a déjà opéré un bien immense dans ces nouveaux chrétiens. Il se montre pour nous pasteur et père. Tant de bienfaits nous viennent de Dieu, nous le reconnaissons, nous l'en bénissons.

Je laisse à ma Sœur Supérieure à vous donner les détails depuis notre arrivée.

Ma chère Mère, je joins à l'itinéraire de ma Sœur Marie-Aloysia, attaquée, ainsi que les Sœurs Norbertine et M. Albine de la maladie régnante, depuis le 23, l'espèce de journal quotidien que j'ai fait à Sainte Marie de Wallamette. Il est un peu dépourvu de vie, vous m'excuserez.

Le 1er septembre, les malades vont mieux; ce fut ma Sœur Marie Aloysia la plus attaquée; elle nous tint quelques jours dans l'inquiétude.

Le 2, nous avons recommencé la lessive du linge que nous avons sali depuis Lima, celui de l'église de Wallamette y est joint.

Le 4, ainsi que les trois jours suivants, Sœur Marie Catherine était seule à laver sous l'ombrage d'un chêne séculaire de la forêt, car je soignais nos malades, et ma Sœur Marie-Cornélie avec quelques canadiennes tâchaient de retrouver le plancher de l'église, sous la terre qui le recouvrait entièrement. Il faut bien que j'essaie de vous faire la description de la cathédrale de Monseigneur Blanchet : Figurez-vous une enceinte, telle que vous voudrez la nommer, de quarante pieds de lon-

gueur, sur vingt-cinq de largeur et deux de hauteur; quatre pieux soutiennent la petite toiture qui garantit la cloche de la pluie en même temps qu'elle sert de portail; un plancher encore disjoint, faute de clous; des pièces de bois, qu'on nomme bancs, placés autour de ce bâtiment, admirable de pauvreté; un morceau de coton, attaché avec des épingles pour devant d'autel; un petit tabernacle en bois de sapin, sans peinture ni ornements; quatre feuilles d'images des plus communes sur chacune desquelles se trouvent seize à vingt saints; figurez-vous, dis-je, une telle enceinte et vous aurez l'idée la plus juste qu'il soit possible de vous donner de l'église de Wallamette. Mais, ma bonne Mère, dans ce sanctuaire si dépourvu où repose le Créateur du ciel et de la terre, le fils du roi des rois, que de tabernacles vivants, embellis par les dons d'une foi vive et d'une ardente charité viennent s'y prosterner pour adorer Jésus-Christ et participer au banquet de son amour.

Le 7, après avoir nettoyé notre pauvre église avec quelques bonnes sauvagesses qui étaient venues s'offrir à nous aider, ce dont Monseigneur paraissait émerveillé, nous la décorâmes avec ce qui se trouva dans quelques-unes de nos caisses arrivées la veille, les rameaux fleuris et autres gracieux rameaux et guirlandes de fleurs que nous cherchèrent les Canadiens.

Le 8, jour de la Nativité de la sainte Vierge, quand nos zélés chrétiens entrèrent dans l'église,

ils furent dans l'extase de l'admiration ; nous étions aussi doublement heureuses; nos Sœurs étaient assez bien rétablies pour assister à la sainte messe avec nous. Cette fête fut encore une de ces saintes et délicieuses journées que nous n'oublierons pas. La foule qui nous attendait au sortir de l'église, nous reconduisit, et je distribuai des images aux petites filles; ces enfants paraissent pleines d'intelligence. Une statue du saint Enfant Jésus avait été remarquée dans notre maison, bientôt il y eut affluence de monde qui regardait le saint Enfant et pleurait.

Le 9, en attendant que la maison qu'on nous bâtit soit habitable, nous allons commencer à instruire sous le beau pavillon du ciel, pour la première communion, les femmes et les enfants indigènes que Monseigneur nous enverra.

Le 12, nous avions dix-neuf élèves de l'âge de 16 à 60 ans. Les Sœurs Marie-Cornélie et Marie-Catherine emploient six heures par jour à leur apprendre à faire le signe de la croix, l'oraison dominicale, etc. Ah ! ma chère Mère, si les personnes amies de notre institut et tous les vrais amis de la religion, savaient de quelles vertus sont capables les peuplades qui nous environnent, je suis convaincue qu'elles voudraient contribuer par quelques aumônes à l'immense dessein que Dieu a sur ces pauvres sauvages, si avides d'instruction, pour pouvoir participer aux sacrements. Les femmes et les enfants, qui se rendent auprès de nous, ap-

portent des vivres pour plusieurs jours et couchent dans la forêt exposées aux injures de l'air, afin de consacrer plus de temps à s'instruire : il s'en trouve qui souffrent la faim, quand leurs petites provisions sont épuisées, plutôt que de quitter la prière. Hier, nos Sœurs apprirent qu'une femme était depuis deux jours sans manger; les chiens avaient enlevé sa petite provision et elle n'avait pas voulu retourner afin de ne pas perdre de leçon de catéchisme. Du 12 au 18, nos élèves augmentèrent beaucoup : Ma Sœur Marie-Cornélie prépare une femme de 80 ans à la première communion. Vous seriez attendrie jusqu'aux larmes de voir, cette dernière, les journées entières répéter le signe de la croix, l'offrande du cœur à Dieu, l'oraison dominicale, qu'elle ne parvient pas à retenir, ce qui lui faisait dire ces jours derniers à Monseigneur, qui l'encourageait : « Tiens, père, regarde cette vieille face, il ne peut plus rien entrer là-dedans. » (Elle lui montrait son front).

Le 19, nos Sœurs continuent leurs fonctions avec ardeur. Vous ne pourriez croire combien on les affectionne et quelles démonstrations de reconnaissance ces pauvres sauvagesses leur font; elles voudraient leur faire partager leurs vivres : les unes leur apportent des melons, d'autres des pommes de terre, du beurre, des œufs, etc.

Le 20, le P. Mangarini arrive, au comble de la joie, pour voir le R. P. De Smet. Il a caché son dessein à la mission des Têtes Plates, au milieu

desquels il se trouvait, parce que tous l'auraient voulu suivre, pour revoir leur apôtre qui brûle du désir d'être au milieu d'eux. C'est un peuple de saints, dit le P. Mangarini. Comme ce bon Père portait avec lui tout son trousseau et qu'il devait retourner sous peu, nous nous sommes empressées de laver son linge, dont voici l'inventaire : deux chemises, deux paires de chaussettes, deux essuie-mains, un bonnet de nuit et trois mouchoirs de poche si usés que nous les remplacerons par d'autres. Ce zélé missionnaire, ainsi que le Père employé aux missions des Montagnes-Rocheuses, suit les sauvages et se conforme à leur genre de vie. Bien souvent il a dû se nourrir de mousses et d'herbes et souffrir le froid le plus rigoureux, pendant la durée de la chasse qui est quelquefois de trois mois.

Le 24, notre maison n'a encore ni portes, ni châssis, ni carreaux, et pourtant nous voudrions, à tout prix, y entrer ; mais comme les ouvriers se font tant prier quoiqu'on les paie fort cher, il faut que nous nous mettions nous-mêmes à l'ouvrage. Sœur Marie-Aloysia et moi, nous rabottons le plancher, ma Sœur Marie-Catherine place les carreaux de vîtres, que les Révérends Pères nous ont prêtés, et il faut bien que nous réclamions l'assistance du frère François pour venir placer nos portes, que ma Sœur Marie-Aloysia peindra ensuite.

Ce qui nous fait désirer si ardemment notre

nouvelle habitation, c'est que déjà on nous a présenté une trentaine de pensionnaires Canadiennes qui nous procureront le moyen de nourrir les petites orphelines qui se trouvent isolées dans les bois. Elles habiteront avec nous, nous les formerons aux travaux dont elles sont susceptibles pour la culture des terres de la mission, aux soins du ménage et autres travaux manuels. Mais, ma chère Mère, pour réaliser ce projet, qui promet de si grands résultats, il nous faudrait quelques secours pour habiller ces pauvres enfants, car nous pouvons seulement espérer de les nourrir par le produit du pensionnat dont voici le prospectus.

Par trimestre : Cent livres de farine, vingt-cinq livres de lard ou trente-six de bœuf, quatre livres de sain doux, un sac de pommes de terre, trois galons de pois, trois douzaines d'œufs, un galon de sel, quatre livres de chandelles, une livre de thé et quatre livres de riz.

Le 25, une partie de nos effets étaient encore à la Chute. Je partis avec ma Sœur Marie-Albine et la femme d'un bon vieux Canadien, que Monseigneur me donna pour guide, afin de nous les faire expédier ; je fus assez heureuse pour y réussir : un grand bateau, qui arrivait en même temps que nous, pour charger du grain, nous les conduisit jusqu'au campement de sable, d'où nos braves Canadiens les chercheront avec des charettes.

Le 28, nous apprîmes que le feu, qui avait pris dans une forêt, à peu de distance de Vancouver,

avait gagné les magasins du fort, dans lesquels se trouvaient plusieurs mille mesures de froment, et qu'on n'était parvenu à l'éteindre qu'au bout de huit jours.

Le 29, 30 et 31, tandis que je m'occupais à activer les ouvriers qui se font payer dix et douze francs par jour, nos sœurs se dévouaient de tout cœur à l'instruction des femmes et des enfants dont le nombre va toujours croissant.

Le 1er, 2, 3 et 4 octobre se passèrent dans les mêmes travaux. — Nos Sœurs sont entièrement rétablies.

Le 6, le feu qui embrasait une forêt de l'Orégon, l'espace de plus de trente milles, fit craindre pour les granges de la mission; on travailla toute la journée à les garantir.

Le 7, le R. P. De Smet à qui nous devons des soins et des bienfaits que nous ne pourrons jamais reconnaître, vint nous faire ses adieux; quoique préparées à ce départ, nous le sentîmes vivement.

Le 8, Monseigneur Blanchet commença en langue tchinoucks les examens pour la première communion des personnes des deux sexes. M. grand vicaire Demers s'offrit à apprendre à nos maîtresses cette langue comprise par les diverses tribus des Montagnes-Rocheuses; elles profiteront de son obligeance.

Les journées du 9 au 15 n'offrirent rien de particulier.

Le 16, à notre grande joie, nous entrâmes dans notre maison. La toiture en planches, pas trop bien jointes, a laissé place à la pluie qui est venue nous mouiller dans notre lit, dès la première nuit, sans cependant nous empêcher de dormir.

Le 17, notre divin Sauveur vint habiter dans le modeste sanctuaire que nous avions préparé de notre mieux. A six heures du matin, Monseigneur bénissait la petite chapelle, ravissante de simplicité. A sept heures, le R. P. Devos, qui va habiter l'établissement du lac Saint-Ignace à une demi-lieue du nôtre, commençait l'auguste sacrifice. Oh! ma chère Mère, quelle belle journée encore pour vos enfants! Monseigneur avait permis l'exposition du très-St.-Sacrement; nous chantâmes les vêpres et le salut et nous nous laissâmes aller à cette joie indéfinissable que l'on éprouve en pareille circonstance. Nous aurons la sainte messe tous les jours et une instruction tous les dimanches par un des Révérends Pères de la Compagnie de Jésus. Nous avons pris la tâche de l'entretien de l'église et du blanchissage du linge; nous exercerons le même acte de reconnaissance envers les Révérends Pères du lac Saint-Ignace.

Le 18, jour fixé pour la première communion de trente-trois femmes, instruites par nos Sœurs, je leur permis d'assister à la cérémonie. Elles revinrent comblées de consolations et abondamment dédommagées des fatigues auxquelles elles s'étaient livrées pour les y préparer; ce qui les avait sur-

tout pénétrées, c'était l'air si humble, si modeste, si dévôt avec lequel ces bonnes femmes s'approchèrent de la sainte table. Leur foi leur rend Jésus-Christ comme visible.

Depuis le 18 octobre jusqu'au 4 novembre, rien de particulier.

Le 5, un Canadien qui avait accompagné les Révérends Pères venant de Cincinnati et de St.-Louis, pour se rendre aux Montagnes-Rocheuses, nous apporta un gros paquet de lettres de nos Sœurs bien-aimées de Cincinnati. Il faut être dans ces régions lointaines pour savoir combien une telle réception procure de bonheur.

Le 6, nous reçûmes un second paquet, par Monseigneur Blanchet, qui augmenta d'autant plus notre jouissance, qu'il contenait une lettre de ma chère Mère Constantine, et les premières nouvelles de notre approbation (1). Nous fîmes la sainte Communion pour remercier le Seigneur des grâces sans nombre qu'il répand sur notre institut.

Le 7, 8 et 9, nous étions en prières et en examen afin de prendre une détermination conforme à la volonté divine pour un établissement à faire à la Chute que Monseigneur et le P. Devos trouvent d'autant plus important, que si nous nous emparons de ce point et de quelques autres abandonnés récemment par les ministres protestants,

(1) Sa Sainteté Grégoire XVI, approuva l'Institut des Sœurs de Notre-Dame, par décret du 28 juin 1844.

nous leur fermerons l'entrée à de nouvelles tentatives; mais quelle résolution, et comment l'exécuter?

Nous ne sommes que six Sœurs et déjà le travail que le bon Dieu nous a préparé à Ste-Marie de Wallamette, en occuperait douze et plus. Quoique les ressources pécuniaires nous manquent, aussi bien que les sujets, il faudra cependant bien répondre aux desseins du ciel.

Monseigneur a le projet de passer en Europe et même de se rendre à Namur, pour obtenir encore douze Sœurs de Notre-Dame. Mais réussira-t-il? Vous avez dû faire de si grands sacrifices pour notre départ et mettre même toutes nos maisons à la gêne!

Le 7, nos Sœurs entrent en retraite pour huit jours. C'est le R. P. Devos qui leur donne les exercices. Le zèle apostolique de ce bon missionnaire est propre à graver dans nos âmes le véritable esprit que nous devons avoir pour la mission à laquelle nous sommes appelées.

Le 8, Mgr. Blanchet nous annonce son départ pour l'Europe, fixé au 12. Le dénuement dans lequel se trouve ce saint prélat, nécessite que nous nous mettions à l'ouvrage pour lui faire une soutane, etc. C'est en souffrant la faim, la soif et la nudité, qu'il a rangé sous l'étendard de la croix les sauvages de Wallamette, de Cowlitz, de Nesqually, etc. Son genre de vie est toujours le même: il demandait, il y a quelques jours, un verre

d'eau (seule boisson du pays) à une de nos Sœurs, en finissant un catéchisme qui avait duré plusieurs heures. Elle y joignit du sucre. « Oh ! dit-il, en le » refusant : Notre divin Sauveur n'eut que du » fiel. » Puis il ajouta : « Vous devez me trouver » bien immortifié de ne pas savoir souffrir un peu » la soif. »

Nos Sœurs en retraite, ma chère Mère, obtiennent du directeur la permission de vous écrire ; leurs lettres pour vous et pour leurs bien chers parents seront jointes aux miennes, et toutes, nous en avons l'espoir, vous parviendront par Mgr. Blanchet. Nous allons d'autant plus prier le bon Dieu de bénir son voyage, que nous avons le pressentiment que le Seigneur nous donnera les moyens de réaliser les admirables desseins de sa Providence sur ces peuplades.

Nous offrons l'hommage de notre respect et de notre vive reconnaissance à Monseigneur de Namur, à M. le chanoine de Montpellier, ainsi qu'à Messieurs les ecclésiastiques et autres personnes qui s'intéressent à notre mission. Bénissez, ma très-chère Mère, vos enfants les plus éloignées.

Votre attachée fille,

Sœur Loyola,

Sœur de Notre-Dame.

Sainte-Marie-de-Wallamette, 13 novembre 1844.

Wallamette, 3 mars 1845.

Ma très-chère Mère Constantine,

Une des plus grandes satisfactions que nous puissions éprouver dans ce pays lointain, c'est de trouver l'occasion de vous donner de nos nouvelles, de vous parler de notre chère mission et des grâces que le Seigneur se plaît à répandre sur nos faibles travaux. Déjà vous aurez été instruite de toutes les particularités qui nous concernent, par notre digne évêque, Monseigneur Blanchet; aussi nous sommes-nous réjouies pour vous de son voyage, quoique son absence nous soit une privation dont nous avons tout le sentiment.

Dans notre dernier journal, nous ne vous parlions encore que de préparatifs, ma chère Mère; aujourd'hui nos classes sont commencées : nous avons eu le bonheur de nous y disposer par une retraite de huit jours, qui nous fut donnée par le Révérend Père Devos. Le 21, fête de la Présentation de la sainte Vierge, nous renouvelâmes nos vœux. La salutaire impression que cette cérémonie a coutume de produire en nous, acquit une nouvelle force dans une conférence où le Père nous parla des sauvages des montagnes. Oh! combien il les aime! « Ils sont sales, dégoûtants, nous dit-il, » mais ils ont un excellent cœur. Ils donneraient » tout ce qu'ils possèdent pour les robes noires. » Un jour, il se trouva que le Père n'avait rien à

manger. Le chef l'apprit : aussitôt il assembla son monde et ne leur dit que ce peu de mots : « *La robe noire jeûne.* » C'était précisément au temps de la chasse, lorsqu'ils s'approvisionnent pour l'hiver. Une heure ne s'était pas écoulée et treize ballots de viande furent déposés devant la loge du Père. Ils sont fort hospitaliers, même envers leurs ennemis. Le trait suivant en est une preuve : un sauvage très vicieux, d'une nation ennemie, était venu se fixer dans leur peuplade, et ils le traitaient comme un de leurs enfants. Le Père leur en faisait un scrupule et un jour il leur dit que le bon Dieu n'était pas content de ce qu'ils gardaient parmi eux un homme qui pouvait les corrompre. Cette observation les affligea. Le chef vint dire au Père : *Robe noire, si nous le corrigeons, pourra-t-il rester avec nous? Oui,* lui répondit le Père, *si toutefois il souffre la correction.* La proposition en fut faite au Pied-Noir, qui y consentit et devint meilleur.

Cette conversation nous fit concevoir un grand désir de nous fixer aussi, un jour, dans les Montagnes-Rocheuses. Veuille le Seigneur le réaliser!

Depuis le 21 novembre, les ouvriers travaillèrent sans relâche à mettre la maison en état de recevoir les pensionnaires, et le 2 décembre, il nous fut enfin permis d'ouvrir nos classes. Oh! ma chère Mère, que vous eussiez eu du plaisir de voir arriver les charrettes de nos bons Canadiens, conduisant leurs enfants en pension! Nous reçûmes

onze élèves à la fois, parmi lesquelles trois orphelines qui sont entièrement à notre charge. Les autres, quoiqu'appartenant aux familles aisées, nous apportent pour toute literie une natte de jonc, une couverture, ou tout au plus deux, bien minces, et un oreiller. Le trousseau de plusieurs d'entr'elles est composé d'une vieille chemise et d'une robe toute rapiécée ; la cherté des marchandises européennes explique ce dénuement. En effet une petite couverture coûte jusqu'à dix piastres (cinquante francs), et le reste à proportion. Vous verrez, ma chère Mère, par le compte de ma Sœur Supérieure, combien nous avons dû payer pour le transport de nos bagages, depuis le fort Vancouver jusqu'ici. L'argent est peu en vogue dans ce pays, mais les mesures de froment disparaissent vite.

En revanche de la pauvreté de leur toilette, nos pensionnaires nous apportent un nombre prodigieux de certains *insectes* auxquels nous faisons la chasse avec succès. Toute la vanité de nos petites filles consiste à s'orner la tête d'un vieux morceau de ruban rouge, jaune, peu importe de quelle couleur. Elles sont toutes fières de pouvoir se lier les cheveux avec un ourlet de mouchoir ou de tablier. Le cuir est très-cher ici : les souliers, tels que ceux que vous trouverez ci-joints, sont le plus bel ornement des femmes ; elles y attachent de l'étoffe en guise de bas, qui leur monte jusqu'aux genoux et dont le dessus est garni de perles formant des dessins.

Le 3, fête de Saint-François-Xavier, le Révérend Père Devos chanta la messe du Saint-Esprit, pendant laquelle il fit une petite allocution aux parents et aux enfants sur le bonheur de l'éducation religieuse ; et à dix heures, pour la première fois depuis notre départ de Belgique, nous entendîmes la cloche annoncer l'ouverture des classes. Les premiers jours, ici comme partout ailleurs, nos élèves n'osèrent se montrer telles qu'elles sont ; mais elles ne tardèrent pas à se faire connaître. Le bel éloge que le Révérend Père De Smet nous fit des enfants, lors de son voyage en Belgique, ne peut être attribué qu'aux sauvages Têtes-Plates ; car nous trouvons aux nôtres, outre beaucoup de défauts, un grand penchant à l'indépendance. Veut-on d'elles quelque chose qui soit en contradiction avec leurs habitudes sauvages; *Wake wake* (non, non), répondent-elles avec une vivacité qui ne permet pas d'achever la manifestation du désir. Les observations qu'on leur adresse ne sont souvent accueillies que par ces mots: *Tlauche* (c'est bon), ou plus fréquemment encore : *Ekéta-Maïka* (que veux-tu?) Cependant je me hâte de l'ajouter, elles sont douées d'un bon cœur, je puis même dire qu'elles n'ont point de malices, et les défauts que je viens de signaler peuvent être uniquement attribués au vice de leur première éducation ; car elles ont été élevées par leurs mères qui, étant sauvages, sont incapables de les corriger. Les pères dont la plupart sont Canadiens, ont un très-

bon fonds de religion, grâce au zèle de Mgr. Blanchet; mais occupés de la culture de leurs terres, ils ne peuvent veiller sur leurs enfants. Nous avons néanmoins la confiance que d'ici à peu de temps, on verra un changement sensible dans notre petite jeunesse de Wallamette; le succès obtenu depuis deux mois et demi qu'elles sont chez nous, nous est un heureux présage pour l'avenir. Une petite fille de onze ans, qui fut baptisée dans notre chapelle, vient de nous quitter, sa mère en ayant grand besoin. Quoiqu'elle n'ait passé que deux mois ici, elle ne se lasse de raconter les instructions de la *Sœur* à ses parents qui l'écoutent avec le plus vif intérêt; car ces gens sont désireux d'entendre la parole de Dieu.

Tout ce qui frappe leur vue, les émeut vivement, et il n'est pas rare d'apercevoir de grosses larmes dans leurs yeux, lorsqu'elles voient un crucifix dont on leur explique le mystère. Oh! ma chère mère, quand une maîtresse, entourée de ces petites sauvagesses, leur voit répandre leurs premières larmes sur la passion du Sauveur, qu'elle oublie facilement ses peines, qu'elle croit alors ses sacrifices récompensés!

Déjà nous avons pu remarquer dans ces enfants beaucoup d'intelligence. Il ne fallut pas quinze jours pour leur apprendre les deux premiers tableaux alphabétiques, et j'espère qu'à la prochaine occasion, je pourrai vous envoyer quelques lignes de leur écriture. Elles ont commencé

à chanter un cantique, cette semaine, après la messe. Leur petite voix est bien agréable, et je crois qu'avec de la culture, nos élèves deviendront de bonnes musiciennes. Les branches d'enseignement sont bien plus multipliées ici qu'en Belgique, le croiriez-vous? Leur mère, n'entendant absolument rien au ménage, le Révérend Père De Smet a désiré que nous leur apprissions à faire la cuisine, à balayer, à laver le linge, à traire les vaches, etc. Pour cet effet, chaque semaine deux ou trois d'entre elles aident aux Sœurs à faire ces ouvrages. Tous les vendredis, Sœur Marie-Catherine fait la lessive de leur linge et elle nous assure que, quoique ne s'étant presque jamais exercée à cette fonction, elle passe pour un phénix dans ce genre.

Je vais encore vous parler de nos élèves, ma chère Mère, et loin de craindre de vous ennuyer par trop de détails, je crois me conformer à vos désirs; car ces enfants sont la portion chérie de votre troupeau; déjà elles ont appris à bénir votre nom, déjà elles ont compris, qu'après Dieu, c'est à vous qu'elles sont redevables du bienfait de l'instruction chrétienne qu'elles reçoivent. Au commencement de janvier, nous fîmes la reddition des places de conduite, et ma Sœur Supérieure distribua des récompenses à celles qui avaient obtenu le plus de bonnes notes. Oh! si vous voyiez le cas qu'elles font d'une image, quoique commune! Elles la donnent à leurs parents qui l'attachent

aux murailles de leurs maisons pour en faire une espèce d'oratoire.

Je vous disais plus haut que les Canadiens ont de si excellentes dispositions pour la religion, aussi les parloirs, loin de nous être pénibles ici, nous font admirer avec consolation, combien le Seigneur se plaît à répandre de grâces sur ces âmes si simples, et ils nous offrent parfois l'occasion de les instruire des vérités de notre sainte religion. Ils ne se lassent pas de nous entendre, nous devons souvent les congédier nous-mêmes. Les Mères gardent presque toujours le silence, et les Pères prêchent continuellement leurs enfants. « Tenez, ma Sœur, nous disent-ils, en nous les » amenant, elle a un grand bonheur, ma fille, de » pouvoir apprendre à connaître le bon Dieu; » nous autres, nous ne sommes si pécheurs que » parce que nous sommes ignorants. »

Puis s'adressant à leur petite fille : « Dépêche-» toi d'apprendre à lire, et beaucoup de prières et » de catéchisme, et à ton retour à la maison tu » nous l'apprendras de même. » Un jour que Sœur Marie-Albine se trouvait au parloir, elle vit un Canadien regarder fort attentivement les bonnes notes de son enfant; elle lui demanda s'il savait les lire. Sur sa réponse négative, elle lui fit la lecture de quelques-unes des sentences qui y sont imprimées. Ses larmes commencèrent à couler, mais lorsqu'elle fit épeler sa fille devant lui, la joie de ce bon père éclata. « Oh! mon enfant, s'écria-t-il,

» tu seras donc bientôt en état de nous lire de
» belles histoires du bon Dieu! tu pourras donc
» bientôt apprendre les prières à ta mère et à tes
» frères! »

Ces bons Canadiens demandent avec tant d'instance l'explication des images qu'on leur donne! Un jour que l'un d'eux avait travaillé à la maison, il nous pria de lui en donner une pour tout salaire. Sœur Marie-Albine alla lui chercher un petit calvaire. Il se crut plus riche que s'il eût eu un grand trésor en sa possession. Quand elle lui eut fait toutes les explications désirables, il continuait encore à la regarder. « *Et celle-ci donc, que fait-elle là?* demanda-t-il en montrant Marie-Magdeleine. » Sœur Marie-Albine lui raconta en abrégé l'histoire de cette sainte. « *J'en avais déjà appris quelque chose,* lui répondit-il, *mais je croyais que c'était la sœur de la Sainte Vierge; mais à propos, Notre Seigneur a-t-il des frères, lui?* Vous sentez bien, ma chère Mère, que Sœur Marie-Albine prit de là occasion de catéchiser le bon ouvrier.

Dès le mois de décembre, nous ouvrîmes une école dominicale pour les femmes, dont nous espérons beaucoup de succès. Nous n'en avons pas eu d'abord un aussi grand nombre que nous l'eussions désiré, les pluies incessantes ayant rendu les chemins impraticables. Toute notre prairie est couverte d'eau et nous ne pouvons mettre le pied au jardin. C'est une petite privation, mais croiriez-vous qu'en revanche nous avons un concert tous

les soirs? Le sifflement des serpents, le rugissement des tigres, le hurlement des loups, nous en tiennent lieu. Ces derniers viennent jusque dans notre verger, poussés par la faim, et emportent parfois des poules et de petits cochons. Il y a environ trois semaines que le Frère François retournant un soir au lac Ignace, aperçut un tigre non loin de notre maison. Il se crut à son dernier moment, mais heureusement, un coup de fouet fit galoper son cheval et le mit hors de danger.

Je reviens encore à nos enfants. Le 15 décembre, nous en avions 20, et deux mois après, leur nombre s'élevait à 31. Plusieurs d'entr'elles ont déjà été deux fois à confesse, quoiqu'on puisse à peine les comprendre, car il faut leur faire répéter trois ou quatre fois ce qu'elles disent, avant d'en avoir saisi le sens. Actuellement, nous en disposons une douzaine à la première communion qui aura probablement lieu la semaine de Paques. Je ne vous demande pas de prier pour qu'elles s'y disposent bien, car déjà elles l'auront faite lorsque ma lettre vous parviendra, mais pour qu'elles en conservent le fruit. Nous avons célébré nos belles fêtes d'hiver, autant qu'il nous le fût permis, comme en Europe, ma chère Mère, et nous remarquons avec bonheur qu'elles ont fait les plus heureuses impressions sur nos pensionnaires. A la Noël, nous eûmes une grand'messe à minuit et exposition du Saint-Sacrement toute la journée. Une crèche improvisée attira surtout les

élèves dans notre chapelle qui était comme un petit paradis. Oh! que l'enfant de Bethléem aura eu de plaisir de les voir à ses pieds, elles qui représentent si bien les bergers qui les premiers l'adorèrent à sa naissance.

La nouvelle année est ici une fête chômée. La veille au soir, les Canadiens ont coutume de donner un souper auquel il y a réunion de famille. On se félicite, on se réjouit, on remercie le bon Dieu de se revoir en bonne santé, on se fait des souhaits réciproques pour l'année qui va commencer. Le lendemain, une cérémonie plus importante a lieu : la bénédiction paternelle. Nous avions disposé nos élèves à la recevoir respectueusement. Les parents nous secondèrent; car à peine aperçurent-ils leurs enfants au parloir, que déjà ils leur faisaient signe de se mettre à genoux; il y en eut qui firent jusqu'à trois signes de croix sur leur fille.

Le jour de l'Epiphanie, nous tâchâmes de leur donner une petite fête à l'imitation de celle qui se fait dans nos pensionnats de Belgique. En conséquence, on tira au sort les trois Rois Mages, qui furent ornés de schalls et de diadêmes de carton; toute la communauté prit part au souper d'usage.

Nous eûmes le bonheur d'avoir les prières de quarante heures dans notre chapelle. C'est la première fois depuis que le monde existe que le Saint-Sacrement fut exposé dans Wallamette, pen-

dant les trois jours qui précèdent le carême. Oh ! ma chère Mère, que cette faveur est doublement appréciée dans un pays où si souvent l'on est forcé de s'écrier : *Dieu seul! Dieu seul!* Nos enfants furent comme nous, très-assidues à visiter Notre-Seigneur, quoiqu'elles ne sussent encore ce qu'elles allaient y faire.

Le lundi de la même semaine, une sauvagesse de 16 ans fut baptisée chez nous, par le Révérend Père Devos, qui la maria ensuite avec notre bon vieux Baptiste. Nous assistâmes à la première cérémonie où tout se fit par interprète, car la jeune fille n'entend pas le français. Vous vous rappelez, sans doute, ma chère Mère, que je vous parlai encore de ce Baptiste en louant les services qu'il nous rend. Il fait le pain, sale la viande et nous procure notre provision de bois qu'il va couper dans la forêt.

Le premier dimanche du carême, nous eûmes encore le touchant spectacle de voir administrer le sacrement de baptême dans notre chapelle à deux de nos pensionnaires, dont l'une avait été baptisée par un luthérien. Voilà, ma chère Mère, les consolations de notre mission. Elles nous délassent des fatigues attachées à nos travaux qui sont fort multipliés, car ici une Sœur doit faire face à trois ou quatre charges. C'est ainsi que Sœur Marie-Albine est tout à la fois portière, infirmière, sacristine et lingère. Ce dernier emploi lui donne beaucoup de besogne, car outre le

linge des Sœurs et des pensionnaires, elle lave et raccommode celui de quatre églises voisines. Cette bonne Sœur cependant se félicite de ses occupations et nous dit souvent : « Je ne sais de quelle » fonction je voudrais être déchargée, car toutes » me procurent de si puissants moyens de prati- » quer la vertu ! Mon office de portière me donne » l'occasion d'adresser de temps en temps un mot » d'édification à nos bons sauvages, celui d'infir- » mière me permet d'exercer la charité (car quoi- » que nous ne lui donnions guère de besogne, » nous portant toutes bien, les pensionnaires ont » souvent de petits maux) ; ma charge de sacris- » tine me conduit fréquemment au pied des au- » tels, et par celle de lingère, je puis contribuer » à la décence du temple où réside mon bon Maî- » tre. » Une seule chose la peine, c'est d'être obligée de nous laisser parfois avec des habits qui réclament ses soins.

Je viens de vous faire un récit bien simple, mais fidèle, des particularités de notre chère mission. J'espère que, moyennant le renfort qui nous arrivera par le retour de Mgr. Blanchet, nous pourrons travailler avec plus de succès encore dans la vigne que le Seigneur nous a confiée, et que vos prières, celles de notre chère Sœur supérieure, de notre bonne Mère Marie-Thérèse et de toutes nos Sœurs, nous obtiendront la grâce de ne point mettre d'obstacle aux grands desseins que le Seigneur semble avoir sur nous.

Veuillez, ma chère Mère, étendre vos bras pour bénir

Vos enfants les plus éloignées et les plus reconnaissantes.

Sœur Marie-Aloysia
et ses compagnes.

Wallamette, 14 octobre 1845.

Ma très-chère Mère,

Lorsque je vous écrivis à la fin de juillet, j'ignorais qu'un départ pour l'Europe me permettrait de le faire encore, avant d'avoir reçu de vos nouvelles ; mais cette lettre qu'un navire anglais doit emporter, partira d'ici, dans une huitaine de jours, et ce n'est qu'au commencement de novembre que nous espérons recevoir les vôtres. Alors deux ans se seront écoulés sans que nous ayons entendu parler de notre Mère, de nos sœurs, de nos parents; ce sacrifice nous est bien pénible, et une forte grâce nous est nécessaire pour vivre au milieu de tant de privations.

C'est par une occasion pour Saint-Louis, que

nos dernières lettres vous ont été expédiées, et ce seront nos Sœurs de Cincinnati qui vous les enverront, si toutefois elles leur parviennent; car nous ne sommes pas sans inquiétude à ce sujet, ayant appris que celui qui en était porteur en a décacheté plusieurs, adressées au chef de la république. On nous fait cependant espérer que les nôtres n'auront pas eu le même sort, vu qu'elles sont écrites dans une langue qu'il ne comprend pas, et puis, nous avons la confiance que le Seigneur qui semble ménager tant d'occasions pour vous rassurer sur l'état de vos enfants d'Outre-mer, ne permettra pas que celle-ci ai fait faute.

Si toutes nos lettres vous sont parvenues, ma chère Mère, vous êtes au courant de ce qui s'est passé ici, depuis notre arrivée. Mes nombreuses occupations ne m'ont pas permis de tenir un journal; j'espère néanmoins ne rien omettre aujourd'hui de ce qui peut vous intéresser. A l'approche de la fête de St.-Ignace de Loyola, les maîtresses disposèrent nos petites filles à me fêter. Elles en choisirent treize d'entre elles, à qui elles apprirent une conversation sur la création du monde, le péché du premier homme; le réparateur de sa doctrine. La cérémonie fut avancée d'une quinzaine de jours, à cause de la distribution des prix. Elle surpassa mon attente, tant pour l'ordre qui y fut gardé, que pour la manière aisée et agréable avec laquelle nos petites sauvageresses m'exprimèrent leurs sentiments, et chacune de

nous se fit l'illusion de se croire transportée au milieu d'un de nos pensionnats de Belgique. Nos élèves qui se trouvaient pour la première fois en uniforme blanc, partageaient la surprise que nous causait leur *tenue*.

A l'issue de cette fête, je reçus aussi l'expression des sentiments de nos Sœurs. Que de charmes, ma chère Mère, dans nos modestes fêtes! Ici, comme dans nos maisons d'Europe, rien ne se fait par pure politesse; c'est le cœur seul qui parle, et il est compris. Nos chères Sœurs m'offrirent un cadre destiné au tableau représentant la Sainte-Famille en Égypte, dont le R. P. De Smet m'a fait cadeau, l'année dernière. Ce gage de leur affection avait une grande valeur pour moi. Comme Jésus, Marie et Joseph, nous aussi, nous avons tout quitté pour faire la volonté de Dieu et comme eux, nous vivons dans une autre Égypte. Ils faisaient leur bonheur mutuel, nous trouvons nos plus douces jouissances au sein de notre communauté; et pour dernier trait de ressemblance avec de si augustes modèles, nous vivons de ce que la Providence nous envoie.

Le lendemain, à dix heures, nous donnâmes aux élèves un déjeûner à la fourchette, et vers midi, nous nous dirigeâmes vers le bois qui se trouve à dix minutes de notre demeure. Là, elles s'amusèrent à cueillir des noisettes, des framboises, des mûres, des mirtilles qui s'y trouvent en abondance. Nous nous servîmes de ces fruits

pour dessert d'un régal que nous leur avions préparé à l'ombre d'un énorme sapin. Au moment de nous asseoir à notre table de verdure, arrive notre vieux Baptiste avec des galettes encore toutes chaudes que nous envoyaient nos chères Sœurs Marie-Catherine et Marie-Albine qui gardaient la maison. Elles nous semblèrent d'autant meilleures que c'était la charité qui les avait pétries. En retournant, nos petites filles formèrent des bouquets avec les fleurs des prairies, pour les offrir aux saints de leur dévotion. Cette journée se passa à notre grande satisfaction, car elle nous avait fourni l'occasion de remarquer mieux encore que pendant les classes, les heureuses qualités du cœur et de l'esprit dont nos petites sauvagesses sont douées. Elles ne se lassaient pas de nous questionner sur tout ce qui les entourait, et de nous communiquer leurs réflexions, parfois très-judicieuses, sur les œuvres du créateur. Nous leur trouvâmes aussi, pendant cette promenade, beaucoup de prévenance pour écarter les branches qui embarrassaient notre passage et pour nous aider à gravir les montagnes.

Il faut être aguerrie, ma chère Mère, pour aller se promener dans les bois du Wallamette; car il n'est pas rare d'y voir en plein jour des tigres et des loups. Pour les couleuvres, on en rencontre à chaque pas; nous en trouvons même dans notre gazon, d'où elles sortent, pour manger nos melons, nos citrouilles, nos cornichons. Je viens peut-être

effrayer nos chères Sœurs. Mais qu'elles ne craignent rien. On s'habitue à tout, lorsqu'on est appelé à vivre dans ce pays ; d'ailleurs, nous reconnaissons une Providence particulière pour l'homme qui habite au milieu des animaux féroces, car nous n'avons pas encore entendu dire qu'ils lui aient fait aucun mal. Aussi, osons-nous tuer des couleuvres, chasser des vaches sauvages, comme vous tuez une mouche. Figurez-vous que ce matin même, en nous levant, nous fûmes obligées de mettre en fuite huit chevaux qui étaient entrés dans notre enclos.

Nous fixâmes notre distribution au 30 juillet. Il ne nous restait qu'une quinzaine de jours pour achever quelques ouvrages qui devaient former une exposition; pour exercer nos plus jeunes élèves à la répétition de quelques fables et les autres à celle d'un dialogue; pour hâter leurs progrès dans la lecture, l'écriture, l'arithmétique; car nous devons nous conformer ici à l'usage des établissements américains qui est de faire précéder la distribution d'un examen public. Nous nous réservâmes cependant de faire nous-mêmes les questions. Le dimanche qui précède le 30 juillet, Monsieur le grand vicaire De Mers voulut entendre nos élèves pour les enhardir. Il fut agréablement surpris de la manière dont elles s'acquittèrent des divers exercices, et son sentiment fut partagé le jour de la distribution, par M. Bolduc, les Révérends Pères Jésuites et les parents qui se rendi-

rent à notre invitation. Les personnes les plus respectables étaient dans la chambre qu'occupaient les pensionnaires; les autres trouvaient place dans celle qui l'avoisine; nous avions ôté la cloison qui les sépare. Nos prix qui à peine auraient attiré les regards en Europe, faisaient l'admiration des parents et des enfants : Ils consistaient en images, tableaux, pelotes, brochures de dix centimes et petits livres de prière. Notre première élève remporta sept prix, mais les autres dûrent se contenter d'une récompense pour les notes d'application. La petite cérémonie se termina par une allocution que M. De Mers fit aux parents, où il leur parla des progrès qu'avaient faits leurs enfants, dans le court espace de huit mois, des peines que leur éducation nous avait coûtées et de la surveillance qu'ils devaient exercer pendant les vacances pour ne pas leur en laisser perdre le fruit. Nous eûmes le plaisir de les voir retourner tous, les parents et les enfants, entièrement satisfaits. J'espère, ma chère Mère, que vous le serez aussi en voyant les quelques pages d'écriture, que vous trouverez ci-jointes, ainsi que la lettre qu'elles vous adressent (1).

(1) Elle est conçue en ces termes :

« Ma très-chère Mère,

» Nous plus que contentes de t'écrire, encore une fois, » pour te souhaiter la bonne année et pour te dire, nous » toujours plus contentes avec tes Sœurs, et pour re- » mercier encore toi de les avoir envoyées. Quand ça ve- » nir les autres Sœurs? Trop d'ouvrage ici tes Sœurs : » nous autres l'aimeraient d'avoir une petite fille de ton

C'est dommage que nous ne puissions vous envoyer un échantillon de leur ouvrage à l'aiguille; elles ont confectionné quatre-vingts robes de l'étoffe que nous avons apportée d'Europe. C'est Sœur Marie-Aloysia qui les a taillées toutes, elle a dû exercer ce métier avant d'en avoir fait l'apprentissage.

Le 7 septembre, le R. P. Devos, arrivé de la Chute, ouvrit notre retraite. Nos cinq Sœurs la firent et je pris sur moi la besogne que je partageai avec nos petites filles. Les unes voulurent traire les vaches, les autres m'assistèrent à faire la cuisine, le fromage, à laver la vaisselle, à nettoyer la maison, etc. Je n'avais pas cru qu'elles eussent pu me prêter autant d'assistance. Elles respectaient le silence des Sœurs, dont le recueillement les portait à envier le bonheur. Elles me disaient souvent : *Comment les Sœurs qui n'ont pas laid leur cœur, toujours faire pénitence, et nous, avec un si mauvais cœur, pas nous autres faire pénitence.* » (Elles nommaient la retraite une pénitence.) D'autres fois, elles ajoutaient : *Laisse-nous écouter le Père, bon aussi pour nous entendre le Père.* Pendant les vacances, plusieurs d'entre elles

» pays; pas capables nous autres d'apprendre les bonnes
» manières, sans voir elle. Quand ça toi va l'envoyer?
» Nous autres à cette heure cite, un petit brin plus sages.
» Nous autres devenir plus que sages, si toi prie pour nous.
» Ma Mère, donner ta bénédiction à tes soumises en-
» fants.

» Nancey Pin et ses compagnes. »

(Dictée mais non orthographiée par elles.)

allèrent à confesse, pour la première fois. Vous eussiez été touchée, ma chère Mère, du bonheur qu'elles manifestaient d'une manière si naïve : « *Blanc mon cœur! à cette heure, Notre Seigneur dedans, plus jamais nous prendre le mal. Quand ça tu nous recevras pour religieuses? Pour être sûres nous aimer toujours Notre Seigneur. Les Sœurs toujours ont aimé Notre Seigneur, et nous aussi un petit brin aimer lui.* » Une statue représentant l'enfant Jésus, les met hors d'elles-mêmes; c'est à qui lui fera le plus d'amitiés, chacune se la dispute pour la caresser; aussi, si on avait le malheur de la lui laisser entre les mains, je crois qu'elle n'en sortirait pas entière. Les images font la même impression sur elles, surtout celles qui représentent Notre Seigneur souffrant. Pendant notre lessive, afin de faciliter la surveillance, je les engageai à construire, vis-à-vis de la cuisine, un petit autel pour lequel je leur prêtai images, tableaux, etc. Ce nouvel amusement leur fit oublier et la promenade, et les bois et les noisettes; de grand matin, elles y chantaient, priaient, méditaient à leur façon, quand un jour, je dus les arracher à leur petit sanctuaire pour rentrer des pois que la pluie menaçait de gâter. Pour leur faire goûter cette occupation, j'allai les trouver à leur autel improvisé et je leur proposai de leur apprendre une prière des plus agréables au bon Dieu, parce qu'elle était accompagnée d'un léger sacrifice. « Nous allons faire, mes amies, leur dis-je, un

» pèlerinage que nous commencerons par le chant
» d'un cantique. Arrivées au bout de notre clôture,
» nous nous chargerons chacune d'une botte de
» pois que nous porterons à l'endroit destiné à
» faire le meuleau. » La proposition fut acceptée avec joie, le trajet se fit en silence. Nous revînmes à la chapelle, où je commençai la récitation du chapelet; mais après la première dizaine, voyant qu'elles goûtaient cette dévotion, je leur proposai un second voyage en l'honneur de Dieu le fils (remarquez que le premier avait été fait en l'honneur de Dieu le Père), et celui-ci fut suivi d'un troisième en l'honneur du Saint-Esprit. Cette dévotion eut tant d'attraits pour elles, que je ne sus les faire obéir à la cloche du goûter, qu'en leur promettant de la recommencer en l'honneur de la Sainte Vierge et de saint Joseph. Les Sœurs admiraient de loin la simplicité de nos petites sauvagesses; vous en eussiez fait de même, ma chère Mère, ma chère Sœur Supérieure et vous surtout, ma bonne Mère Marie-Thérèse.

J'eus beaucoup d'ouvrage pendant la retraite de nos Sœurs, mais nos petites filles me récréaient si bien que j'oubliais mes fatigues; le calme et la paix dont jouissaient les Sœurs m'étaient aussi un sujet de consolation. Le R. P. leur proposa, pour fruit de la retraite, la confiance en Dieu et l'abandon à la Providence, vertus si nécessaires aux missionnaires des lointaines contrées. Le jour de l'Assomption, anniversaire de notre entrée sur les

terres du Wallamette, nos Sœurs terminèrent leur retraite par la rénovation de leurs vœux. Après huit jours d'un silence continuel, une petite fête leur était bien permise : Je leur fis un gâteau de pommes sèches apportées d'Europe, et de mûres. Il nous parut bien bon, aussi nous disions-nous : Que ne peut ma Mère en goûter avec nous!

D'après ce que je vous ai dit plus haut, vous aurez pu voir que nous avons fait une récolte. Nous avions semé de l'avoine et des pois pour la nourriture de nos vaches, planté des pommes de terre de toute espèce, longues, blanches, rouges et bleues. Elles sont bonnes et abondantes. Nous commencerons cette semaine à les arracher avec nos petites filles, et l'on dit que nous en aurons plus de 200 minots que j'évalue à 50 sacs de notre pays. Notre jardin ne nous a fourni que peu de légumes, et nos arbres fruitiers sont encore trop jeunes pour porter beaucoup, mais le bon Dieu a soin de nous rendre agréable au goût ce qui nous paraissait insipide. Les citrouilles sont très-abondantes ici; nous en mangeons presque chaque jour, depuis le mois de septembre. Les parents en apportent tous les dimanches à leurs enfants; nous en avons quelquefois jusqu'à vingt dans la maison, ce qui nous a déterminé à en faire du sirop et de la confiture.

Vos enfants, ma chère Mère, sont aussi devenues fabricantes de savon à la façon du pays, c'est-à-dire avec de la lessive de cendre de chêne et

toute espèce de graisse. Sans être blanc, il est bon, et nous sert à merveille à dégraisser nos vêtements que nous salissons beaucoup, tant à cause des ouvrages malpropres auxquels nous devons nous livrer, que de la poussière qui tombe continuellement sur nous au rez-de-chaussée, par les fentes du plafond.

Les vacances de nos élèves durèrent un mois. Il nous tardait de revoir ces chères enfants, qui revinrent au nombre de quarante-trois. Nous en avions refusé cinq, et nous nous trouvons dans la dure nécessité de refuser toutes celles qui se présenteront désormais, car nous n'avons plus de place pour les loger : le défaut de ressources pécuniaires ne nous permet pas d'agrandir nos bâtiments, et la mission ayant déjà fait tant de frais cette année, ne peut plus se charger de ceux-ci. Hélas! nous serons peut-être dans le cas de devoir remettre des enfants à leurs parents si le défaut d'air ramène le fléau de l'année dernière. Nos petites filles eurent une quantité si prodigieuse de vermine que nous eussions pu mesurer plus facilement que compter les poux que nous leur trouvions en les peignant; ils cherchaient même le chemin de nos vêtements. C'est surtout Sœur Marie Aloysia qui s'en chargeait; elle se dépouillait quelquefois de quinze ou vingt de ces insectes au sortir d'une de ces opérations. Quand le nombre en fut considérablement diminué, les humeurs de tête les remplacèrent. C'est une maladie qui règne

dans le pays, dont nous avons eu beaucoup de peine à les guérir. J'admirais la charité de notre bonne Sœur Marie-Albine qui soignait chaque jour 18 enfants qui en étaient atteintes. Elle désirerait qu'à l'occasion, on lui fournît quelques bons remèdes.

Dix jours après la rentrée de nos pensionnaires, le R. P. Devos profita des bonnes dispositions que nous leur trouvions, pour les mettre en *pénitence,* comme elles disent; c'est-à-dire, pour leur faire une retraite de trois jours, dont il mit les exercices à leur portée. Elle se termina par la consécration à la Sainte Vierge, après laquelle quelques-unes reçurent le Saint Scapulaire. Deux petites filles firent leur première communion, et l'une d'elles, d'un caractère difficile, nous toucha par l'ardeur de son repentir, qui se manifesta par des larmes si abondantes qu'on ne put les tarir de toute la journée. Une autre vint me dire, après sa retraite, que Dieu lui avait inspiré le désir de se faire religieuse et *afin que je ne l'oublie pas*, me dit-elle, *tiens, voilà un billet sur lequel j'ai écrit ma résolution. Montre-le moi, si jamais je veux faire autrement.* Notre première de *science* a conçu le même projet; mais je crois qu'il leur faudrait un long postulat, et un noviciat plus long encore, s'il devait être mis à exécution.

Tout ce que je vous ai dit jusqu'ici de nos petites sauvagesses, vous fera juger du succès que le Seigneur accorde aux travaux de ses humbles

servantes. On ne voit plus, parmi elles, cet entêtement, ces bouderies de deux et trois jours, défaut qu'elles héritent de leurs mères sauvages; mais, nous ne nous le dissimulons pas, il y a encore beaucoup à travailler sur leur caractère. Le peu d'usage qu'elles ont jusqu'ici de la langue française retarde leurs progrès. On est obligé de leur parler très-lentement et de leur répéter souvent la même chose.

Le 2 octobre, les deux petites filles qui se distinguent davantage par leur bonne conduite, furent admises à prononcer leur consécration aux Saints Anges. Nous en formerons une congrégation, d'où nous espérons voir sortir, un jour, de ferventes enfants de Marie. Déjà, nous avons su inspirer à nos élèves la dévotion à cette bonne Mère, nous leur montrons que l'*Orégon* lui est cher, que c'est à sa puissante intercession que nous attribuons les progrès de notre sainte religion, dans ce pays. Les ministres protestants n'y ont pas grande besogne, ma chère Mère, car la plupart de ceux qui ne sont pas catholiques ne suivent aucune religion; ils se contentent de se dire partisans de telle secte. Plusieurs d'entre eux furent baptisés, cette année, et beaucoup d'autres sont sur le point d'embrasser la religion catholique. Pourtant lorsqu'on parcourt les champs et les prairies du Wallamette, on ne trouve encore aucune des statues de la Sainte Vierge, exposée sur le chemin. La crainte des protestants empêche

les habitants de lui rendre cet hommage public. Nous serons les premières à faire dominer sur notre maison l'image de Marie, et à montrer de loin aux peuplades qui nous entourent que nous lui appartenons d'une manière toute spéciale. De plus, nous avons formé le projet de placer une statue miraculeuse de Notre Dame des sept douleurs, qui nous fut donnée par les orphelines de Lima, dans un coin de notre jardin, où nous ferons une ouverture qui puisse en découvrir l'autel aux passants. Trente piastres (1) qui nous seraient nécessaires à cet effet, nous empêchent de mettre ce projet à exécution. Si notre chère Sœur Marie-Xavier n'est pas encore en chemin pour nous rejoindre, nous la prions de quêter cette somme pour nous, en Belgique, et de promettre aux personnes charitables les grâces que Marie accorde à ceux qui propagent son culte.

Parmi nos quarante-trois pensionnaires, il se trouve six orphelines, dont nous sommes entièrement chargées ; comme je pense vous l'avoir dit, dans une de mes dernières lettres, les objets que nous devons à la libéralité de nos Dames européennes nous ont servi jusqu'ici à les habiller ; mais ces ressources sont épuisées et j'ai été obligée de leur acheter des robes d'une grossière étoffe grise dont la plus commune se vend trois piastres l'aune, car pendant la saison des pluies où nous

(1) La piastre vaut cinq francs.

nous trouvons dans la boue jusqu'aux genoux, le coton ne dure pas deux mois. J'envie souvent le demi-drap de notre pays natal. Oh! si la bonne Providence pouvait nous en envoyer quelques pièces pour nos Sœurs, qui sans doute sont sur le point de s'embarquer avec Monseigneur Blanchet! cette étoffe eût-elle des défauts ou fût-elle d'une couleur passée de mode serait extrêmement bien venue.

Oh! qu'il nous tarde de les voir arriver, ces chères Sœurs; mais que nous redouterions pour elles les dangers auxquels nous avons été exposées, si nous ne savions que le bras du Seigneur n'est point raccourci, et que s'il permet qu'elles se trouvent dans des circonstances aussi critiques, il renouvellera les miracles qu'il a opérés en notre faveur. Comme le soldat, qui, après de glorieuses campagnes, assis au foyer domestique, aime à se reporter sur le champ de bataille pour raconter à sa famille les périls auxquels il a échappé, ainsi souvent nous nous retrouvons encore dans les parages qui avoisinent la Patagonie et devant l'embouchure de la Colombia, pour nous retracer cette heure que nous croyions être la dernière de notre vie. Alors chacune essaie de se rappeler les diverses émotions qu'elle éprouva pendant cette terrible nuit. *Pour moi,* nous disait l'autre jour Sœur Marie-Aloysia, avec sa gaieté habituelle, *à l'annonce de l'approche de notre heure Suprême, je fus frappée de terreur; mais à ce sentiment succéda*

presqu'aussitôt celui d'une entière résignation à la volonté de Dieu. Je lui fis généreusement le sacrifice de ma vie, et calme et paisible, je me mis au lit. « Eh! Seigneur, me disais-je, à moi-même, si je meurs à présent, je paraîtrai devant vous en bonnet de nuit. » Une réflexion aussi étrange nous fit bien comprendre qu'elle envisageait la mort sans effroi. Ces douces communications nous font verser des larmes de reconnaissance que nous offrons à notre divin Conservateur et à Marie qui, deux fois, s'est montrée pour nous l'Étoile des mers. Oui, c'est son saint cœur qui après nous avoir appelées ici, nous y a conduites saines et sauves et nous y fait goûter le bonheur inexprimable de propager son culte. Puissions-nous, sous sa protection maternelle, servir d'instruments à la divine Providence dans ses desseins miséricordieux sur les Têtes-Plates. Vous connaissez les excellentes dispositions de ce bon peuple, par les lettres des missionnaires, et le désir qu'on manifeste de nous y voir établies. Les progrès rapides que fait ici la civilisation ne contribueront pas peu à faciliter l'extension de notre Institut. Déjà, des lois s'établissent et un des premiers articles est en faveur de la liberté des cultes; pour éviter toute chaleur inconsidérée, les discussions en matière de religion sont défendues. Un sénat se forme; on plaide, on juge, etc. La gazette paraît deux fois par mois, une ligne de poste est aussi organisée. En considérant l'importance qu'on attache à l'éta-

blissement des lois pour gouverner un pays, nous trouvons un nouveau motif d'apprécier et de chérir les règles que nous ont laissées nos dignes fondatrices sur lesquelles vient d'être apposé le sceau de l'Église, et toujours plus persuadées que tout le succès de l'œuvre à laquelle nous nous sommes dévouées aussi bien que celui de notre propre perfection dépend de leur exacte observance, nous nous efforçons d'en éviter jusqu'à la moindre transgression.

Vos reconnaissantes filles,
Sr Loyola et les Sœurs de l'Orégon.

Saint-Paul du Wallamette, le 21 octobre 1845.

† J. M. J.

Très-Révérende Mère Constantine,

Comme malgré mon indignité, sa Grandeur Monseigneur l'Évêque de Drasa et vicaire apostolique de l'Orégon, en partant pour l'Europe, a voulu que je le remplaçasse dans l'administration de son vicariat, j'ose espérer que vous me pardonnerez la liberté que je prends de vous écrire, quoique je n'aie pas le plaisir de vous connaître personnellement. J'entretiens l'espoir que vous aurez eu l'avantage de voir Mgr. Blanchet pendant son séjour en Europe, lequel a dû être bien court, s'il s'est décidé à revenir par le vaisseau de septembre. Il vous aura parlé de vos chères Sœurs que sa mission s'estime trop heureuse de posséder; il vous aura raconté leur passage, je dirai miraculeux sur la dangereuse barre à l'embouchure de la Colombia; il vous aura dit avec quel courage et quelle activité elles se sont mises à l'œuvre en ouvrant leur nouveau pensionnat, composé d'élèves bien différentes de celles qu'elles ont dû quitter en Belgique, celles-ci étant encore toutes grossières et plus sauvages que blanches; il vous aura fait part des espérances qu'elles avaient

alors de voir leur travail et leurs peines adoucis par le succès; enfin il n'aura rien omis de ce qui pouvait consoler votre cœur affligé, et vous dédommager de la séparation si douloureuse que le ciel a exigée de vous; mais sacrifice d'autant plus méritoire qu'il a été plus grand. Quoique ma Sœur supérieure n'ait pas manqué de vous écrire avant son départ par le navire belge et encore à son départ, cependant il vous aura été bien consolant d'apprendre de sa bouche ces détails si intéressants pour vous.

Comme ma Sœur a saisi toutes les occasions qui se sont présentées pour vous écrire afin de vous donner des nouvelles de la communauté et vous tenir au courant des progres qu'ont faits les élèves, vous me pardonnerez si je n'en dis rien ici. Je confirme tout ce qu'elle vous a dit, et je crains plutôt qu'elle n'en dise pas assez; j'ai eu le plaisir de présider leur examen public à la fin de juillet, et j'ai été étonné ainsi que tous ceux qui étaient présents, de voir la manière aisée avec laquelle elles ont répondu et la facilité et les grâces avec lesquelles elles ont débité leurs petits dialogues. Il me semble que ma Sœur vous envoie quelques échantillons de l'écriture de quelques-unes d'elles; cela est assez bien, et leurs progrès ne font qu'augmenter tous les jours.

O! ma très-digne Sœur, ils sont incalculables les avantages que cette institution va procurer à notre jeune pays; sans parler du bienfait indivi-

duel, il en résulte un grand avantage pour notre sainte religion. Tous les Américains en parlent avec de grandes louanges; elle sert à faire tomber les préjugés où ils sont, que la religion catholique tient les peuples dans l'ignorance. Parmi ces gens si indifférents pour toute espèce de religion, il s'en trouve cependant qui cherchent la vérité, et j'ai le bonheur d'avoir été l'instrument par lequel le Seigneur en a ramené quelques-uns à la religion de leurs pères; et d'autres se disposent à suivre leur exemple. Ils ne peuvent qu'admirer une religion dont les enfants sont capables de faire des sacrifices comme celui qu'ont fait vos Sœurs; leur désintéressement et leur vertu les forcent de reconnaître en elles quelque chose qu'on ne voit pas parmi eux. Je les admire moi-même et je ne saurais trop vous féliciter de l'heureux choix que vous avez fait; vous ne pouviez, ce me semble, en faire un meilleur; le ciel s'en est mêlé. Si je n'entre pas dans les détails, c'est que je crains de blesser votre humilité : cependant c'est un témoignage que je leur dois auprès de vous, quoique vous n'en ayez pas besoin, connaissant bien la vertu et les mérites de celles auxquelles vous avez confié cette lointaine et pénible mission. Elles nous ont tous édifiés à leur arrivée au milieu de nous, et elles ne cessent encore de nous édifier tous les jours par la pratique constante des vertus de leur état. Ce n'est pas là un langage flatteur, qui ne fut jamais le mien, mais la vérité;

et il me semble que vous ne me saurez pas mauvais gré de vous avoir rendu ce témoignage de celles qui, à présent, sont si éloignées de leur Mère chérie.

Ma Sœur Loyola vous a demandé du secours personnel, et j'ose espérer que Monseigneur l'aura obtenu. Elles ne sauraient absolument pas suffire au nombre qu'elles sont à présent pour les occupations qu'elles ont, et qui ne font que se multiplier à mesure que le nombre des élèves augmente, les classes devant aussi se multiplier. Je vous ai déjà dit que les Protestants en général voient les Sœurs avec plaisir; tous ont hâte qu'il en vienne qui puissent enseigner la langue anglaise en même temps que la française. Mes Sœurs Loyola, Marie-Cornélie, Aloysia, et Marie-Catherine ne savent à peu près de l'anglais que ce qu'elles ont pu apprendre du P. De Smet sur le vaisseau. Je me suis offert de leur donner des leçons, mais jusqu'ici elles n'ont pas su trouver le temps nécessaire.

Leur santé s'est assez bien soutenue, à quelques altérations près, causées plutôt par un surcroît d'occupations que par le changement du climat. Je termine enfin cette longue lettre qui sera bien capable de lasser votre patience. Veuillez bien vous souvenir dans vos saintes prières de

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Modeste Demers, prêtre, V. G. V. O.

Wallamette, 23 juillet 1846.

Ma très-chère Mère Constantine,

On nous annonça hier que la frégate anglaise qui se trouve ici, depuis quelques mois, se dispose à partir. Je profite toujours, avec un vif empressement, de toutes les occasions qui se présentent, et, comme vous le remarquerez, elles ne sont pas aussi rares que nous le croyions : Dans deux mois nous en aurons encore une par le bâtiment de la compagnie de la baie d'Hudson.

Dans les dernières lettres que je vous envoyai au mois de mars, je vous exprimais toute la peine que nous causait votre long silence ; le seul adoucissement que nous y trouvions était l'espoir de la prochaine arrivée de Monseigneur Blanchet et de nos chères Sœurs par le navire qu'on attendait pour la fin d'avril. Mais le Seigneur nous demandait encore un sacrifice : cet espoir fut déçu. Enfin, le 10 juin, nous apprîmes qu'un vaisseau était devant la barre, et c'était lui qui venait réaliser notre longue espérance. Comment reproduire, ma chère Mère, les sentiments divers qui agitèrent notre âme, à la réception de ces précieuses lettres? Chacune recevait avec bonheur celle qui lui

était adressée et parcourait avec émotion ces lignes tracées par une Mère chérie. Alors nous perdîmes le souvenir de ces deux années de pénible attente pour nous livrer tout entières à l'impression de la plus douce jouissance. Aux témoignages si consolants de votre affection maternelle venaient se joindre d'heureuses nouvelles de la prospérité de [illegible] cher Institut et de l'extension qu'il a prise depuis notre départ. Des larmes de joie se mêlaient aux transports de notre reconnaissance, et cette journée ne fut qu'un continuel hommage d'actions de grâces envers celui qui accorde une protection si visible à notre Congrégation. Déjà nous avons appris la nouvelle de notre approbation, par l'entremise de nos Sœurs de Cincinnati ; mais les détails que vous nous en donnez, ont renouvelé tous les sentiments qu'avait excité en nous cette signalée faveur. Nous avons reçu l'exemplaire de ces règles qui ont acquis, par la sanction de Saint Siége, un nouveau droit à notre estime, à notre amour et à tout ce qui peut nous faire rendre leur accomplissement plus parfait.

A présent, ma chère Mère, un petit mot de ce qui intéresse tant votre cœur maternel : notre santé que le changement de température avait un peu affaiblie, reprend son ancienne vigueur, aujourd'hui que nous sommes acclimatées ; et nous éprouvons dans notre chère mission un bonheur qui exerce sur elle une salutaire influence. Il est

vrai que le seigneur nous y soumet parfois à quelques petites privations, dont nous regardons comme la plus sensible celle qui est attachée à notre éloignement. Pour les autres, le bon Dieu nous a ménagé une grande consolation dans la vive part qu'y prend M. le grand vicaire De Mers, qui nous est tout dévoué. Nous avons beaucoup d'ouvrage, je dirais même trop ; mais le bon Dieu nous assiste et chacune de nous s'y prête courageusement. Notre jardin surtout demande un travail laborieux que ne paient guère ses productions : Nous devons continuellement sarcler et les légumes ne sont pas encore aussi bons qu'en Belgique ; nous avons cependant le plaisir d'en recolter qui ne se trouvaient pas dans le pays avant notre arrivée. Nos vaches sont cette année au nombre de dix-huit : quatre seulement nous appartiennent, deux sont à la mission et les autres à nos élèves. Elles nous fournissent du beurre frais et du fromage que je me charge de faire moi-même. Nous nous proposons d'en vendre une partie au profit de nos orphelines.

Nous avons enfin pris possession de notre nouvelle chapelle, ma chère Mère. A l'approche du dimanche des Rameaux, jour où on devait la bénir, nous l'ornâmes de notre mieux : Une tenture de calicot blanc cachait, dans le cœur, les murailles de planches ; nous n'en avions pas assez pour le reste de la chapelle et nous dûmes laisser au vent toute liberté de souffler à travers les

fentes de la largeur d'un doigt qui se trouvent entre chaque planche. Un devant d'autel fut confectionné avec du papier de couleur ; et deux planches recouvertes des anciens rideaux des classes de Namur, nous servirent à faire le Saint Tabernacle. Cette description ne vous paraîtra pas magnifique. Mais peu importe ! Cette humble habitation est la demeure de notre bon Sauveur qui sait nous dédommager de tout et nous y faire goûter des consolations plus grandes que nous n'en ayons jamais éprouvé dans nos cathédrales d'Europe

Le mois de Marie fut solennisé ici avec *pompe :* Dans un coin du chœur, nous plaçâmes, sur des gradins, une niche à quatre colonnes, tendue de mousseline, et ornée des fleurs des prairies, qui sont plus belles ici qu'en Europe. Tous nos petits chandeliers l'entouraient et lui donnaient un coup-d'œil magnifique. En admirant notre ouvrage, Sœur Marie-Aloysia répétait avec joie : « *L'autel de Marie n'est pas si beau à Namur. A Gand non plus,* disait Sœur Norbertine. *Celui d'Ixelles le lui cède aussi*, ajoutais-je. L'ouverture de ce beau mois se fit par une messe solennelle et un salut en musique ; tous les samedis, nos petites filles chantèrent les litanies de la Sainte Vierge et des cantiques pendant la messe. Oh ! que vous eussiez eu de plaisir à les entendre, ma chère Mère : comme je vous l'ai déjà dit, leurs petites voix sont si agréables ! Ici comme partout, ces exercices n'ont pas manqué de produire du fruit. Nous avions de-

mandé à Marie la conversion de quelques grands pécheurs et des protestants. Elle a bien voulu nous accorder la consolation de voir rentrer dans le sein de l'Église deux de ces derniers qui, par leur position sociale, en entraîneront d'autres à leur suite.

A la fin du mois de mai, le R. P. Accolti m'engagea beaucoup à célébrer la fête du Sacré-Cœur de Jésus avec autant de solennité que possible. Il donna lui-même le conseil de lui élever un autel, en me rappelant les promesses que fit Notre-Seigneur, à Marguerite-Marie Alacoque, d'accorder toutes les grâces qui lui seraient demandées par son cœur. Il était un peu tard pour faire une nouvelle charpente, et nous autres, pauvres filles, nous avons peu d'adresse pour manier la scie et le marteau. Nous nous mîmes néanmoins à l'ouvrage, et à minuit nous eûmes la satisfaction de voir un bel autel où le lendemain nous offrions l'hommage de nos cœurs et de ceux de nos élèves à l'aimable cœur de notre bon sauveur.

Il importe que nous donnions ici de l'éclat à nos cérémonies religieuses, ma chère Mère. Il fait impression sur l'esprit de nos sauvagesses et sur leurs mères qui regardent comme une faveur d'être introduites dans notre chapelle.

La dévotion des six dimanches à Saint-Louis de Gonzague n'a pas été oubliée à l'Orégon : Dans les exercices par lesquels le R. P. Accolti prépara nos petites filles à leur première communion, il

leur parla de l'amour des élèves du collége romain pour cet aimable saint, et il sut le leur inspirer aussi. Les plus âgées d'entr'elles obtinrent la grâce de communier chaque dimanche.

Je crois vous l'avoir déjà dit, ma chère Mère, ces enfants ont peu d'aptitude pour les sciences : lire et travailler à l'aiguille est ce qu'elles font le mieux. Nous cultivons ces dispositions, car la plupart ne devront jamais savoir autre chose. Nous leur apprenons à filer et à tricoter : il n'y a pas jusqu'aux plus jeunes filles qui ne fassent des jupons, des gilets, des robes d'enfants, des bonnets, des mitaines, des gants, etc. A présent, elles sont occupées à broder un bas de rochet, pour offrir à Monseigneur Blanchet, à son retour. Nous regrettons seulement que nous n'ayons pas de mousseline pour y appliquer. Si nous avions des métiers, elles pourraient tisser aussi, car on trouve du lin et de la laine dans le pays, quoique cette dernière se vende quatre piastres pour une qualité bien inférieure à celle que nous avons apporté d'Europe. Les ouvrages que nos élèves ont confectionnés avec celle-ci, ont été vendus au profit des cinq orphelines dont nous vous avons déjà dit être chargées, et de deux autres encore abandonnées de leurs parents et que nous avons arrachées à la gueule du loup. Aujourd'hui nos ressources sont épuisées, cependant, ma chère Mère. Quoique nos Sœurs soient parties, vous pourrez toujours nous envoyer, par les bâtiments de la

compagnie de la baie d'Hudson, les objets que la charité voudra bien vous remettre. . . . .

. . . . . .

Vos attachées filles,

Sr. Loyola et les Sœurs

Missionnaires de l'Orégon.

Si nous sommes assez heureux, comme nous l'espérons, de recevoir des nouvelles ultérieures de cette mission si intéressante pour nous, à cause des nombreux compatriotes et amis, qui y travaillent avec tant de zèle au salut et à la civilisation de ces peuplades sauvages, nous nous empresserons de les communiquer aux personnes qui ont à cœur les progrès de la propagation de la foi dans ce pays lointain.

EXPLICATION

DE

L'ÉCHELLE CATHOLIQUE

OU

Manière d'expliquer le Catéchisme aux Sauvages,

INVENTÉE

PAR MONSEIGNEUR BLANCHET,

Archevêque d'Orégon-City.

L'Échelle catholique est un tableau historique et chronologique de la Religion; elle présente la suite des siècles et des années écoulés depuis la création du monde jusqu'à nos jours, au moyen de figures et de caractères qui aident merveilleusement bien à classer et à fixer dans la mémoire l'histoire de la Religion, les faits principaux de l'Ancien et du Nouveau-Testament, la vie de N.-S., et l'établissement de l'Église. Ce tableau si propre à donner une idée ineffaçable de l'ensemble de la religion catholique, est en usage parmi les sauvages de l'Orégon. C'est à l'établissement de St.-François Xavier du Cowlitz (Orégon) qu'il fut inventé, au commencement d'avril 1839, à l'occasion de douze Sauvages venus de 60 lieues (baie

Puget), pour voir et entendre la *robe noire*. Ils avaient fait deux jours de marche en canot, et trois à pied, dans cette mauvaise saison; aussi leurs jambes étaient-elles enflées, et leurs pieds ensanglantés; ils étaient épuisés de faim et de fatigue.

Le missionnaire voulant donner à ces courageux Sauvages une idée simple, claire et nette de la religion, crut atteindre ce but, au moyen d'un plan sur lequel il pourrait préciser et fixer dans leur esprit, les époques de la création, de la chute des Anges, celle d'Adam et d'Ève, et la venue du Messie, etc. C'est pourquoi désignant les siècles par des barres, et les années par des points, il forma l'échelle des 4,000 ans écoulés depuis la création du monde jusqu'à la venue du Messie, des 33 ans de la vie de J.-C. et des 1839 de l'ère chrétienne. Ce plan achevé fut mis sous les yeux des Sauvages qui en écoutèrent l'explication; ils en furent frappés, et en saisirent l'ordre et l'ensemble en peu de leçons. Tslalakon leur chef, fier de la science qu'il venait d'acquérir, répétait avec emphase et enthousiasme : « Oui, ici commença le monde, là » le monde est rendu; voilà ce que le monde a » duré; voilà où le fils du Grand-Esprit est des- » cendu sur la terre, voilà la croix sur laquelle il » est mort pour racheter les hommes. Grand chef, » disait-il, fais une marque au siècle du déluge, » fais-en une autre au siècle de l'embrasement de » Sodome, une autre à celui où le Grand-Maître

» d'en haut donna ses dix paroles (Commande-
» ments); marque aussi de même l'année où tu es
» venu dans notre pays pour nous instruire, afin
» que je m'en souvienne pour le redire à mes
» gens. »

Ce chef qui avait beaucoup d'esprit et d'intelligence partit bien satisfait du résultat de son voyage, et emporta une copie de l'Échelle catholique. Rendu au milieu de sa nation, il en fut bientôt entouré, et leur raconta ce qu'il avait vu et entendu; il leur montra l'Échelle, et en donna l'explication, ce qu'il continua à faire tous les dimanches suivants. Les chefs ses voisins voulant aussi avoir des Échelles, il leur en donna des copies. C'est ainsi que l'Échelle catholique, que les Sauvages appellent *livre d'en haut* (*sahale piper*), commença à passer de tribus en tribus, à précéder le missionnaire et à lui préparer la voie.

Ce plan ne renfermait d'abord que l'Échelle des siècles et des années; pour le rendre plus utile et plus intéressant, on lui donna par la suite plus d'étendue et de perfection : on plaça à droite et à gauche, le long des siècles, des figures et des caractères qui représentaient les grandes époques, les événements remarquables, les hommes distingués de l'Ancien et du Nouveau Testament. Plus tard, elle fut lithographiée aux États-Unis; elle a encore été lithographiée dernièrement à Namur, mais ces copies ne répondant pas aux vues de l'auteur, on vient de la recommencer de nouveau à

Paris avec une plus grande perfection. L'explication qu'on en donnait, ne servait pas seulement à graver dans l'esprit des Sauvages l'histoire de la Religion et de l'Église, mais encore à faire des réflexions propres à engager à fuir et à détester le péché, à aimer et à rechercher la vertu. A chaque trait on faisait briller quelques-unes des perfections de Dieu : ainsi on faisait ressortir sa grandeur et sa puissance en racontant l'histoire de la création en six jours, et ce qui avait été fait à chaque jour : au commencement, le ciel et la terre : au premier jour la lumière ; au 2e le firmament appelé le ciel ; au 3e, les mers, les plantes et les arbres ; au 4e, le soleil, la lune et les étoiles ; au 5e, les poissons et les oiseaux ; les autres animaux, Adam et Ève au 6e, enfin, le repos au 7e. A la création de la lumière, se rattachent celle des anges, la fidélité des uns, la révolte des autres, et l'origine de l'enfer pour punir les rebelles. La vue de cet enfer au bas de l'Échelle, et celle du paradis au sommet, produisent sur les Sauvages de très-heureux effets.

Au 6e jour on rattachait l'arbre de la science du bien et du mal, le serpent tentateur, la chute du premier homme, le péché originel et ses funestes suites pour l'âme et pour le corps, enfin la joie du démon, et son espérance déçue par la promesse du Sauveur, promesse où brillent toutes les richesses de la miséricorde divine.

C'est ainsi qu'en instruisant on montre aux Sau-

vages étonnés, les ineffables perfections de Dieu : ici sa justice, là sa miséricorde; plus loin les traits de sa colère, dans le déluge universel et l'embrâsement de la Pentapole ; sa bonté envers les justes, Noé et ses enfants, Loth, sa femme et ses filles, et envers tous, dans le renouvellement de la promesse d'un Sauveur, faite aux patriarches et aux prophètes, etc. Les Sauvages n'écoutent pas moins attentivement l'histoire d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, de Joseph, celle de l'esclavage en Égypte, celle de Moïse, de même que l'endurcissement de Pharaon, les plaies d'Égypte, la délivrance des Israélites, le passage de la mer Rouge, la promulgation de la loi, etc., enfin l'histoire des Juges et des Rois, la voix des prophètes, la prévarication du peuple, la dispersion des dix tribus et la captivité des deux autres.

Si de l'ancien Testament on passait au nouveau, l'intérêt des Sauvages augmentait bien davantage. En effet, l'amour d'un Dieu qui donne son fils chéri pour les hommes, la charité immense de ce fils bien-aimé qui se fait homme pour nous sauver, les frappaient d'admiration. Aussi écoutaient-ils avec attention, pendant des journées entières, le récit des mystères joyeux, douloureux et glorieux de l'Homme-Dieu. Si, à toutes ces preuves de l'amour de Dieu, on ajoutait celle de l'institution des Sacrements, et surtout de celui de l'Eucharistie, la mission des apôtres pour instruire et baptiser les nations, et celle des prêtres venus

dans leur pays pour leur procurer ces bienfaits, les Sauvages se trouvaient gagnés, et entraînés irrésistiblement. Ils sentaient de quelle reconnaissance ils devaient payer cet amour d'un Dieu pour nous. Les réflexions suivantes n'obtenaient pas moins de succès; le salut de l'homme a plus d'importance devant Dieu, que le ciel et la terre, puisque le ciel et la terre n'ont coûté au Créateur que six jours et un acte de sa volonté, tandis que la rédemption a coûté au Père céleste son fils bien-aimé, et à ce fils bien-aimé 33 ans de travaux, une mort douloureuse, et la mission des apôtres qui durera jusqu'à la fin du monde. Quand d'un côté on représente J.-C. comme le bon maître envoyé par son Père pour nous montrer le bon chemin, nous faire éviter le mauvais, et toujours occupé à nous enseigner le bien; et quand de l'autre on représente le démon comme le mauvais maître qui depuis la chute d'Adam et d'Ève n'enseigne que le mal, ne s'occupe qu'à tromper les hommes et à les conduire en enfer, qui furieux de voir le bon maître lui enlever tant d'âmes, redoublant d'efforts, vint à bout de tromper Luther et Calvin; ces réflexions si vraies et si justes frappent les Sauvages, ils en saisissent toute la force, et restent convaincus.

Tel est le plan que suivent les missionnaires, et voilà comment ils expliquent l'Échelle catholique et captivent l'attention des Sauvages en montrant tous les rapprochements, la liaison et l'ensemble

des faits de l'histoire de notre Sainte Religion. L'intelligence des sauvages saisit facilement, et leur mémoire retient aisément ce qu'on leur explique, quand ils le voient des yeux.

Les missionnaires continuèrent à s'en servir avec succès; chaque sauvage voulait en avoir, et les plus savants l'expliquaient aux autres.

Telle est l'utilité de l'Échelle pour les Sauvages; son usage a été aussi très-avantageux en faveur des femmes et des enfants des Canadiens français. En voyant leurs progrès, ces bons Canadiens s'écriaient : « Mais on ne nous a pas appris tout cela » en Canada, nos femmes et nos enfants vont en » savoir plus long que nous. »

En résumé, les principaux avantages de l'Échelle catholique sont de servir 1° à apprendre l'histoire de la Religion, de la vie de N. S. J.-C., et de l'établissement de son Église;

2° A apprendre les prières, en les faisant réciter sur les figures, ou sur les marques qui les désignent, et les prières ainsi classées et apprises ne s'effacent jamais de la mémoire des enfants qui en apprennent le sens en même temps que les paroles;

3° A enseigner le catéchisme, puisqu'elle renferme le Symbole des Apôtres, les Commandements de Dieu et de l'Église, les Sacrements, en un mot, tout ce qu'un chrétien doit croire et pratiquer. Ainsi à cette question : *Êtes-vous chrétien?* montrez Jésus-Christ; à celle-ci : *Qui vous a fait chrétien?*

montrez le Baptême; à cette autre : *Quelle est la marque du chrétien?* montrez la Croix, vous serez certain d'obtenir une bonne réponse. Qu'on explique le mystère de la Sainte Trinité au bas des siècles, celui de l'Incarnation au haut des 4,000 ans, celui de la Rédemption sur la Croix, vous serez compris, et les enfants ne confondront pas ces mystères. Pour donner une idée claire du *Credo* et de ce qu'il renferme, dites qu'il est l'abrégé de ce que les apôtres avaient appris de Jésus-Christ, c'est-à-dire de ce qu'il faut croire de Dieu, de l'Église, de la rémission des péchés, de la résurrection et de la vie éternelle, et désignez ces choses sur l'Échelle, l'enfant vous aura compris, et il dira bientôt : Voilà l'article pour Dieu le Père, les six pour Dieu le Fils, l'article du St.-Esprit, etc. Expliquez de même les commandements de Dieu et de l'Église, et les sept Sacrements, vous faciliterez l'intelligence de l'enfant, et il rapportera facilement à l'Échelle les sermons ou instructions qu'il entendra. Les pères et les mères deviendront eux-mêmes capables d'instruire les enfants, dès l'âge le plus tendre, au moyen du tableau.

Enfin l'Échelle catholique est très-utile pour la controverse. Les Sauvages, les femmes et les enfants des Canadiens, ont plus d'une fois fermé la bouche à leurs adversaires, en leur montrant le point où J.-C. est venu établir son Église, et celui où Luther et Calvin sont venus établir la leur. En voici un exemple :

Le chef Pohpoh, méthodiste depuis deux ans et coryphée du ministre, ne regardait les missionnaires qu'avec dédain. Conduit par la Providence à la mission de St.-Paul, il y voit une échelle, et demande ce que c'est. Le missionnaire la lui explique à différentes reprises, et lui montre au 16e siècle le chemin de travers qu'il suit avec les siens. Ce chef comprend que J.-C. n'est venu qu'une fois sur la terre pour établir sa religion, qu'étant Dieu, il a dû la faire bonne, solide et durable comme le ciel et la terre. La grâce agissant, il s'écrie : « Grand Chef, mes yeux et mes oreilles » ont été fermés jusqu'à présent, mais à ta pa- » role, ils s'ouvrent, je vois et j'entends; j'aban- » donne le chemin de travers, je veux être catho- » lique, je reviens au bon chemin. » Il se fait instruire, part en invitant le missionnaire à aller évangéliser sa nation, ce qui eut lieu quelques mois après, et quinze familles abandonnèrent le ministre et sa religion. Pour lui, il rencontra bientôt son ministre qui mit tout en œuvre pour le gagner, mais il ne put y réussir, malgré les efforts réunis de ses confrères pendant deux ans. Fatigué de leurs sollicitations, Pohpoh leur dit un jour : « Eh bien ! prenez-moi, crucifiez-moi comme » les Juifs ont crucifié J.-C., je n'abandonne pas » ma religion. »

Un autre chef, Tamakoun, très-intelligent et très-influent, avait suivi pendant 15 jours le méthodisme; il voit l'Échelle, en entend l'explica-

tion, en saisit tous les traits et devient catholique. Un jour que son Échelle était suspendue à côté de sa cabane, le ministre l'aperçoit, et lui demande ce que c'est. Le Sauvage un peu malin, lui dit : « C'est à toi qui es un blanc, qui sais lire et écrire, à me dire ce que c'est. » Le ministre ne pouvant le satisfaire, le Sauvage reprit, et commença à la lui expliquer depuis le commencement jusqu'à la fin, car il la savait parfaitement. Au 16e siècle, il lui montra le chemin de travers, et lui dit : « Tiens, chef, voilà ton chemin ; ce n'est pas J.-C. qui l'a fait, ce sont des hommes ; ce que J.-C. a fait n'a pas besoin de réforme, c'est bon comme l'œuvre de la création. » Le ministre se retira déconcerté. Cependant le plan lui convenant, il en fit usage, au moyen d'une grande réforme ; mais cette réforme ne servit qu'à mieux faire voir le vide du protestantisme. Un Sauvage se plaignait surtout de n'y voir que trois *médecines* (Sacrements) et de ne pas y trouver le nom de Marie.

Il est très-aisé, d'après ce qui précède, de se faire une idée complète des avantages de l'Échelle, et du parti qu'on en peut tirer.

FIN.

catholi-
ndue à
, et lui
malin,
ais lire
stre ne
et com-
mence-
ement.
ravers,
ain ; ce
nes ; ce
, c'est
inistre
conve-
nde ré-
ux faire
se plai-
Sacre-
arie.
de se
de l'É-